



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

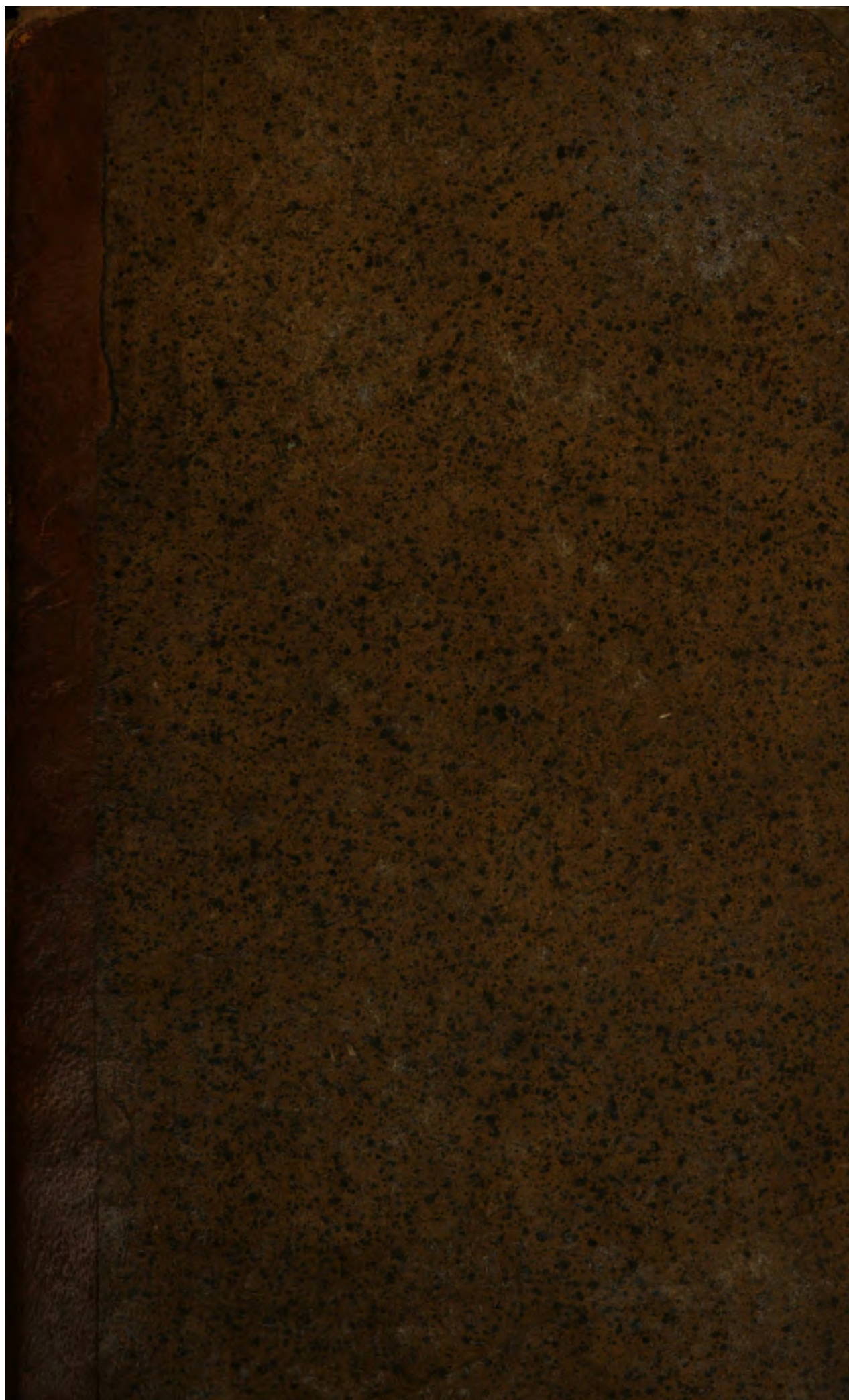
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:


<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



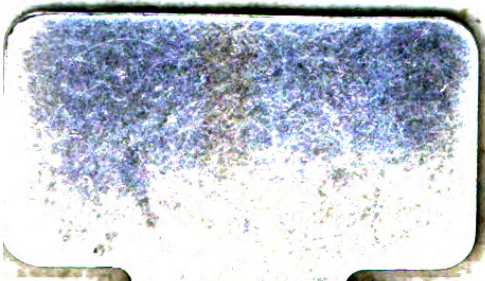
1001 / 4. Bede



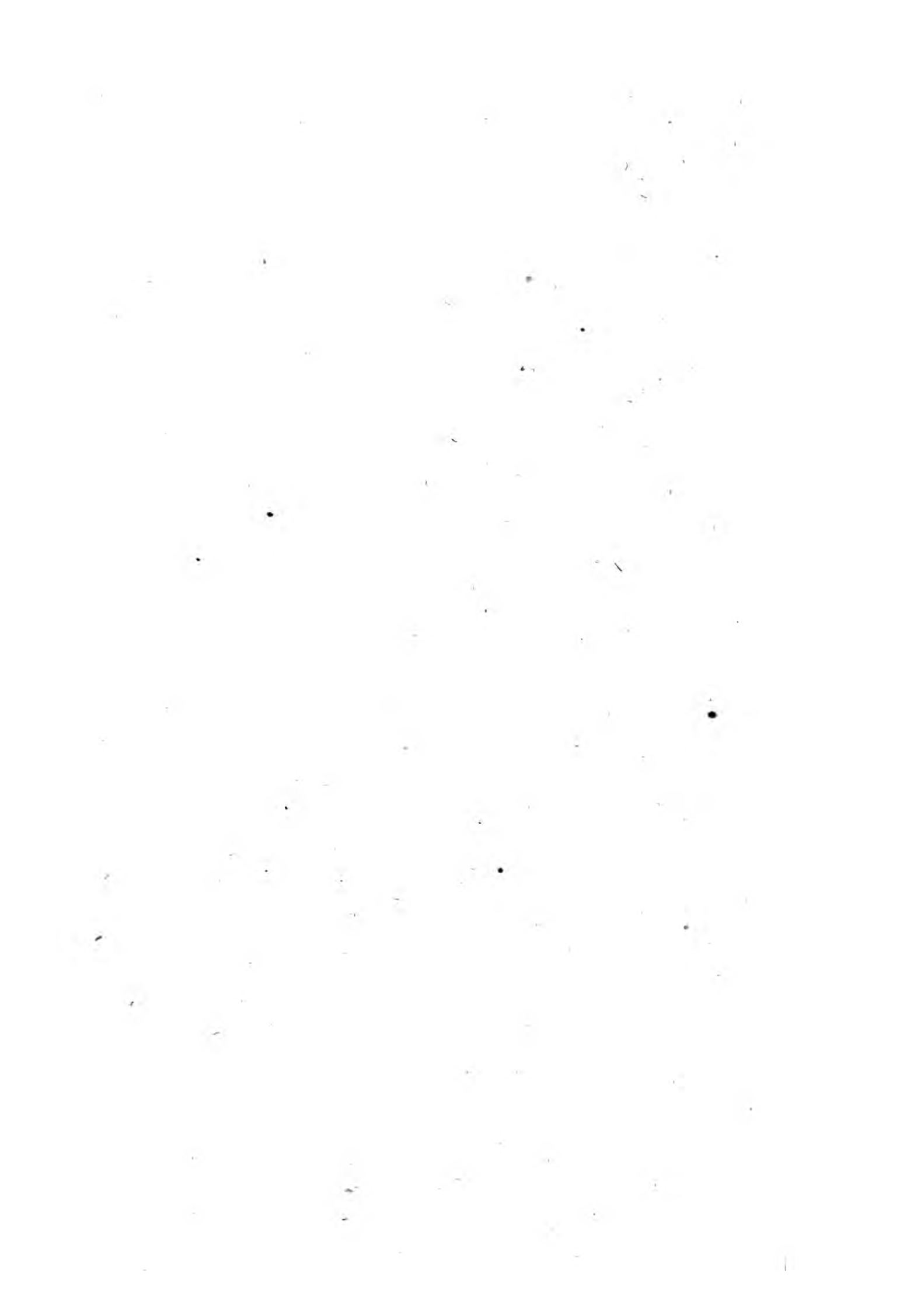
Taylor  
Institution Library  
OXFORD

PRESENTED BY

Mrs. D. R. Sutherland



Vet. Fr. II B. 1217



RECUEIL  
DE PIÈCES  
GALANTES.

---

TOME TROISIÈME.

THE  
MOUNTAIN  
VIEW  
SCHOOL  
DISTRICT  
OFFICE

RECUEIL  
DE PIÈCES  
GALANTES,  
EN PROSE ET EN VERS,  
DE MADAME LA COMTESSE  
DE LA SUZE,  
ET DE  
MONSIEUR PELISSON.

*Nouvelle Edition, à laquelle on a joint*

Le Voyage de BACHAUMONT & LA CHAPELLE,  
Les Poësies du Ch<sup>er</sup>. D'ACEILLY OU DE CAILLY.  
Les Visionnaires, Comédie de JEAN DESMARETS,  
de l'Académie Françoisè.

TOME TROISIÈME.



A TREVoux,  
PAR LA COMPAGNIE.

---

M. DCC. XLVIII.







# PORTRAIT D'IRIS.

**D**E l'objet le plus beau qui soit en la  
Nature,  
De mon incomparable Iris,  
Et de ses charmes qui m'ont pris,  
J'entreprends de tracer une vive peinture.

Amour, mon aimable vainqueur,  
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine,  
Et dépeins dans mes Vers cette belle inhumaine,  
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille noble, riche & belle,  
Et qui n'est point d'une mortelle,  
Se fait craindre d'abord & respecter de tous ;  
Mais de son geste aisé la grace naturelle

A quelque chose de si doux,  
Que l'amour aussi-tôt fait ressentir les coups,  
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.  
Ses cheveux longs & noirs, luisans & déliez,  
Par boucles répandus, & galamment liez,  
Ombrageant doucement la fraîcheur de sa jouë,  
Là, de Jeux, de Ris & d'Amours

Un essein folâtre se jouë,  
 Et dedans leurs anneaux fait mille jolis tours,  
 Son teint n'est que de lys & de roses vermeilles,  
 Où ces mêmes Amours ainsi que des Abeilles  
 Succent un miel délicieux  
 Réserve seulement pour la bouche des Dieux.

Ses yeux grands, doux & noirs ne se peuvent dé-  
 crire,  
 Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en sou-  
 pire,  
 Qui mourroit accablé d'amour & de plaisir,  
 S'il ne se soulageoit dumoins par un soupir,  
 Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils al-  
 lument,  
 Lorsque par leur présence ils charment tous nos  
 sens !

Mais, hélas ! dès qu'ils sont absens,  
 Que le pauvre cœur qu'ils consomment  
 Epreuve que ses feux sont cruels & cuisans !

Sa bouche petite & vermeille  
 Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal,  
 Ni les Rubis ni le Corail  
 N'ont point une couleur pareille.  
 Aussi, comme on le peut juger,  
 La Nature judicieuse  
 La fit ainsi petite, afin de ménager

DE PIÈCES GALANTES. 3

Une couleur si précieuse.

Alors qu'elle s'ouvre en riant,  
On voit de beaux filets de perles d'Orient  
Egales, blanches & lustrées,  
Et dont l'œil avare est épris.  
Elles sont, il est vrai, petites & carrées;  
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre  
prix.

Pour vous trop injustes oreilles,  
Qui méprisez d'ouïr le récit de mes maux,  
Bien que vous possediez des beautés non-pa-  
reilles,

Sans mélange d'aucuns défauts;  
Puisqu'enfin vos rigueurs étranges  
Sont cause de tous mes malheurs,  
Vous n'entendrez point vos louanges,  
Que vous n'écoutez mes douleurs.

Sa gorge où le désir s'égaré,  
En deux petits monts se sépare,  
L'un de l'autre assez éloigné;  
Un importun voile les cache,  
Qu'ils repoussent comme indignez  
D'une contrainte qui les fâche.

Ses bras ronds, fermes & polis  
Font honte à la blancheur du lys;  
Ses mains sont plus blanches encore,

Si ce n'est toutefois

Que vers le petit bout des doigts  
Un peu de rouge les colore ;  
Telles les a la jeune Aurore ,  
Quand de couleur de rose elle peint le Levant,  
Ou bien quand au matin sur le rivage more  
Elle les lave en se levant.

Je sçai bien que ses mains sont un peu larro-  
nesses ,

Et que pour dérober des cœurs  
Elles ont d'étranges adresses ;

Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ail-  
leurs ,

Pour faire leurs tours de souplesses :

Mais pour s'en garantir tous soins sont super-  
flus ;

Et quel moyen de s'en défendre ?  
Lorsque l'on a les yeux dessus,  
C'est lorsqu'elles sçavent mieux pren-  
dre.

Pour les autres beautés dont Iris est pourvûë,

Et qui composent son beau corps,  
Ce sont des précieux trésors ,

Qu'elle tient cachez à la vûë ,

Avec le même soin, que sous ses beaux habits

La terre cache les rubis ,

L'or & les diamans pour qui l'on l'importune ,

Que

DE PIÈCES GALANTES. S

Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever ;

Mais aussi qui font la fortune  
De celui qui les peut trouver.

De toutes les Beautés cet illustre modèle ,  
Ce chef-d'œuvre achevé de la Terre & des  
Cieux ,

Est le riche Palais d'une ame encore plus belle ;  
Mais d'une ame semblable aux Dieux ,  
D'une ame toute de lumière ,

Qui connoît toute chose , & sçait tout enflâmer ,

Et dont le seul défaut est d'être un peu trop  
fière ,

Et de ne sçavoir pas aimer.

Si vous êtes jaloux , grands Dieux ! de vôtre  
gloire ,

Né souffrez plus en elle une tache si noire ,  
Qui gâte de vos mains l'œuvre le plus parfait ,

Q'Iris cesse d'être inhumaine ,

Et pour rendre accompli ce que vous avez fait ,  
Rendez-là sensible à ma peine.

Voilà de mon Iris la charmante peinture ,  
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pin-  
ceau ,

Puisqu'enfin je lui fais injure ,

**R E C U E I L**

Et que l'Original est mille fois plus beau.  
Il reste maintenant qu'à ce riche Tableau<sup>1</sup>

Je fasse une digne bordure :  
Ma Muse , prenons le cizeau.

Autour de ce Portrait, il faut que tu t'apprêtes  
A tailler en relief d'un art industrieux ,

Sur le bois d'un Mirthe amoureux ,  
De cet objet vainqueur les illustres conquêtes :

Ici la prise de Tirsis ,  
Et là celle du beau Silvanore ,  
Ici la défaite d'Alcandre ,

Et là l'Embrasement du malheureux Lisis ,  
Dont le cœur fut réduit en cendre.

Enfin sur un char de victoire ,  
Représentons Iris éclatante de gloire ,  
Qui mene après elle enchaînez  
Une troupe d'Amans que ces beaux yeux cap-  
tivent ,

Qui tous de roses couronnez ,  
Chantent ses beautez & la suivent ;

Qui loin de regretter leurs cheres libertez ,  
Ne voudroient pas changer avec des Diadé-  
mes

Les aimables liens dont ils sont arrêtez ,  
Et dont ils sont plus fiers de se voir garotez ,  
Que s'ils étoient vainqueurs eux-mêmes  
De toutes les autres Beautez.

Je

DE PIÈCES GALANTES. 7

Je ne crois pas être blâmable ,  
Si plein d'un noble orgueil , & de mon rang jaloux ,  
Je marche le premier de tous  
Parmi cette troupe honorable.  
Tous les Amans sont courageux ,  
Galans , libéraux , généreux ,  
Et je sçai que je vaux moins qu'eux :  
Mais alors que l'amour range ceux de sa suite ,  
Ce n'est pas selon le mérite ,  
Mais selon qu'ils sont amoureux.

---

R O N D E A U .

**F**AIRE la froide en apparence ,  
Après m'avoir donné licence  
De toucher jusqu'à vos genoux !  
Refuser un plaisir si doux  
A ma longue persévérance !  
Quittez-là cette indifférence ,  
Pour me contenter laissez-vous  
Faire.

Ha ! l'importune résistance !  
Gardez de faire pénitence ,  
Amour se doit mettre en courroux ;  
Puisqu'au lieu de souffrir ses coups ,  
Vous m'empêchez quand je le pense  
Faire.

A iiij STANCES. —



---

 STANCES IRREGULIERES.

Si vous croyez que ma constance  
 Ne puisse jamais vous toucher ,  
 Philis , n'abusez plus de ma perseverance ,  
 Et sçachez que le tems m'est cher.

Sondez bien votre cœur sur ce qu'il pourra  
 faire ,  
 Voyez s'il peut ou non appaiser mes douleurs ;  
 Après cet examen , si je ne puis vous plaire ,  
 Permettez - moi de me pourvoir ailleurs.

Le foible espoir qui m'entretient  
 M'a fait jusques-ici surmonter ma souffrance ;  
 Mais dans une telle espérance  
 Le tems passe & la mort vient.

Ainsi mes jeunes ans pourroient s'évanoûir  
 Dans des attentes vaines ,  
 Et je n'aurois après pour tout fruit de mes  
 peines  
 Que la perte du tems dont je devois jouïr.

Quand je parle d'être volage ,  
 Je sçai que vous avez l'orgueil  
 De croire que d'un coup d'œil

Vous

---

Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'autorité pourtant est une foible amorce  
 Pour vous assurer de mon cœur,  
 L'on n'a rien de lui par la force,  
 Et l'on a tout par là douceur.

Pent-être direz vous, qu'il aille sur sa foi,  
 Qu'à la quête d'un autre en vain il se travaille,  
 Comme il n'en est pas qui me vaille,  
 Il reviendra toujours à moi.

Vous n'êtes pas une Beauté commune,  
 Chacun le sçait ; mais sans vous offenser,  
 Il s'en pourroit encore trouver quelqu'une,  
 Dont en cas de besoin l'on pourroit se passer.

Enfin, Philis, la longueur me déplaît,  
 Sans remettre à votre ordinaire,  
 Voyez si justement je serois votre fait,  
 Comme vous seriez mon affaire.

Ne perdons plus le tems en discours superflus ;  
 Consultez-vous bien , & pour cause ;  
 Car pour déterminer la chose,  
 Je ne puis vous donner qu'une heure tout au plus ,



*PREMIERE ELEGIE.*

**J**E sçais bien que le Ciel ne m'a point fait pour  
vous ;

Cependant je vous aime , & les destins jaloux  
Du bon ordre qui veut que tout soit en sa place ,

M'ont refusé la force & m'ont donné l'audace.

Je me suis emporté jusqu'à vous l'avoüer ,  
Contre un plus bel écueil on ne peut échoüer.

Je connois ma foiblesse , & je connois vos char-  
mes ,

Je sçai combien le coup est indigne des armes ,

Combien ma passion profane vos appas ,

Et que les fers que j'ai ne m'appartiennent  
pas.

Je voulois résister ; mais dans cette surprise

Il ne fut pas en moi de peser l'entreprise ,

Ni de régler alors que je vous apperçus ,

Ce qu'il falloit penser & faire là dessus.

J'étois libre à la Cour au tems que vous y  
vintes ,

Depuis , en quels détours & dans quels labyrin-  
tes

Ne me suis-je senti moi-même m'égarer ,

Sans que moi-même enfin je m'en sois pû ti-  
rer ?

DE PIÈCES GALANTES. 11

Il est vrai que jamais les Cieux & la Nature  
N'ont si bien rencontré dans une créature.  
Vous êtes belle au point qu'on ne peut l'exprimer,  
Et parmi ce qu'on voit de plus propre à charmer,  
Il semble que vous seule attiriez la tendresse,  
Et que de toutes parts à vous seul on s'adresse.  
Quelle doit être, ô Dieux ! celle que vous suivez,  
A juger de ces traits par ceux que vous avez ?  
Une gloire va loin qui devance la vôtre,  
Vous puis-je imaginer à la suite d'une autre ?  
Ha ! sans doute, que c'est la mere des Amours,  
De sa propre lumiere elle fait les beaux jours ;  
L'excessive clarté qui brille derriere elle  
Ne peut diminuer sa splendeur immortelle,  
Et je me sens forcé par un objet si doux  
A louer des attraits qui ne sont pas à vous ;  
Ce qu'on fait rarement devant celle qu'on aime.  
En récompense aussi c'est un honneur extrême,  
Et pour votre mérite, & pour ma passion,  
Qu'un tel sujet ne soit qu'une digression.  
A l'égard d'un Amant c'est pourtant une faute,  
Et pour vous redonner l'encens que je vous ôte,  
Ne puis-je atteindre aux traits d'un visage achevé,

A vj

Vrai

Vrai modèle où pas un n'est encore arrivé ?  
 Ce teint , ces cheveux blonds , ce parler , ce sou-  
 rire ,  
 Charmes à ressentir , & non pas à décrire ?  
 L'éclat impérieux de ces divins regards  
 Propres à renverser le trône des Césars ,  
 Ne puis-je l'exprimer non-plus que me défen-  
 dre ?  
 D'un chef-d'œuvre adorable où l'amour , quoi-  
 que tendre ,  
 A si mal toutefois ménagé la langueur ,  
 Que tout est dans les yeux , & rien dedans le  
 cœur :  
 Ces yeux ont mis le feu par toute l'Austrasie ,  
 Qui pour votre naissance avoit été choisie ,  
 Ce climat de vos loix ne s'est point affranchi ,  
 Et jusques à ses Dieux toute chose a fléchi ,  
 N'aviez-vous pas sur eux étendu vos conquêtes ,  
 Avant que de venir mettre un joug sur nos  
 têtes ?  
 Il est bien juste aussi qu'un triomphe si doux  
 Commence par les Dieux , & finisse par nous .  
 Je veux vous l'avouer , souvent la calomnie  
 Attaque les Beautés du côté du génie ;  
 C'étoit-là votre foible , au moins je l'espérois ,  
 Et que par cet endroit je vous échaperois ,  
 Cherchant à me sauver dans ce délavantage  
 Comme sur une planche offerte à mon naufrage :

Mais

Mais en vous le dedans est digne du dehors ,  
 Et j'ai trouvé l'esprit aussi beau que le corps ;  
 Une droite raison , un jugement solide ,  
 Et dans un cœur honnête où l'équité préside ,  
 Des sentimens si fins , tendres & délicats ,  
 Qu'on vous croiroit aimer ceux dont vous faites cas.

Hélas ! que de rivaux ! ma meilleure fortune  
 Est d'avoir quelque part à la chaîne commune ,

Et c'est ma destinée entre ces malheureux  
 De souffrir sans me plaindre , & de souffrir plus qu'eux.

Où plus qu'eux , & sçachez que vous êtes coupable ,

Si vous en avez crû quelqu'autre plus capable :  
 Quelqu'autre n'a point tant de constance & de foi ;

Mais ce quelqu'autre-là vous l'aimez plus que moi.

Le reproche est léger dont ma plainte est suivie ,

Et tel de vos Amans à qui je porte envie ,  
 Peut être plus aimé , quoique moins amoureux ,

Et n'en être pourtant de guères plus heureux.

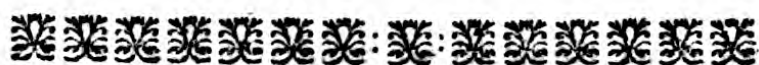
Ces gens remplis d'un art qui leur est nécessaire ,

N'auront

N'auront point avec vous de procédé sincère ;  
 Vous conteront leur peine , & vous la diront  
 tous ,

Autant pour être ouïs des autres que de vous ;  
 Ou vous en feront voir davantage peut-être ,  
 Qu'en effet vos beaux yeux chez eux n'en ont fait  
 naître :

Mais celui qui vous parle & qui semble interdit ,  
 Vous étale son cœur , & sent tout ce qu'il dit.



## A V A N T U R E

D'un Moineau & d'une Tour-  
 terelle.

**U**N Moineau des plus emportés  
 Se pâma l'autre jour pour les rares beautés  
 D'une affligée & tendre Tourterelle ;  
 Mais elle répondit à ce transport pressant  
 D'un air mélancolique , amoureux , languissant :

Je ne fais point une infidelle ,  
 J'ai perdu mon unique amour ,  
 Je n'en puis jamais souffrir d'autre ,  
 Moineau , je méprise le vôtre ,  
 Autant que j'abhorre le jour.

*Avis*

*Avis à la Tourterelle.*

J' Ai pitié de la Tourterelle,  
Qui méprise un Moineau pâmé;  
Quand sa compagne est infidelle  
Le Moineau devrait être aimé.  
Si la mort vous l'avoit ravie,  
Il faudroit la pleurer, gémir toute sa vie,  
Et ne souffrir jamais une nouvelle amour.  
Mais quand cette compagne est ingrate & lé-  
gère,  
Quand son absence est volontaire,  
Il faut la quitter à son tour,  
Aux ardeurs des Moineaux promptement satis-  
faire,  
Et benir en chantant la lumière du jour.  
Croyez moi, charmante Bergere,  
Voici pour les Oiseaux un avis salutaire.

---

---

**II. E L E G I E.**

Q U'Amour a de plaisir dans son aimable  
empire !  
Il sçait rendre content, même quand on sou-  
pire :

Depuis



Depuis que vos beaux yeux l'ont rendu mon vain-  
queur ,

Mille charmes secrets l'ont suivi dans mon  
cœur.

Que je lui sçai bon grè de sa prompte vic-  
toire !

En me chargeant de fers , il me comble de  
gloire ,

D'un agréable espoir il flatte les désirs ,

Pour un mal qui n'est rien , il donne cent plaisirs ;

Souvent il adoucit l'amertume des larmes ;

Il mêle à tous nos maux mille invisibles char-  
mes :

On ne sçait point aimer quand on craint son  
tourment ,

Et c'est pour être heureux que je veux être  
Amant.

Quelque accablé qu'on soit , un signe , une pa-  
role

Suspend les déplaisirs , les charme , les console :

Malgré tous les ennuis & tous les maux souf-  
ferts ,

On n'a point de plaisirs si ce n'est dans les fers.

Quelque profond respect que la raison m'or-  
donne ,

Quand je suis près de vous mon ame m'aban-  
donne ,

Et voyant qu'il n'est rien de si beau sous les Cieux

Pour

Pour vous mieux admirer vient toute dans mes  
yeux,

Quand je ne vous vois plus, un quart-d'heure  
d'absence

Fait souffrir à mon cœur un siècle de souff-  
rance ;

J'accuse vos rigueurs, je déplore mon sort,

Et m'éloigner de vous, c'est aller à la mort :

Mais dès que mon bonheur veut que je vous re-  
voye,

Je ne puis exprimer ni retenir ma joye :

Elle éclate & mon cœur en un si doux mo-  
ment

Ne se ressouvient plus de son cruel tourment :

Plein d'une émotion douce, sensible, aimable,

Il se fait à soi-même un plaisir incroyable :

A force de songer aux plaisirs les plus doux,

Enchanté comme il est, il croit les avoir tous,

Et pensant les sentir, parcequ'il les désire,

Il se flatte, il se pâme, il semble qu'il expire.

Mais faut-il, belle Iris, que vos divins appas

Caused tant de plaisirs que vous ne goûtez pas ?

Si l'amour est si doux, aimez ce qui vous  
aime,

Ne vous refusez pas cette douceur extrême,

Que le feu de vos yeux qui passe dans mon cœur,

Repasse dans le votre avec la même ardeur,

Ah ! ne résistez point à cette ardeur si belle,

Il n'est rien de si pur ni de si charmant qu'elle,  
Et ne croirez-vous pas un feu si glorieux  
Digne de votre cœur, puisqu'il vient de vos  
yeux.

Quoi ! mon zele aujourd'hui pourroit il vous  
déplaire ?

Quand je brule d'amour, brulez-vous de co-  
lere ?

Croyez-moi, s'il n'alloit que de mon intérêt,  
Je serois plus soumis que tout autre ne l'est.  
Mais aussi, belle Iris, quand il y va du vôtre,  
Ah ! souffrez que je sois plus hardi que tout  
autre ;

Il n'est peine, il n'est rien dont je ne vienne à  
bout,

J'aime & je vous le dis, en un mot j'ose tout ;  
J'aspire à vous servir, & c'est la noble envie  
Qui m'engage à l'amour & qui vous y convie ;  
Et si mes tendres vœux semblent intéressés,  
L'intérêt est si beau qu'il les excuse assez.

Doux charme de nos cœurs, cher auteur de ma  
peine,

Amour, qui la connois, vole vers l'inhumaine,  
Pour entrer dans son cœur fors un moment du  
mien,

Fais-lui mon mal si beau qu'elle en fasse le sien.  
Mais surtout, adoucis son injuste colere,  
Sçache-lui plaire enfin si j'ai sçu lui déplaire.

Seul tu l'as irrité , & seul entre les Dieux  
 Tu me peux désormais rendre moins odieux :  
 Il y va de ta gloire , il y va de la mienne ,  
 Et pour dire encore plus , il y va de la sienne.

---

III. E L E G I E.

Pourquoi me pressez-vous , curieuse Sylvie ,  
 De vous nommer l'objet dont mon ame est  
 ravie ?

Pensez-vous que le sort pour moi si rigoureux  
 Ait encore entrepris de me rendre amoureux ,  
 Et que pour achever ma mauvaise fortune ,  
 Il ait mis dans mon cœur une flâme impor-  
 tune ?

Comment , d'un si grand mal vous puis-je être  
 suspect ?

N'est-ce point que mes yeux ont manqué de res-  
 pect ?

Quelqu'un de mes regards vous a-t-il fait enten-  
 dre

Qu'un feu trop violent me réduisoit en cen-  
 dre ?

J'ai donc par tant de soin essayé vainement  
 De cacher en tous lieux cet aimable tour-  
 ment.

Je ne le cele point , j'ai perdu ma franchise ,  
 Vous l'avez deviné , que cela vous suffise.

D'une

D'une jeune Beauté j'ai senti le pouvoir,  
 De grace, après cela que pensez-vous sçavoir ?  
 Qui vous fait tant chercher le nom de cette  
 Belle ?

Si je vous le disois, hélas ! que diroit-elle ?  
 Je verrois sa douceur se tourner en courroux,  
 Et j'aurois grand sujet de me plaindre de vous.  
 Ha ! pour vous contenter je crains trop sa co-  
 lere,

Et vous me blâmeriez si j'osois lui déplaire :  
 Sans doute au même tems votre ame change-  
 roit,

Et loin de me défendre elle m'accuseroit.  
 Laissez-moi donc aimer sans vous dire qui j'ai-  
 me,

Dieux ! ne craignez - vous point que ce ne soit  
 vous-même ?

Vous de qui les appas sçavent tout émouvoir,  
 Vous que sans être épris l'on n'a jamais pû  
 voir :

Un ordre impérieux de la bouche que j'aime,  
 A bien sçu me résoudre à me trahir moi-même :  
 Quel respect si profond peut au mien s'égaler ?  
 Cent fois je me suis tû quand il falloit parler,  
 Et le même respect par un effet contraire  
 M'a forcé de parler quand je voulois me taire.  
 Cher & divin objet, quittez votre rigueur,  
 Un vaincu doit toujours avouer son vainqueur :  
 C'est agir lâchement & lui ravir sa gloire,

Que

DE PIÈCES GALANTES. 21

Que de lui refuser l'aveu de sa victoire,  
Quand je dis que vos yeux m'ont rangé sous  
vos loix,  
Je rends à ces vainqueurs l'hommage que je  
dois :  
Un injuste respect m'empêchoit de le dire ;  
Mais je n'ai pû trahir les droits de leur Empire,  
Et pressé d'un devoir & plus juste & plus doux,  
J'ai reconnu les fers que je tenois de vous.  
Quoi ! par un tel aveu j'ai donc pû vous dé-  
plaître,  
Et l'encens aujourd'hui met les Dieux en co-  
lere !  
Beaux yeux , s'il est ainsi , j'en accuse mon sort ,  
Et s'il m'en faut punir , je consens à ma mort.  
Ainsi , disoit Tirsis , le feu qui le dévore ,  
Et l'amour en ses yeux sembloit le dire en-  
core ;  
Il n'eût jamais fini , si pour le contenter  
La Belle plus long-tems eut daigné l'écouter.



IV. ELEGIE.

---

---

*IV. E L E G I E.*

## DÉCLARATION D'AMOUR

**C**Aliste, je sçai bien que je vais me détruire,

Et que ma passion trop portée à me nuire,  
Faisant sur mon devoir ce téméraire effort,  
Dans l'espoir de guérir, me conduit à la  
mort,

Qu'osant vous déclarer le mal qui me possède,

Je vais chercher ma perte en cherchant du remède.

Mais duffai-je soudain expirer devant vous,  
N'obtenir que mépris, que haine & que courroux,

Et vous voir, s'il se peut, autant impitoyable,  
Que je souhaiterois de vous voir favorable :

Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler.

Puis-je cacher un feu dont on me voit bruler ?

Je vous aime, Caliste, & j'ose vous le dire,

C'est assez, ce me semble, exprimer mon martyre,

Puisque l'aveuglement, qui m'ôte le respect,

Vous défend de tenir cet aveu pour suspect.

Aussi

Aussi dans mes douleurs esperer me contrain-  
 dre,  
 Esperer me ravir la douceur de me plaindre,  
 Assez & trop long-tems je l'ai voulu tenter ;  
 Mais qui n'espere rien ne doit rien redouter.  
 Ce Tyran qu'en mon cœur vos appas firent  
 naître,  
 Malgré ma résistance est devenu mon maître :  
 En le voulant dompter, lui même m'a dompté,  
 Et s'est rendu plus fort, plus j'avois résisté.  
 Depuis de vos beaux yeux les puissantes amor-  
 ces  
 Toujours dans ma foiblesse augmentèrent leurs  
 forces,  
 Et voyant que mon cœur les vouloit secon-  
 der,  
 Enfin je succombai ne voulant pas céder.  
 Caliste, dès ce tems je languis dans vos ch<sup>er</sup>  
 nes,  
 Mes yeux incontinent vous conterent mes pei-  
 nes,  
 Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien,  
 Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes  
 rien.  
 Mais comme ma raison condamnant cette flâ-  
 me,  
 N'avoit pas tout-à fait abandonné mon ame,  
 D'abord je reprimai leur langage indiscret,  
 Je voulus les contraindre à garder le secret :

Et



Et comme incessamment leur discours téméraire

Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire ,

Pour les en empêcher j'aimai mieux me bannir ,  
Ou plutôt dans la fuite avec eux me punir.

J'allai donc en des lieux à moi seul accessibles ,

Choisir pour soupirer des témoins insensibles :  
Dans ces déserts affreux , au fort de mes tourmens

Ces bois se sont émus de mes gémissemens ,  
Leurs mornes Déitez quittant leurs solitudes ,  
Ont daigné prendre part à mes inquiétudes ,  
Et mille fois Echo dans mon triste entretien ,  
Pour soupirer mon mal a négligé le sien.

Mais je trouve qu'enfin ma peine est incurable.

Que ce remède est rude & bien peu profitable !

Et je veux espérer qu'il me sera plus doux ,

Puisqu'il me faut mourir , de mourir près de vous.

Après m'être servi de mes plus fortes armes ,

Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes ,

Ma raison m'abandonne , & mon cœur est contraint

De vous montrer le trait dont il se sent atteint.

Revoyez-le, Caliste, il revient pour vous dire,

Qu'il

Qu'il soupire pour vous , ou plutôt qu'il expire :  
 Dans sa rebellion , il veut , l'audacieux ,  
 Que ma bouche vous parle aussi-bien que mes  
 yeux.

Vous l'avez écoutée : après son insolence ,  
 Je mets en vos bontés mon unique espérance :  
 Car mon esprit n'est point tellement dérégé ,  
 Que je ne sçache bien que je suis aveuglé ;  
 Que la Nature ingrate , & la Fortune avare  
 M'ont toujours regardé d'un œil triste & bar-  
 bare ,

Et ne m'ont point orné de ces rares trésors,  
*Qui parent un esprit & font aimer un corps.*  
 Caliste , cependant par une audace insigne ,  
 J'ose brûler pour vous en étant si peu digne ;  
 Même , le puis-je dire ? En ma témérité  
 J'ose encore espérer de ma fidélité :  
 Ma passion me flatte & me veut faire croire,  
 Qu'on peut vous adorer sans ternir votre gloire ;  
 Puisque même les Dieux du plus vil des mor-  
 tels

N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels ,  
 Recevez donc les miens & soyez assurée  
 Que vous ferez assez , souffrant d'être adorée :  
 C'est l'unique bonheur que je veux obtenir.  
 Qu'ai-je dit ? C'en est trop , vous me devez pu-  
 nir :

Mais si pour vous venger & pour me satisfaire ,

Vous souhaitez sçavoir ce que vous devez faire ,  
 Déclarez seulement que vous souffrez mes feux ,  
 Mon amour aussi tôt secondera vos vœux.  
 Dans l'attente de voir ma flâme soulagée ,  
 Je vais mourir de joye & vous serez vengée :  
 Et moi, je trouverai dans cet heureux moment  
 Mon unique bonheur avec mon châtiment.

V. E L E G I E.

SUR LA VIOLENCE  
 D'UNE PASSION.

J Eune merveille à qui mes destinées  
 Ont consacré mes plus belles années,  
 A qui malgré ma cruelle prison,  
 Malgré mes maux & malgré ma raison,  
 Qui me fait voir ma perte manifeste,  
 J'en veux encor consacrer tout le reste,  
 Sans que jamais ni rigueurs ni mépris  
 Puisse m'ôter le dessein que j'ai pris.  
 Beauté fatale au repos de ma vie ,  
 Si par vos yeux ma liberté ravie,  
 Ne vous coûta qu'un seul de leurs regards ;  
 Et si depuis bravant tous les hazards  
 Que j'ai prévus dans mon sort déplorable,  
 J'ai

J'ai mieux aimé me rendre misérable ,  
 Et vous aimant , souffrir mille trépas ,  
 Que vivre heureux , & ne vous aimer pas :  
 Par tant de maux, de tourmens & de peines,  
 Si constamment soufferts dedans vos chaînes  
 Prêtez l'oreille à ma mourante voix ,  
 Si vous voulez , pour cette seule fois .  
 Mais pour m'aider à plaindre mon martyre,  
 Lâchez un peu mes fers ; que je respire.  
 Las ! que vous sert de vouloir que mon cœur  
 Soit accablé dessous leur pesanteur ?  
 A-t-il conçu quelque penser rebelle ,  
 Ou fait dessein de vous être infidèle ?  
 Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts  
 Ai-je par fois murmuré dans vos fers ?  
 A quel dessein ces chaînes différentes  
 Par tant de nœuds sont encor plus pressantes ?  
 Si quelquefois j'ose les repousser ,  
 C'est pour me plaindre, & non pour les forcer.  
 Je n'ai jamais haï ma servitude ;  
 Même au plus fort de mon inquiétude ,  
 Je ne dis point qu'elle me fait mourir ;  
 Mais je me plains qu'on ne la peut souffrir :  
 Qu'à votre gré mon mal soit incurable ,  
 Qu'il soit mortel, mais qu'il soit supportable.  
 Certes vos yeux, tout clair-voyans qu'ils sont,  
 Pardonnez-moi, ne savent ce qu'ils font.  
 Qui ne diroit à me voir tout de flâme ,

Que leurs regards n'en veulent qu'à mon  
ame ?

Que n'a pas fait l'Amour pour m'enflâmer,  
Et qu'ai-je fait pour ne vous pas aimer ?

Ai-je offensé par trop de résistance  
De vos attraits la divine puissance ?

Ai-je jamais permis à ma raison  
De me parler de rompre ma prison ;  
De remonter à mon ame égarée ,

Que je courois à ma perte assurée ;  
Que le plaisir que l'on prend à vous voir ,  
Ne produit rien qu'un mortel désespoir ;

Que je devois un peu mieux me connoître,  
Encor qu'Amour se fût rendu mon maître ;  
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer ,

Songer du moins si vous pouviez m'aimer ?  
Dans mon malheur, hélas ! tout au contraire  
Je ne songeais qu'à tâcher de m'y plaire ;

D'un si beau feu me regardant brûler ,  
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler.

Je me disois qu'Amour a de coûtume  
D'entremêler ses plaisirs d'amertume :

Je me disois , que pour vous acquérir  
Un Dieu même ne pouvoit trop souffrir.

Fermant les yeux aux bords des précipices ,  
Je n'y pensois rien voir que des délices :

Même pensant qu'ils étoient sous mes pas ,  
Je me disois que je n'y courois pas.

Mais vous ayant enfin rendu les armes ,

Ne

Ne puis-je avoir de trêve avec vos charmes :

Non, non, il reste à leur puissant effort,

De m'ouïr plaindre, & me donner la mort.

Peut-être encore jugeant mal du silence,

Qui de mes maux accroît la violence,

Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,

Souffrir la mort, & jamais n'en parler.

Mais qui peut mieux exprimer mon martyre,

Que le travail de ne le pouvoir dire ?

Est-il des cris & des gémissemens,

Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?

Quelque transport que l'Amour nous inspire,

Assez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.

Pour l'observer, faites envers vos yeux,

Que j'aime moins, & je parlerai mieux.

Je n'en veux point une marque meilleure,

Vous le pouvez éprouver à toute heure :

Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,

S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins.

Vous le verrez par notre patience.

Mais que m'en doit servir l'expérience ?

Vous l'avouërez : mais las ! que cet aveu

Me coûte cher & me servira peu ?

Avant ce tems mon trépas qui s'avance,

M'aura ravi le prix de ma constance ;

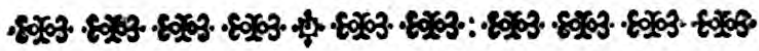
Et pour tout fruit quand vous l'admirez,

Avec la leur vous la comparerez.

Hélas ! du moins , en songeant à ma perte ,  
 Souvenez-vous que vous l'avez soufferte.  
 Mais qu'ai-je dit ! que c'est mal discourir !  
 Si votre but est de me voir mourir ,  
 Trop belle Iris , ce que je puis vous dire ,  
 Est que je crois sans cesse que j'expire ;  
 Que le trépas qu'à toute heure j'attends ,  
 Rendra bien tôt tout vos désirs contens ;  
 Et qu'en mon sort j'aime assez peu la vie ,  
 Pour contenter aisément votre envie.  
 A votre gré disposez de mes jours ,  
 Je vous en veux consacrer tout le cours :  
 Affligez-moi par des rigueurs nouvelles ,  
 Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles :  
 De tous vos traits ne percez que mon sein ;  
 Mais pour le moins ayez-en le dessein.  
 Ne souffrez pas que ma fin malheureuse ,  
 ( Mais que ma foi rendra si glorieuse )  
 Soit purement l'ouvrage du hazard ,  
 Sans que vos yeux y prennent quelque part :  
 N'abaissez point vous-même votre gloire ,  
 Aimez mes maux , aimez votre victoire :  
 Et pour l'honneur de vos yeux seulement ,  
 Aimez l'Amour , si vous n'aimez l'Amant.  
 Aimez mon feu pour l'amour de vous-même ,  
 Prenez plaisir à voir qu'il est extrême ,  
 Et qu'ayant pris naissance de vos coups ,  
 Il est sans doute aussi parfait que vous.  
 Ainsi mon mal me seroit supportable ,

Et vous plaissant à me voir misérable ,  
 Je vous ferois avoir par mes soupirs  
 Souvent de quoi contenter vos desirs.  
 Mais vos beaux yeux ont mon ame blessée ,  
 Sans en avoir peut-être eu la pensée :  
 Ah ! dites-moi , c'est trop souhaiter ,  
 Laissez-moi libre , ou veuillez m'arrêter ,  
 Ou seulement pressez-moi d'une chaîne ,  
 Sous qui mon cœur puisse plaindre sa peine.  
 Vous me verriez mes fers idolâtrer ,  
 Si sous leur poids je pouvois soupirer ,  
 Sans souhaiter jamais qu'on m'en délivre :  
 J'y veux mourir , pourvû qu'on puisse y vi-  
 vre ;  
 Car , ô beaux yeux ! foyez cruels ou doux ,  
 Je ne vois rien de si charmant que vous.  
 De mille maux persécutez mon ame ,  
 Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;  
 Et j'aime mieux m'en laisser consumer  
 Que d'essayer de ne vous plus aimer.  
 Contre mon gré , contre le vôtre même ,  
 Il faut , beaux yeux , il faut que je vous aime ;  
 Assez souvent je veux m'en repentir ,  
 Mais plus souvent il y faut consentir.  
 C'est mon destin , & quoiqu'il en arrive ,  
 Triste ou content , il faut que je le suive.





# L I S D A M A N T A M E N I S E ,

*En lui envoyant des fruits de la  
Campagne.*

**A**U lieu de mille fleurettes que l'on vous donne tous les jours , je vous envoie des fruits de la saison , des plus doux & des plus savoureux de cette Contrée , pour vous témoigner que loin de vous je pense à vous , comme si j'étois présent à vos yeux.

Amour de bon matin  
Les a cueillis dans le jardin,  
Il vous devoit bien cet office,  
Pour mille cœurs que vos yeux ont gagnés,  
Et sur qui vous régnez  
Avec tant de justice.

Il les a mis lui-même fort proprement dans un panier , & les a couverts de feuilles pour en conserver la fraîcheur & la beauté ; & lorsqu'il les a voulu envoyer , je n'ai pû empêcher de donner cours à mes pensées , & de leur dire :

Beaux

Beaux fruits , vous allez voir Menise ,  
 Que je chéris & que je prise ;  
 O que je vous estime heureux !  
 Portez-lui du moins tous mes vœux :  
 Soyez doux à sa belle bouche ,  
 Et que votre beauté la touche.  
 Gardez pour elle votre odeur ,  
 Flattez-lui le goût & le cœur ;  
 Inspirez-lui de la tendresse ,  
 Bannissez toute sa tristesse.  
 Quand elle vous caressera ,  
 Et lorsqu'elle vous baisera ,  
 Rafraîchissez un peu la Belle  
 Par votre eau charmante & nouvelle :  
 Enfin contentez ses désirs ,  
 Et donnez-lui mille plaisirs.  
 Pour elle l'on vous a fait naître ,  
 C'est pour elle que votre maître  
 Vous cultive soir & matin  
 Dans un agréable jardin.  
 Ne pensez pas me satisfaire ,  
 Que dans le dessein de lui plaire.  
 Si de ses dents elle vous mord ,  
 Que j'estime heureux votre sort !  
 Et si cette Belle vous mange ,  
 Vous serez mangé par un Ange ,  
 Par un Ange de chair & d'os ,  
 Qui trouble souvent le repos  
 De plus d'un cœur , de plus d'une ame ,  
 Qu'elle surprend & qu'elle enflâme.

Beaux fruits , que votre fort & doux !  
 Il fait mille & mille jaloux ,  
 Qui voudroient borner leur envie ,  
 A terminer ainsi leur vie ,  
 Et les plus heureux des humains ,  
 Mourir en de si belles mains.

Vous voyez bien que ce sont les présens innocens de la Campagne , & vous ne serez peut-être pas fâchée d'en recevoir de cette sorte. Nous avons ici cinq ou six Nymphes bocageres , qui ont eu quelque dépit de voir cette Lettre , je ne sçai si c'est parcequ'on leur enlève des fruits qu'elles aiment , ou si c'est un esprit de jalousie qui les anime :

Mais si c'est la jalousie ,  
 Dont leur ame est saisie  
 Contre vos doux appas ,  
 Vous ne vous en tourmentez pas.

Dans un si beau séjour , je ne trouve rien à dire que vous , & à tous momens je m'écrie , ô que ces fruits sont bons ! & pourquoi Menise n'est-elle pas ici ? Je suis secondé dans ces souhaits par le Maître du logis ,

Qui vous a vuë  
 Dans une rencontre imprévuë :

Mais

Mais soit dessein , ou soit hazard ,  
A tout ce qui vous touche , il prend beaucoup de  
part.

Au reste , ne vous excusez pas de répon-  
dre , sur une bienséance scrupuleuse , dont  
on se moque à présent , & je voudrois  
bien sçavoir par vous-même , si vous avez  
goûté nos fruits , & si vous les trouvez  
agréables.



## M E N I S E A LISDAMANT.

**E**N vérité il n'appartient qu'à vous de  
faire des présens , vous m'avez réveil-  
lée ce matin le plus agréablement du mon-  
de , & quand vos fruits ne seroient pas  
aussi bons qu'ils sont beaux , vous les ac-  
compagnez de tant de douceurs , qu'il est  
impossible qu'on ne les trouve excel-  
lens. Je vous ai tant d'obligation de vous  
souvenir de moi dans un lieu si charmant ,  
que je ne puis trouver d'assez beaux ter-  
mes pour vous en remercier ; & quoique  
j'aye bien prévu que je ne m'en acquitte-  
rois qu'avec confusion , j'ai mieux aimé  
paroître avec moins d'esprit , que de man-

B vj

quer

quer de reconnoissance. Ce n'est pas que je n'aye quelque sujet de me plaindre des railleries que vous me faites : mais il est si doux d'être flattée d'une personne comme vous , qui le faites si galamment & de si bonne grace , qu'on ne pourroit pas s'en fâcher , quand on en auroit envie ; & tout ce que vous dites est si bien pensé & si juste , que je me trouve bien empêchée pour y répondre. Je voudrois bien dire quelque chose à cet Amant qui a cueilli ces fruits ; mais comme je ne le connois pas , je vous prie , vous qui connoissez si bien le divin & le prophane , de sçavoir lequel des deux a pris cette peine , & de lui faire un compliment de ma part. Je voudrois bien encore vous parler de vos Nymphes ; mais on me presse si fort de finir , que tout ce que je puis faire , c'est de vous baiser les mains.



LISDA-



# LISDAMANT A LINISE,

*En lui envoyant des fruits de la  
Campagne.*

**V**ous pensez peut-être qu'en vous envoyant des fruits, je commencerai par un compliment, & que je vous ferai d'abord des excuses sur ce qu'ils ne sont pas assez beaux pour vous être offerts :

Mais les Bergers qui comme nous,  
Défendent leurs troupeaux de la rage des  
loups,

Qui dans les champs & le bocage,  
Font incessamment leur séjour,  
Ignorent ce langage,

Et ne connoissent pas les termes de la Cour.

Je vous parlerois bien mieux des arbres  
qui nous donnent le frais & l'ombre, du  
chant des oiseaux, du serpolet & de la  
fougere, comme les Bergers ont accoutu-  
mé d'en parler sans fard & sans étude, que  
je ne vous parlerois de la Cour & la dé-  
licateffe

licateffe de ces esprits , qui font les esclaves de l'art , au-lieu que nous fommes les enfans innocens de la nature.

Ici régne cet âge heureux,  
 Cette liberté d'innocence :  
 Ici le monde est en enfance ,  
 Et se divertir à des jeux  
 Qui plaisent bien plus qu'on ne pense.

Desorte que vous ne devez attendre que des naïvetés & des paroles toutes simples d'un Berger qui aime la vie champêtre plus que la pompe de Paris ; & il faut que familièrement je vous raconte ici une aventure qui m'est arrivée ce matin. J'étois couché à l'ombre de quelques arbres , & par la douceur de mon chalumeau , j'entretenois mes pensées dans un jardin fort agréable : un jeune garçon est venu assez près de moi , & par le bruit qu'il a fait , il a interrompu ma rêverie. D'abord j'ai détourné la tête pour le regarder : il étoit vêtu de verdure , tenant un panier en ses mains , son visage étoit riant , & sa façon d'un enfant de village.

Je l'ai pris d'abord pour l'Amour ,  
 Et j'ai crû que c'étoit un tour  
 Que cet enfant me vouloit faire :  
 Car ce Dieu je ne sçai comment ,

N'ayant

N'ayant pas de meilleure affaire,  
 Ou pour surprendre quelque Amant,  
 Se déguise assez finement.

Je l'ai abordé pourtant, sans lui découvrir ma pensée, & lui ai demandé ce qu'il venoit faire dans le jardin. Il m'a répondu qu'il étoit le Dieu des fruits, & qu'il en venoit cueillir pour les Bergeres du voisinage. Mais vous ne sçavez pas, lui ai-je dit, que la Bergere Linise mérite bien que vous preniez cette peine pour elle? Je veux vous aider moi-même, cueillons-en des meilleurs, & de ceux qu'elle aime le mieux.

Je connois, m'a-t-il dit, la Bergere Linise,  
 Et tous les échos d'alentour  
 Disent son beau nom tour à tour.  
 Elle aime la cerise,  
 Les pêches & les abricots,  
 Et je vous rencontre à propos :  
 Vous m'aideriez à reconnoître  
 L'amitié qu'elle fait paroître  
 Pour les fruits que soir & matin  
 Je cultive dans ce jardin.

Aussi-tôt nous sommes allez vers de  
 grands espaliers qui étoient chargés de  
 pêches, & nous en avons rempli un pa-  
 nier pour vous envoyer. Ensuite ce Dieu  
 m'a



m'a juré ( car les Dieux jurent aussi-bien que les autres ) qu'il feroit graver votre nom sur l'écorce de tous les arbres fruitiers, esperant que les arbres en deviendroient plus doux & plus beaux : mais sans attendre ce qu'il vouloit faire , j'ai pris moi-même un poinçon , j'ai gravé votre nom sur le pied de l'arbre , & j'ai mis autour ces deux Vers.

Ce nom va défendre sa tête  
De l'orage & de la tempête.

Que si vous ne trouvez pas ces fruits assez doux , c'est que votre nom n'a pû encore leur communiquer cette douceur qu'il tire de vous , & qu'il répand dans le cœur de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

+++++

## L I N I S E

### A L I S D A M A N T .

**P**uisque vous êtes en possession de recevoir des Lettres de toutes les Dames à qui vous écrivez , je ne dois pas être plus scrupuleuse , n'étant pas moins reconnoissante qu'elles, de la part que vous  
m'avez

m'avez faite de vos beaux fruits. Vous êtes bien obligé de vous être souvenu de moi dans un si agréable lieu , & d'avoir engagé votre joli petit Jardinier à s'en souvenir. Je croyois qu'il m'eût oubliée depuis le tems que je n'habite plus les lieux champêtres , & que l'occupation que lui donne son beau jardin , & les aimables Bergeres d'alentour , lui eussent fait oublier mon nom , qu'il peut avoir appris de quelqu'un des Dieux de nos bocages : car je crois que les Dieux ont communication les uns avec les autres. Dans leur nombre , je vous assure que je n'en ai point vû de plus agréable que le vôtre , qui sçut plus joliment encenser une Bergere. Il me paroît avec une naïveté si spirituelle , un habit si charmant , & ce panier si proprement ajusté , que je lui sçai tout-à-fait bon gré de la peine qu'il a prise. Je me souviens de lui avec plaisir , & peu s'en faut que cette pensée ne me fasse prendre la résolution d'aller dans nos hameaux , où j'ai passé le premier âge de ma vie , revoir les Bergeres mes compagnes. Je leur donnerai de l'envie quand je leur apprendrai que mon nom a été couronné par le petit Dieu des fruits , & par le Berger des fleurettes , à qui je souhaite mille jours heureux , & son troupeau exempt à jamais de la cruauté des loups.

## VI. ELEGIE.

## VI. E L E G I E.

A U N E D A M E  
Q U I D E M A N D O I T  
des Vers pour une autre  
qu'elle Galantisoit comme sa  
Maîtresse.

**P** Ar quelle autorité faudra-t'il que sans cesse  
Je vante dans mes Vers votre belle Du-  
chesse,  
Dont le mérite heureux vous trouve sans ri-  
gueur ?  
Parceque votre cœur depuis trois jours sou-  
pire,  
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous  
dire ?  
Suis-je libre depuis qu'elle a sçu vous char-  
mer ?  
Parceque vous aimez, ai-je cessé d'aimer ?  
Et guéri de vos traits, insensible à tous au-  
tres,  
N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les  
vôtres ?

Ah !

Ah ! ne souffrai-je point encore assez de mal ,  
 Sans que je me tourmente à me faire un Rival ?  
 Si c'est pour m'éprouver , l'épreuve en est bi-  
 zarre ;

Si c'est par fantaisie , aumoins est-elle rare ,  
 De vouloir me contraindre à flatter le vain-  
 queur ,

Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.

Mon ame toutefois , soit coutume ou caprice ,

Aime mieux obéir & se faire injustice :

Votre cœur le souhaite , & le mien plein d'ennui ,

A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :

Pour obliger vos vœux , vos soins & vos ser-  
 vices ,

Je veux qu'il fasse trêve à ses propres supplices.

Et par quelle raison en feroit-il jaloux ?

Toujours ce ne sera que soupirer pour vous :

Sans ce terme trompeur , il n'est rien qu'il ne  
 fasse.

Mais las ! si son travail vous obtient quelque  
 grace ,

Pour prix de tant de zèle & de tant de ferveur

Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?

Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une  
 autre ,

Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès de  
 vôtre :

Pour lui dites un mot , & soudain vous verrez

Que

Que j'en dirai pour vous plus que vous ne voudrez.

Mais sans considérer ce que je me propose ,  
 Ma passion me fait promettre toute chose ,  
 Mon amour tout gagné consent à se trahir :  
 Mais hélas ! en ce point comment vous obéir ?  
 Pour vanter la Beauté qui captive votre ame ,  
 Je dirai que ses yeux sont tous remplis de  
 flâme ,

Qu'Amour y prend les traits dont il sçait tout  
 charmer ,

Et qu'un glaçon près d'eux se verroit enflâmer.  
 De son divin esprit je louerai la justesse ,  
 L'agrément, la présence & la délicatesse ;  
 Son courage obligeant , son naturel heureux ,  
 Son jugement solide , & son cœur généreux ,  
 Sa conversation douce , honnête & galante ,  
 Son humeur agréable , égale & complaisante ,  
 Son procédé civil , & sa noble fierté ,  
 Sa candeur , son adresse , & sa grande bonté :  
 Puis je louerois encore une bouche adorable ,  
 Et d'un corps si parfait la grace incomparable ;  
 Tant de charmes vainqueurs , & tant d'attraits  
 si doux.

Mais où les trouve-t'on , si ce n'étoit en vous ?  
 Et qui ne verroit bien que dans cette aventure  
 J'aurois sans y penser tiré votre peinture ?  
 Et s'il me faut ensuite exprimer le tourment

Que

Que cause en votre esprit un objet si charmant :  
 Si je lui veux parler d'un amour véritable ,  
 Qu'ait fait naître un sujet infiniment aimable ;  
 D'un désir allumé par des appas puissans ,  
 Nourri par la raison , augmenté par les sens ;  
 D'une soumission & d'un respect extrême  
 Pour la personne aimée , & pour tout ce qu'elle  
 aime ;

D'un abandonnement de son propre intérêt ,  
 Pour se sacrifier à tout ce qu'il lui plaît :  
 Et si je veux enfin exprimer un martyre ,  
 Qui n'eut jamais d'exemple en l'amoureux Em-  
 pire ,

Une constance rare , une éternelle foi :  
 Qui ne connoitra bien que je parle pour moi ?  
 Mon cœur accoutumé de languir dans vos chaî-  
 nes ,

Au-lieu de votre mal soupireroit ses peines ,  
 Et se plaignant alors dessus un ton trop haut ,  
 Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.  
 En vain donc mon amour vous promet toute  
 chose ,

Je ne puis vous servir , mais vous en êtes cause :  
 Dans l'état où m'ont mis vos injustes rigueurs ,  
 Je ne puis soupirer de légères langueurs.  
 Afin que vos amours s'accommodent aux nô-  
 tres ,

Diminuez mes maux , ou redoublez les vôtres :

Ainsi

Ainsi par un commerce agréable entre nous ,  
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.

---

L E V O Y A G E  
D E  
L'ISLE D'AMOUR.  
*A L I C I D A S.*

**I**L est bien juste , cher Lcidas , que je vous fasse sçavoir de mes nouvelles , & qu'après un an d'absence , je vous délivre enfin de l'inquiétude où vous met assurément l'incertitude de ma destinée. J'ai bien vû du pays depuis que je vous ai quitté ; mais dans l'état où je suis , je ne sçai si j'aurai assez de force pour vous faire une relation de mon voyage : c'est augmenter mes maux présens , que de me souvenir de ceux qui sont passez , & c'est accroître ma douleur que de représenter à ma mémoire , des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir : je crois pourtant que ce ne me sera pas une petite consolation , que celle de faire part à un de mes amis , de mes malheurs & de mes plaisirs ; la plainte soulage un misérable , j'oublierai ma  
douleur

douleur en vous contant mon histoire , &  
je ferai pour un moment trêve avec mes  
soupirs.

Mon ame , pour un tems cache-moi ma douleur ;  
Vous , mes yeux , arrêtez vos larmes ;  
Cesse , ma voix , de plaindre mon malheur,  
Toi , mon cœur , suspens tes alarmes :  
• Vous n'êtes plus heureux , c'est par la cruauté  
D'un sort & barbare & funeste :  
Mais jouïſſez au moins du plaisir qui vous reste ,  
Souvenez-vous que vous l'avez été.

Il y a un an , comme vous ſçavez , que je  
m'embarquai sur la mer Océane , avec  
plusieurs personnes de tous âges & de tou-  
tes conditions , la plupart fort étourdis ,  
pour aller en un pays qu'on nomme le  
Plaisir. Nous voguâmes paisiblement pen-  
dant quelques jours : assez près d'une Isle  
où nous voulions nous rafraîchir , il s'éle-  
va un orage furieux , & un vent ſi fort ,  
qu'il nous poussa avec violence à un côté  
opposé à celui où nous devions aller.  
Nous fûmes fort tourmentez pendant qua-  
tre ou cinq heures , après quoi le tems s'é-  
claircit , le Soleil parut sur l'horison plus  
beau que jamais , & nous nous trouvâ-  
mes près d'une Isle bordée de jardins fort  
agréables. La curiosité nous prit aussi-tôt  
d'en



d'en sçavoir le nom , & par bonheur il se trouva un homme dans le vaisseau , qui avoit fait un voyage dans cette Isle , lequel nous dit :

Nous sommes assez près de la côte d'Afrique  
Vers ces lieux fortunés de la Mer Atlantique ,  
Et cette Isle agréable est l'Isle de l'Amour ,  
A qui chaque mortel rend hommage à son  
tour :

Les jeunes & les vieux , les sujets & les Prin-  
ces

Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs Pro-  
vinces.

Ici-bas tôt ou tard , tout ce qui fut jamais  
A borné dans ce lieu ses plus ardens souhaits.  
Par cent chemins divers on aborde en cette Isle ,  
Et de tous les côtez l'accès en est facile :  
Les graces , l'agrément , les attraits , la beauté ,  
Ont tous les ports commis à leur fidélité ,  
Et lançant à propos les traits qu'Amour leur  
donne ,  
De leurs aimables bords il n'échappe personne.

Pendant que cet homme nous instrui-  
soit ainsi , nous approchions toujours de  
l'Isle ; & quand il eut fini , nous en étions si  
près que nous distinguions les objets.

En ce lieu la mer est paisible ,  
Comme

Comme le plus petit ruisseau :  
 Un doux Zéphir presque insensible  
 Effleurant le dessus de l'eau ,  
 Fait entendre un si doux murmure  
 En se jouant avec les flots ,  
 Que l'on diroit que la Nature  
 S'y repose elle même en donnant du repos.  
 De mille belles fleurs tous les bords sont remplis ,  
 Le jasmin, les œillets , les roses & les lys  
 Etallent à l'envi leurs beautés non-pareilles ,  
 Et ne sont de ce lieu que les moindres merveilles.

En effet , le long de ces bords l'on voit  
 une infinité de belles choses : les beautés  
 & les attraits , les agrémens & les graces  
 s'y promènent ; mais ce qui me surprit , fut  
 de voir des vieilles & des laides qui accom-  
 pagnent les agrémens. Le même homme  
 qui nous avoit instruit du nom de l'Isle,  
 voyant mon étonnement , me dit :

Amour avec ses traits veut blesser tout le  
 monde ,

Et comme il est le plus puissant des Rois,  
 Reconnu dans les Cieux , sur la terre & sur  
 l'onde ,

Sous différens objets il donne mêmes loix ;

Et pour se venger quelquefois

D'une trop longue indifférence,  
 Il fait remarquer sa puissance,  
 En attachant nos cœurs par un indigne choix.

Durant qu'il me parloit ainsi, je m'arrêtai à considérer avec une attention qui ne m'étoit pas ordinaire, une fille qui se promenoit sur le rivage de cette Isle : elle étoit au milieu des beautez & des graces, & ternissoit leur lustre par l'éclat de son beau visage; je vous avoüe qu'elle me surprit d'abord :

Car tout ce qu'a d'appas la brillante jeunesse,  
 Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendresse,  
 La fraîcheur, l'embonpoint, la douce majesté,  
 De la bouche & du teint la charmante beauté,  
 Des roses & des lys le mélange agréable  
 Rendoient de ses beaux yeux le charme inévitable.

Cependant dix ou douze petits bateaux se détachèrent du rivage : ils étoient tous parez de belles fleurs : les cordages étoient de soye de mille couleurs différentes, plusieurs petits Amours étoient les rameurs, les Zéphirs voloient autour, & de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils baisoient incessamment, remplissoient

DE PIÈCES GALANTES. 51  
foient l'air d'une odeur agréable, & faisoient voguer paisiblement cette petite flotte.

Quand elle fut près de notre vaisseau, nous entendîmes un concert admirable, où de fort belles voix chantoient ces paroles :

Vous qui cherchez d'un amoureux désir  
A goûter ici bas les plaisirs de la vie,  
Abordez en ce lieu pour passer votre envie,  
Sans amour il n'est point de solide plaisir,

En même-tems les Zéphirs volant autour de nous, tendoient leurs mains, & par un doux souris sembloient nous inviter à les suivre. Toutes ces surprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle sorte, que je n'étois plus maître de moi-même. Cette adorable Beauté que j'avois vûë, & que je brûlois de rejoindre, & je ne sçai quoi qui me saisit le cœur au même instant, me firent résoudre à passer dans cette Isle. Je donnai les mains; les Zéphirs m'enleverent, & me mirent dans un bateau, où les Amours me reçurent avec mille amitez.

Il y en eut plusieurs dans notre vaisseau qui me suivirent; mais il y en eut aussi qui demeurèrent & se mocquerent de nous: j'admirois leur dureté, quand ils nous crièrent en riant :

Allez Aventuriers, chercher le vrai plaisir  
Que l'amour vous inspire,  
Et vous sçavez un jour que nous en dire,  
Si vous pouvez en revenir.

Nous voguions cependant accompagnez  
de concerts & couverts de fleurs, & en  
peu de tems nous abordâmes.

En abordant la terre, une belle Déesse,  
Et des esprits sensez la prudente maîtresse,  
La Raison dont les yeux sont si vifs & perçans,  
D'une puissante voix arrête les passans :  
Elle occupe l'entrée & défend le passage ;  
Mais les sens éblouis nous cachent son visage,  
Et seule dans ce lieu contre tant d'ennemis  
Aux ordres de sa voix personne n'est soumis.

Aussi je passai sans écouter ses discours,  
& courus avec grande impatience vers le  
lieu où étoit la charmante personne qui  
m'avoit engagé d'aller en Amour : mais en  
m'approchant, un homme que je vis auprès  
d'elle, me glaça de crainte par un de ses  
regards. Il étoit grand & de bonne mine,  
mais fort sérieux & fort grave ; ses yeux  
étoient modestes, & son regard étoit fort  
soumis, & il tenoit en me regardant un  
doigt sur sa bouche. Une fille l'accom-  
paignoit qui marchoit dessus les mêmes  
pas,

pas , elle faisoit les mêmes gestes & les mêmes démarches que lui, regardant toujours autour d'elle. Un petit amour, qui se donna dès ce tems là à moi , pour m'accompagner dans mon voyage , & pour m'instruire , me dit :

Celui que tu vois si severe ,  
 Est le respect fils de l'Amour ,  
 Il a l'estime pour sa mere ,  
 Il a beaucoup d'amis dans cet auguste Cour.  
 Ceux qui ne veulent pas s'attacher à lui plaire ,  
 Ne plaisent pas souvent aux Beutez de ces lieux.

Pour lui faire ta Cour il ne faut que te taire ,  
 Et même retrancher le langage des yeux.

Cette autre que tu vois sa compagne fidelle ,  
 Est la sage Précaution ,  
 Elle est d'un sage Amant la compagne éternelle :  
 Un Amant dans sa passion  
 Ne peut avoir trop de précaution.

Instruit par un si bon maître , je fis grande civilité au Respect & à la Précaution , & demandai leur amitié, que l'un & l'autre m'accorda de fort bonne grace : je m'avançai ensuite en tremblant vers cette Belle qui m'avoit charmé, je la priai de souffrir que je l'aidasse à marcher ; ce

qu'elle accepta assez fierement ; & après avoir quelque tems parlé de choses indifférentes , elle me quitta.

Comme la nuit approchoit , Amour me conduisit à un village fort proche , où nous fûmes mal couchez : ce village se nomme Inquiétude , du nom de la Maîtresse du lieu que nous allâmes voir ; mais il est assez mal-aisé de vous dire comme elle est faite ; car elle ne sçauroit se tenir en une même place ; elle est un moment debout , puis elle se recouche ; elle va tantôt lentement , tantôt si vite qu'on ne la sçauroit suivre ; elle ne dort jamais , ce qui la rend fort maigre ; elle est fort négligée , les cheveux epars , & surtout mal rangez sur le front , à cause qu'elle se le frotte souvent. Après l'avoir saluée , à quoi elle ne prit pas garde , j'allai me coucher dans un lit où je ne pus dormir ; & cette belle personne étant toujours présente à ma pensée , me fit faire cette réflexion.

Je dis tout fort mal à-propos ,  
Des soupirs tranchent tous mes mots :  
Je sens ma liberté perduë ,  
N'auriez-vous point surpris mon cœur,  
Amynthe , avant vous avoir vûë  
Je n'avois pas cette langueur.

Le lendemain je me levai de grand ma-  
tin ,

tin & Amour me fit aller à un autre Village , qu'on nomme Petits-Soins , qui est bien différent d'Inquiétude. C'est , à mon avis un des plus agréables lieux de tout le pays ;

L'on y voit venir tous les jours

Les Amans de cette contrée

Pour voir l'objet de leurs amours.

Ils ne manquent jamais d'y passer la journée :  
Là , toutes les Maisons sont couverts de fleurs ,  
Tout y rit , tout y plaît , tout paroît magnifique ,  
Les danses , les festins , le bal & la musique  
Eloignent de ce lieu la plainte & les douleurs ;  
Les vices sont bannis de ce lieu délectable ,

Le plus fâcheux y devient agréable ,

Et l'avare y répand ses trésors amassez ,  
Le sot a de l'esprit , le rêveur parle assez ,  
Et les Muses y font leur séjour ordinaire ,  
Enfin , chacun y fait tout ce qu'il faut pour  
plaire.

En effet , l'on n'y voit que parties de galanterie ; la propreté , la magnificence , la complaisance , les petits jeux & la gaieté , ne bougent de ce lieu , & tout s'y fait enfin de la meilleure grace du monde.

En arrivant je me sentis l'humeur complaisante & ingénieuse à trouver des di-



vertiffemens pour plaire à Amynte. Dans ce deffein , après m'être ajusté proprement, Amour me mena chez elle plus satisfait que je n'avois encore été de ma vie; mais il fallut revenir coucher à Inquiétude , parcequ'on ne loge point à Petits-soins , si-bien que je passai encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Amynte , & n'eus de bon qu'une heure de sommeil , où j'eus un songe tout-à-fait agréable.

Je vis mourir entre mes bras  
 Cette charmante Blonde;  
 Mais ce fut d'un si doux trépas ,  
 Qu'elle en revint plus belle au monde.

Je vis pour un tems la clarté  
 De ses beaux yeux mourante,  
 Et tomber toute sa Beauté  
 Dans mes bras languissante.

Mais je connus à mon réveil  
 Que c'étoit une fable,  
 Et me vis après mon sommeil  
 Encor plus misérable.

Je retournai le lendemain dès le matin à Petits-soins , & j'y fus de mieux en mieux reçu d'Amynte : il n'y avoit que les nuits que je passois à Inquiétude qui me donnoient

dônnoient du tourment ; mais au bout de quelque tems , après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Amynte , un jour elle alla à un autre village qu'on nomme Bon-accuëil , c'est le nom du Seigneur , qui est un homme obligeant & civil au dernier point ; il a l'abord fort agréable , & reçoit bien tout le monde ; les habitans de ce lieu sont aussi fort civils , & Amynte s'y conforma : à l'exemple des autres , elle me reçut fort obligeamment , & me laissa croire par sa manière d'agir , qu'elle n'étoit pas fâchée de me voir.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Espérance , qui est une belle & grande Ville fort peuplée , pour l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtez. La plus grande partie de cette Ville est bâtie sur du sable sans fondemens , ce qui la fait souvent tomber en ruïne. L'autre partie est assez bien fondée , & est presque toujours demeurée en son entier. Toute cette Ville est sur la riviere de Prétention , qui prend sa source à une montagne de ce nom voisine d'Espérance. Cette riviere est tout-à-fait belle , mais il est dangereux de s'y embarquer ; c'est pourquoi même les maisons bâties sur son rivage sont d'ordinaire renversées : mais durant qu'elles subsistent , les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de la vûë.

Ce beau fleuve est fameux par le naufrage de plusieurs personnes illustres : je fus tenté de m'y baigner , & Amour m'y-laiſſoit aller assez étourdiment , quand je rencontraï le Respect suivi de la Précaution , qui m'arrêta par le bras , & me dit , que c'étoit le vrai moyen de me perdre , & que je devois me contenter d'être en Espérance , sans aller m'exposer dans la Préhension.

Je le remerciai de son bon avis , & m'acheminai du côté de la Ville , qui est le plus éloigné du fleuve ; c'est là qu'est le Palais de la Princesse d'Espérance , qui passe pour l'oracle du Pays d'Amour , quoiqu'il ne soit pas sûr de se fier à ce qu'elle dit : car ,

Elle promet toujours & souvent ne tient pas ,  
 A poursuivre d'aimer toujours elle convie ,  
 Et bien souvent elle promet la vie  
 A qui bien-tôt après rencontre le trépas.

En entrant dans son Palais , on rencontre les Pensées qui volent toujours , tantôt haut , tantôt bas , & au milieu de l'air , selon qu'il leur prend fantaisie. Je les rencontraï assez sages , car elles avoient un vol égal. Je fus ensuite voir la Princesse Espérance , qui est une aimable personne :

ne : Elle a le visage riant , la physionomie douce & engageante , & l'on ne s'ennuye jamais en sa compagnie. Elle console les plus affligés , enfle le courage des superbes & flatte agréablement ceux qui sont raisonnables dans leurs souhaits. Quand j'allai la voir , deux hommes entrèrent avec moi , dont l'un aimoit en un lieu si haut , qu'il n'osoit en rien attendre de bon ; & l'autre avec même dessein espérait tout de sa bonne fortune. J'admire l'adresse de cette Princesse , qui consolait l'un & animoit l'autre : elle disoit au premier :

Le respect & le tems forcent tous les obstacles ,  
Et l'Amour obstiné peut faire des miracles.

Et se tournant vers l'autre ,

Il est beau d'avoir l'avantage  
D'abaisser la fierté d'un généreux courage ,  
Et quand on l'entreprend en vain ,  
Il est beau de mourir dans un si beau dessein.

Pour moi , quand je lui eus conté mon histoire , comme elle me vit assez raisonnable , elle me dit :

Tu peux tout espérer de ta sage tendresse ,  
Et tu seras un jour aimé de ta Maîtresse.

Quoique je connusse bien qu'elle flattoit tout le monde, ses paroles ne laisserent pas de me donner un peu de repos cette nuit-là.

Et lendemain Amour voulut me mener à Déclaration; mais comme nous étions en chemin, nous rencontrâmes encore le Respect tout chagrin, qui me dit qu'il ne falloit pas aller si vite, & fit même une rude remontrance à l'Amour, qui ne la pouvant souffrir,

Quoi! soupirer, dit-il, d'un éternel martyr,

Toujours aimer, toujours souffrir,

Et peut-être à la fin mourir,

Sans en rien dire,

Et sans sçavoir si lorsque l'on expire,

Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part!

Faut-il pour être heureux attendre le hazard,

Qu'enfin prêt de mourir une Belle inhumaine.

S'avise de connoître & finir notre peine,

Sans songer qu'elle peut s'en aviser trop tard?

Le Respect lui dit qu'il n'en seroit pas ainsi, & que si je le suivois, ma passion seroit bien-tôt connue, sans aller à Déclaration; qu'au reste je trouverois toujours Amynte au lieu où il me vouloit mener, & qu'elle ne demeureroit peut-être qu'un jour à Déclaration, après quoi je  
ne

ne la reverrois plus. Je me laissai emporter à ses raisons malgré tout ce que me put dire l'Amour, & j'allai avec lui à une forte place dont il est Gouverneur : c'est une citadelle bien fortifiée de plusieurs bastions imprenables, les murailles en sont si hautes que l'on les perd de vûë, & si épaisses & si fortes qu'on ne peut les ébranler. La Modestie, le Silence & le Secret gardent la porte, qui n'est qu'un fort petit guichet ; la Modestie est une femme fort sérieuse, sans affecter pourtant de l'être ; ses regards ont le regard arrêté, & l'on y remarque une grande retenue ; elle est vêtue fort simplement, ayant les bras & la gorge fort cachez. Le Silence est comme vous l'avez vû peint, faisant une grimace des yeux & de tout le corps, & tenant un doigt sur sa bouche. Pour le Secret, on ne le voit point, il est caché là dans un lieu obscur, d'où il ne sort que bien à propos : s'il parle quelquefois, c'est tout bas ; il a l'ouïe fort subtile, & sçait entendre le moindre signe. Nous entrâmes dans cette citadelle à la suite du Respect, sans rien dire & presque en cachette, & nous vîmes que

Les maisons sont fort retirées,  
 Et tout s'y fait à petit bruit,  
 Jamais on n'y voit d'assemblées,  
 L'on n'y marche que dans la nuit,

Tout

Tout le monde y fait ses affaires ,  
 Sans Confidens ni Secrétaires :  
 L'on se rencontre rarement ,  
 Il faut sans cesse se contraindre ,  
 Toujours souffrir, jamais se plaindre ,  
 Dans le plus sensible tourment.

C'est là que l'on met en usage  
 Ce muët & sçavant langage ,  
 Qui fait si bien lire dedans le cœur ,  
 Qui sans parler fait si bien dire ,  
 Et qui selon qu'on le désire ,  
 Persuade aisément la joye ou la douleur.

Cette Place s'appelle Discretion, du nom de la Fille du Respect, qui est sa Lieutenant en ce Château : c'est une fort belle personne, mais elle ne plaît pas d'abord; ceux qui la pratiquent aiment fort sa conversation; elle a les yeux perçans & animez, qui lorsqu'il leur plaît se font entendre à tout le monde : elle a la phisionomie d'une personne fort sage & fort retenüe, ou il paroît néanmoins un fonds d'adresse & de finesse, dont elle se sert quand elle veut.

Après que je l'eus saluée, je m'enquis adroitement où étoit Amynte. Quand je le sçus je m'allai loger en une maison fort éloignée de la sienne, & quand je la voyois, je lui parlois de toute autre chose que  
 de

de mon amour. Je demeurai assez long-tems dans cette Citadelle , traînant une misérable vie , & n'ayant commerce avec personne.

Je ne faisois que répandre des pleurs :  
 J'allois mourir , sans que jamais Amynte  
 Eût entendu la moindre plainte ,  
 Dans mes plus cruelles douleurs ,  
 Et j'attendois avec respect & crainte  
 D'Amynte , ou de la mort la fin des mes malheurs.

Seulement en tous lieux , je suivis ma Maîtresse ,  
 Et mes yeux lui disoient ce que souffroit mon  
 cœur :  
 Mes soupirs enflâmez , ma profonde tristesse.  
 Lui faisoient assez voir qu'elle étoit mon vain-  
 queur.

Amour prenoit souvent pitié de moi ,  
 & me vouloit quitter ; mais je lui faisois  
 tant d'amitez qu'il ne pouvoit s'y résou-  
 dre.

Au bout de quelque tems je fus encore  
 plus misérable : car Amynte s'étant apper-  
 çuë de mon amour par mes actions , s'alla  
 retirer dans l'antre de la Cruauté. Cet  
 antre est un rocher si escarpé , qu'il est très-  
 difficile d'y monter ; l'entrée en est défen-  
 duë à tous les Amans , & est gardée par  
 des



des Tigres. Je voulus arrêter Amynte sur le point qu'elle y voulut entrer; mais j'en fus empêché par une grande femme fort laide & d'un regard farouche; les yeux lui sortent de la tête, elle a de grands bras secs, & des ongles prodigieux; elle traite tout le monde de haut en bas, & se plaît à tourmenter: un seul de ses regards jette le désespoir dans le cœur.

Elle se nomme Cruauté.

C'est une fort laide Princesse,

Et qui pourtant accompagne sans cesse

Et la Jeunesse & la Beauté.

J'eus une si grande frayeur en la voyant que je me retirai, & m'en allai sur le bord d'un grand torrent qui descend du haut du rocher.

Ce torrent n'a point d'autre source

Que les yeux de tous les Amans,

Qui par leurs pleurs mêlées à leurs gémissements,

Au travers du rocher précipite sa course;

Son onde en s'écoulant amollit le rocher,

Son murmure plaintif se fait par tout entendre,

Les arbres & les fleurs s'y font laissez toucher.

La seule Cruauté sçait toujours s'en défendre.

Ce

Ce torrent est entouré d'un bois fort épais & fort sombre : toutes les écorces des arbres sont gravées , & l'on y voit les pitoyables histoires de plusieurs Amans : tout ce bois retentit & de cris & de reproches , l'écho n'y répète que des choses tristes & lamentables , & tout enfin ne parle que de mort dans ce triste lieu. Ce fut-là que désespérant de pouvoir tirer Amynte d'entre les bras de la cruauté , je m'écriois souvent :

Hélas cruelle Amynte !

Ne pourrai-je à ma mort dumoins vous attendre ?

Ce bois & ces rochers sont touchez de ma plainte ,

Ils voudroient bien pouvoir me secourir ;

Et vous cruelle Amynte ,

Qui causez tous mes maux , vous me laissez mourir.

Je faisois ainsi retentir de mes plaintes tous les échos voisins. Je n'avois point de repos , & ne cessois de répandre des larmes : j'étois le plus souvent autour du rocher ; où je rencontrois quelquefois Amynte ; mais toujours accompagnée de la Cruauté , que je tâchois en vain de fléchir par toutes sortes de soumissions.

Un

Un jour que j'étois plus désespéré que de coutume , Amour me conduisit sur le bord d'un Lac.

Le Lac du Désespoir , où les Amans trahis  
Cessent d'être à la fin malheureux & haïs ,  
Désespérant toujours d'être aimez de leurs Belles,  
Et ne pouvant aussi vivre ici-bas sans elles :  
Après avoir en vain passé de tristes jours ,  
Ils y viennent finir leur vie & leurs amours.  
Là , sont tous les oiseaux de malheureux présages,  
Là , nagent lentement mille Cignes sauvages ,  
Dont les tristes accords & les mourantes voix  
Semblent plaindre un Amant quand il est aux  
abois ,

Le long de ses bords se promènent plusieurs tristes Amans, & j'en vis peu qui ne se précipitassent. Je fus tenté de mourir ; mais je résolus encore une fois auparavant , de tâcher d'attendrir Amynte & la Cruauté. Dans ce dessein je m'allai coucher à l'entrée du Rocher , résolu de n'en point partir , que lorsqu'Amynte en sortiroit ; ce fut-là que par un ruisseau de pleurs , je fis entendre mes plaintes , & que je fus souvent maltraité par la Cruauté. Enfin , je crois que mes douleurs m'eussent accablé , si Amour ne m'eut donné un fidèle conseil

conseil qui me sauva la vie. Un jour je vis passer auprès de moi une fille bien faite, qui versoit des larmes en me regardant, & il sembloit à sa posture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs.

Elle sembloit dire en soi-même,

Hélas ! que je plains cet Amant :

Sa tendre ardeur & son amour extrême

Méritoient bien, hélas ! un plus doux traitement,

Je me sentis si obligé à cette fille, que je demandai son nom ; & Amour me dit que c'étoit la Pitié qui venoit ainsi souvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malheureux ; & que si elle se mettoit de mon parti, elle feroit sortir Amynte du Rocher de la Cruauté. Pour suivre son conseil, je tâchai d'émouvoir la Pitié, en lui faisant voir le déplorable état où j'étois, & elle en fut si touchée qu'elle me promit son assistance. Elle ne tarda pas long-tems à me faire voir l'effet de ses promesses ; car tournant autour du Rocher, à la fin elle apperçut Amynte, & les larmes aux yeux lui conta ma triste aventure, & d'une manière si touchante, qu'elle tira des pleurs des beaux yeux de l'inhumaine. La Pitié la voyant attendrie à son récit, l'amena où j'étois, & lui fit voir  
l'état

l'état où elle m'avoit réduit. Amynte ne put se défendre d'être sensible à ce spectacle : elle commença à écouter mes amoureux reproches , elle en approuva le triste murmure , & enfin se résolut de l'appaiser. La Cruauté qui en fut avertie , voulut l'arrêter ; mais la Pitié la repoussa rudement & me rendit Amynte , qui en me relevant me dit :

Trop fidèle Tirsis , j'approuve enfin ta flâme ,  
Rends grace à la Pitié que tu vois avec moi ,  
Par ses pressans discours elle a mis dans mon  
ame

De tendres sentimens pour toi.

Vis , Tirsis , j'y consens , prends la douce espérance ,

Qu'Amynte quelque jour  
D'un éternel amour  
Payera ta constance.

Je ne sçaurois vous dire la joye que j'eus en entendant ces paroles , je me vis en un moment du plus malheureux de tous les hommes , devenu le plus heureux ; dans mon transport je m'écriai :

Réjouï-toi , mon cœur , Amynte est Adoucie ,  
Bannis de tous tes maux le fâcheux entretien ,  
Et commence à chérir ta vie ,  
Puisqu'Amynte en est le soutien.

Sur

Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre ,

Sa belle main t'a donné du secours :

Ce qu'elle a conservé , mon cœur , il faut lui rendre ,

Et passer à ses pieds le reste de tes jours.

Me voilà donc plus heureux que je ne croyois jamais être ; je benis mille fois toutes les peines que j'avois souffertes , & j'en perdis la mémoire en un moment.

Mais la Pitié ne se contentant pas de faire sortir Amynte de ce déplaisant séjour , elle la mena encore jusqu'à Confiance , & puis nous abandonna pour aller assister quelqu'autre misérable. Je la priai en partant de se souvenir qu'elle m'étoit toujours nécessaire , & elle me promit son assistance dans le besoin ; & de-plus nous remit entre les mains de la Confiance , à qui appartient le Village où elle nous quitta. Ce Village n'est proprement qu'une Maison de plaisance , mais la plus agréable , à mon avis , de tout le Pays. La Confiance est une fille qui a la mine ouverte & franche ; on lit jusques dans le fonds de son ame , & l'on connoît tous ses sentimens : elle est toujours d'égale humeur , & il y a pleine liberté dans son Château. C'est-là que sont les rendez-vous , qui sont des petits bocages détournez , dont les avenues

nuës sont secrettes , & où l'on n'est point interrompu ; c'est-là qu'on a le plaisir de se parler tout un jour sans se lasser ; c'est-là qu'on se voit à toute heure , & qu'il semble qu'on ne se voit pas assez. L'on y jouit des secrets entretiens : l'on a le plaisir de chercher à la dérobée mille moyens différens de se voir & de se parler , les billets doux y sont aussi fort fréquens. Enfin, j'y passai de fort heureux jours & les plus beaux de ma vie : car j'étois sans cesse avec Amynte ; elle me faisoit part de toutes ses pensées , & je lui disois aussi les miennes.

Que je goûtois de doux plaisirs !

Ah ! que mon ame étoit ravie !

Avec quelle douceur j'eusse passé ma vie ,  
Si j'avois dans ce lieu sçu borner mes désirs !

Je voyois Amynte en tous lieux ,

Je lui parlois sans me contraindre :

J'étois assez aimé pour ne pouvoir me plaindre ,  
A quoi pensois-je , hélas ! de vouloir être  
mieux ?

Tout ce qu'on peut souhaiter de marques d'amitié , & même d'un peu de tendresse , je l'obtenois après quelque foible priere. Je menois enfin la plus agréable vie du monde , si j'eusse pû m'en contenter ;  
mais

mais Amour me pressoit toujours de la mener à son Temple, & j'étois toujours mal avec elle, quand je lui proposois d'y aller.

Mais enfin après plusieurs poursuites, nous sortîmes ensemble de Confiance, & nous en étions à peine dehors, qu'un homme, qui sembloit homme d'autorité, se présenta à nous; & d'un bras puissant, arracha Amynte avec violence de ma main: malgré son incivilité, je ne pus m'empêcher de le respecter; & comme je voulois l'adoucir, lui, sans me regarder, emmena Amynte d'un autre côté, & tout ce qu'elle put faire fut de me dire:

Je ne puis m'empêcher de suivre,  
Et le devoir m'emmene malgré moi;  
Ne laisse pas toujours de vivre,  
Et de me conserver ta foi.

Je demurai immobile à ce spectacle, & la regardai s'éloigner de moi sans rien dire. A la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, & de l'arracher par force d'entre les bras du Devoir; mais le Respect & la Précaution qui survinrent à propos m'en empêchèrent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'étois toujours si bien trouvé de leurs conseils, que je voulus encore les suivre. De



Desorte que je m'allai confiner dans un désert, qui me sembla conforme à mon humeur : c'est un lieu entouré de plusieurs montagnes & fort éloigné de tout commerce ; il y a un Château situé au milieu d'un grand bois, & là demeure toujours une triste personne, qu'on nomme l'Absence. On ne la voit guères : elle a toujours les yeux couverts de larmes, & est par conséquent fort abatuë & fort défigurée ; elle est toujours en deuil, & est sans cesse accompagnée de la Rêverie, qui est aussi fort maigre ; ses yeux ne s'arrêtent jamais sur aucun objet, & regardent tout sans rien voir ; elle ne prend garde & n'est attentive à rien ; elle ne parle jamais que mal-à propos, & ne répond presque point à ce qu'on lui demande ; elle semble recueillie en elle-même, & n'aime que sa compagnie ; la chute des eaux, leur doux murmure, & le chant des oiseaux sont son entretien ordinaire. Je fis grande amitié avec elle, & me conformai fort à sa façon d'agir ; je promenois ma douleur dans les plus vastes solitudes, & m'entretenois seul de même qu'elle avec les bois & les ruisseaux, les échos & les fontaines. Je souffrois cependant mille rudes peines ; je sentojs toujours l'envie de voir Amynte, & je ne la pouvois rencontrer ; & ce que je trouvois de fâcheux, c'est que  
le

le tems dure en ce lieu-là plus qu'en aucun endroit du monde, les momens y sont des heures, & les heures des jours; l'on rencontre par-tout des ennuis, qui sont de grands hommes fort dégoutans, qu'on ne peut néanmoins s'empêcher de voir; car ils y sont en si grand nombre qu'on ne peut les éviter. Enfin, las de vivre en un si cruel tourment, près de mourir, je composai ces Vers :

Enfin il faut mourir, mes maux sont sans remede,

Les vouloir appaiser ne fait que les aigrir,

Et dans l'ennui qui me possède,

Ne pouvant vivre il faut mourir.

Tous tes plaisirs sont morts, mon cœur; ta belle  
Amynte

A pour jamais quitté ces lieux :

Cessons de murmurer, abandonnons la plainte,

Et renouçons à tout en perdant ses beaux yeux.

Loin de ce bel objet qui fait toute ma joye,

Eloigné de ses yeux qui font tous mes plaisirs.

Mon ame demeure la proye

De cent inutiles désirs :

Il ne me reste rien d'une flâme si belle,

Que des regrets & des ennuis ;

Et de mes tristes jours la langueur trop mortelle

Me plonge sans ressource en d'éternelles nuits,

Une trop longue absence efface enfin d'une  
ame

Le cruel souvenir de ses tendres amours ,

Mais las ! pour éteindre ma flâme ,

En vain je cherche son secours.

Elle m'ôte l'Amour & l'entretien d'Amynte ;

Elle m'en ôte les douceurs :

Mais ses divins attraits dont je ressens l'attein-  
te ,

Me sont toujours présens pour croître mes mal-  
heurs.

J'éprouvois ainsi les cruels maux que  
fait souffrir l'absence , & ne recevois d'au-  
tre consolation que quelques lettres qu'A-  
mour trouvoit invention de me faire ren-  
dre.

Mais je n'eusse pas long-tems vécu , si  
enfin Amynte s'étant débarrassée du De-  
voir, ne m'eût rappelé de mon exil. J'ou-  
bliai en un moment toutes mes peines pas-  
sées , & courus la revoir avec toute l'impä-  
tience d'un Amant ; mais je n'en fus pas  
plus heureux : car je la trouvai dans un  
lieu où jamais l'on n'a eu du repos.

Là chacun se rompt en visiere ,

L'on n'y parle que de combats ,

Sans

Sans respecter ami , Prince ni frere ,

Chacun s'y donne le trépas.

La rage , le soupçon , la colere & l'envie  
 Etalent dans ce lieu leur dangereux poison ;  
 Chacun veut se détruire ou bien perdre la vie ,  
 Et l'on n'y voit enfin qu'horreur & trahison.

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas  
 plutôt que voyant autour d'Amynte plu-  
 sieurs personnes qui rougissoient de colere  
 à mon abord , & m'empêchoient de lui  
 parler , je me sentis une haine secrette  
 pour tous ces gens-là , & peu après croyant  
 qu'Amynte leur faisoit trop bon visage ,  
 je me laissai conduire par l'Amour dans le  
 Palais de la Jalousie , qui est voisin des  
 Rivaux.

Ce Palais est un lieu bien plus déplai-  
 sant encore que les autres : car l'Absence  
 & la Cruauté ne font pas souffrir la moi-  
 tié des maux que l'on souffre dans la Ja-  
 lousie. La tempête , la pluye & les vents,  
 en rendent le séjour fort désagréable ; la  
 foudre y gronde toujours , l'air y est fort  
 obscur & fait multiplier les objets , les  
 moindres ombres y font peur , & tout est  
 plein de précipices , où l'obscurité est sou-  
 vent cause que l'on se perd. A l'entrée de  
 ce Palais l'on trouve l'Emportement , les  
 Visions & les Troubles qui enchantent les  
 yeux d'une maniere que l'on voit tout de

D ij

travers



travers : l'Emportement est toujours en agitation, sans sçavoir pourquoi ; parle fort vite, & dit toutes choses mal-à-propos & sans ordre : les Troubles s'effrayent pour la moindre chose, & s'étonnent de rien : & les Visions font toujours leur malheur elles-mêmes, parcequ'elles se forment des phantômes vains pour se tourmenter. Tous ces personnages-là, en entrant, me firent prendre un breuvage qui me rendit tout autre que je n'étois.

Je devins emporté, méfiant, soupçonneux,  
 Et mon emportement me parut raisonnable,  
 Je me fis des tourmens pour être misérable,  
 Enfin tous les objets me devinrent fâcheux.

Dans ce malheureux état je fus voir la Jalousie, qui est fort laide & fort décharnée, & couverte de serpens qui lui rongent sans cesse le cœur : son regard est funeste, & elle ne voit rien à quoi elle ne porte envie. Elle me jeta un de ses serpens, qui dans la fureur où j'étois, m'enflamma encore davantage. Je m'en allai ensuite courant par-tout sans sçavoir où : quand je voyois Amynte en compagnie, je n'osois l'aborder & tremblois dans l'ame, je tâchois à écouter ce qu'on lui disoit & ses réponses, je tournois toutes ses paroles du sens qui pouvoit me tourmenter :

menter : quand on lui parloit à l'oreille ,  
 je pâlissois tout d'un coup , comme si j'eus-  
 se été prêt de mourir , j'expliquois le moin-  
 dre geste , le moindre signe en faveur des  
 autres ; & quand je ne la voyois point , je  
 me l'imaginois entre les bras d'un Rival :  
 si elle étoit seule , je croyois qu'elle at-  
 tendoit quelqu'un : enfin , dans mon em-  
 portement j'étois jaloux de tout ce que je  
 voyois , & même des choses inanimées.

Arbres & fleurs , disois-je en mon transport ja-  
 loux ,

Que ne me parle-t-elle aussi souvent qu'à vous ?

Vous êtes confidens de son inquiétude ,

Elle passe le jour dans votre solitude ,

Si cette ingrata , hélas ! n'a pas manqué de foi ,

Pourquoi se plaire plus avec vous qu'avec  
 moi.

Amynte cependant qui voyoit bien ma  
 foiblesse , au commencement en sourioit ,  
 après elle se mit en colere , & ce fut alors  
 que je fis connoissance avec un homme  
 qui voulut me guérir de mon amour &  
 de ma jalousie en même-tems , c'étoit le  
 Dépit.

L'ennemi mortel du tourment ,

Et qui lorsce qu'on le maltraite ,

## R E C U I E

Aidé de son ressentiment ,  
 Fait au plus vite la retraite ,  
 Et quelquefois sauve un Amant ,  
 D'une entiere & triste défaite.

L'infidélité de ma Belle  
 Me fit faire le vœu de ne la plus aimer ,  
 Et le dépit me sçut charmer  
 Jusqu'à passer trois jours sans retourner vers elle.  
 La tristesse & l'ennui ne me quitterent pas ,  
 Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte ,  
 Que j'aimai mieux mourir en adorant Amynte ,  
 Que de cesser d'aimer tant de charmans ap-  
 pas.

Je me replongeai donc encore plus  
 qu'auparavant dans mes soupçons jaloux ;  
 mais Amynte se lassâ après beaucoup de  
 tems , de me voir en un état si déplorable ;  
 la Pitié qui m'avoit promis son secours au  
 besoin , n'y manqua pas : elle éloigna  
 d'Amynte tous les objets qui pouvoient me  
 fâcher , & me retira avec grande peine  
 d'un lieu si désagréable. Amynte m'ouvrit  
 les yeux en sortant , & après m'avoir dé-  
 sabusé , me fit voir toutes mes fautes. Alors  
 je me jettai à ses pieds , & lui demandai  
 mille fois pardon , en lui disant :

Armez-vous de rigueur ,

Soyez

soyez cruelle & fiere ,  
Si j'ai de la colere ,  
Je la garderai dans le cœur ;  
Non, non, quelques maux que j'endure,  
La douleur en sera peinte dedans mes yeux ;  
Mais vous ne verrez pas mon cœur audacieux  
Jusqu'à vous accabler d'un insolent murmure.  
Vous me verrez plein de langueur  
Vous prier tendrement de n'être plus severe ;  
Mais s'il me vient de la colere ,  
Je la garderai dans mon cœur.

Amynte néanmoins ne me pardonna pas d'abord ; elle avoit peine même à souffrir ma présence , puisque j'étois capable de tant de foiblesse , je tâchois de la fléchir , en lui disant :

Songez que la peine est mortelle,  
Lorsque l'on aime tendrement ,  
De rencontrer une cruelle ,  
Qui se rit de notre tourment ;  
Qu'on ne peut vivre Amant sans voir ce que l'on aime :  
Redonnez-moi l'espoir d'attendrir votre cœur,  
Si je vous ai déplu par quelque offense extrême ,  
J'en ai souffert assez par ma propre douleur.

Mes larmes & mes prieres jointes à  
D iij l'in-



L'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi, & qu'elle m'avoit témoignée à Confiance, me firent redonner ses bonnes graces.

Et enfin, après plusieurs travaux nous arrivâmes à la Capitale du País d'Amour. Elle porte le nom de l'Isle, & c'est où se tient la Cour, qui est tout-à-fait belle; car elle est composée de toutes sortes de Nations, de Rois, de Princes & de Sujets, & les uns néanmoins n'y sont pas plus grands Seigneurs que les autres. La Ville est fort grande, & tout est pêle-mêle; les gens de mérite y sont quelquefois avec ceux qui n'en ont point; les personnes bien faites souvent y quittent tout pour des laides; ce qui fait assez voir que le Dieu qui y préside, est aveugle. Au milieu de cette Ville il y a un Temple fameux plus ancien que le monde; car Amour y étoit quand il débrouilla le cahos. Ce Temple est fort spacieux, & à peine est-il assez grand pour recevoir tous les Sacrifices qui s'y font à chaque heure du jour. Nous y allâmes pour faire un Sacrifice. En entrant il fallut donner des victimes, qui sont les cœurs. Amynte avoit encore de la peine à donner le sien; mais les Désirs l'emportèrent à la fin avec un peu de violence. Nos cœurs furent donc offerts en sacrifice à l'Amour, & la flâme qui les brûloit, ne les consuma pas,

pas; après le Sacrifice nous les trouvâmes  
encore tous entier; mais brûlans,

Et par un fort heureux échange,  
Au-lieu de reprendre le sien,  
Amynte en cet état, heureux mélange!  
Se saisit aussi-tôt du mien;  
Ainsi sans force & sans contrainte,  
Je me vis possesseur du cœur de mon Amynte.

Me voilà au comble de tous mes vœux,  
ne croyant plus avoir à souffrir. Je de-  
meurai quelque tems dans cette Ville-là,  
jouissant de tous les plaisirs qu'on peut  
avoir, étant aimé tendrement; c'est-à-  
dire,

Je faisois toute sa tendresse,  
Elle vouloit toujours me voir,  
Mon chagrin faisoit sa tristesse,  
Mes moindres maux son désespoir.

Mais ce n'étoit pas assez pour moi: car  
je la voulois mener au Palais du vrai Plai-  
sir, qui est la Maison de Campagne où  
Amour va voir Psiché; & dans ce dessein  
je la menois de ce côté-là, quand nous  
rencontrâmes le plus fâcheux de tous les  
hommes,

Le grand ennemi des plaisirs ,  
 Qui tourmente toujours les plus fortes tendres-  
 ses ,  
 Tyran des passions, ennemi des carettes ,  
 Et qui ne peut souffrir l'Amour ni ses désirs ;  
 Il a grand monde à ses côtés ,  
 Charmé de ses sottises maximes ,  
 Qui de tous les plaisirs nous font autant de cri-  
 mes ,  
 Et condamnent en nous les moindres libertés.

Cette grande troupe qui le fuit , est assez mal en ordre ; ce sont toutes femmes malades , qui ont grande peine à le suivre : l'Amour qui les possède , répand une langueur sur toutes leurs personnes qui les rend maigres : elles ont le regard mourant , & l'on voit bien que la flâme les dévore. Cet homme en un mot étoit l'Honneur ; la Pudeur l'accompagnoit , je ne sçaurois vous dire comme elle est faite ; car elle a toujours un voile sur le visage , & ne se montre à personne. Tous deux ayant arrêté Amynte , ils lui dirent mille belles raisons qui me semblerent fort ridicules ; mais qui ne semblerent pas telles à Amynte ; car les ayant entenduës , elle voulut suivre leur conseil. Je fus fort étonné de ce nouveau procédé , & je m'écriai aussi-tôt :

Pleurez

Pleurez mes yeux , votre malheur ,  
 Et votre disgrâce imprévuë :  
 Amynte ne veut plus supporter votre vuë ,  
 Et vient de reprendre son cœur.  
 Si vous fûtes heureux en la voyant sans cesse ,  
 Si vous prîtes plaisir à vous voir dans ses  
 yeux ;  
 Pleurez mes yeux , pleurez , couvrez - vous de  
 tristesse ,  
 Vous ne reverrez plus un tems si précieux.

Je conjurai ensuite Amour de la rete-  
 nir , & il y prit tant de peine qu'il y réus-  
 sit , & nous poursuivîmes notre chemin  
 au Palais du vrai Plaisir. Nous n'en étions  
 pas fort éloignés , quand nous rencontra-  
 mes le respect & la Précaution. Le Res-  
 pect n'avoit plus la mine si sérieuse. Il  
 avoit l'air galant , enjoué , & le visage  
 riant ; la Précaution ne faisoit aussi plus  
 tant de façons , & en souriant le Respect  
 nous dit :

Allez , parfaits Amans , contenter vos desirs ,  
 Et recevoir d'Amour la belle récompense ,  
 Vous n'avez plus ici besoin de ma présence ,  
 Le Respect n'a que faire à vos secrets plaisirs.

Et après m'avoir embrassé , il me quit-  
 ta. Il fut à peine parti , que je vis venir une

D vj                    femme

femme toute nuë fort belle , les cheveux pendans par devant , & chauve par derriere , qui couroit fort vîte ; plusieurs gens étoient-là , les uns qui la négligeoient , les autres qui couroient mollement après elle , & tous néanmoins sembloient fort fâchés de l'avoir laissé passer. Amour me dit en la voyant , que c'étoit l'Occasion : qu'elle seule avoit le crédit de faire entrer au Palais du vrai Plaisir , & qu'il ne falloit pas la laisser échapper , parcequ'elle ne revenoit pas toujours. Pour suivre son conseil je courus au-devant de l'Occasion & l'arrêtai , & elle acheva de résoudre Amynte à entrer dans le Palais du vrai Plaisir , & nous y arrivâmes enfin avec le plus grand contentement du monde. Car en vérité c'est un bel endroit.

Un éternel Printems y conserve un air pur ,  
 Le Ciel découvre-là son plus brillant azur.  
 L'on y voit en tout tems éclater mille roses ,  
 Chaque instant en fait voir de nouvelles écloses ,  
 Les arbres sont toujours couverts de fruits meuris ,  
 Les rameaux toujours verts , les prés toujours fleuris ,  
 Mille endroits écartés font mille antres sauvages ,

Où

Où régner les plaisirs, les ris, les badinages,  
 Les rameaux enlassez en bannissent le jour,  
 Ces antres de tout tems sont sacrés à l'Amour;  
 La nature elle-même a tissu les feuillages,  
 Tous les petits oiseaux avec leurs doux rama-  
 ges,  
 N'y parlent que d'amour dans leurs belles chan-  
 sons,  
 Et même aux yeux de tous en montrent les le-  
 çons;  
 Mille petits ruisseaux dans ces lits de verdure  
 Font oïir de leurs eaux l'agréable murmure,  
 Et la nuit, le silence & tous les élémens,  
 Concourent en ces lieux au plaisir des Amans.  
 L'on n'entend point parler de la rigueur des Bel-  
 les,  
 Ni du destin fâcheux qui les rend si cruelles.  
 C'est-là que les Amans après plusieurs sou-  
 pirs,  
 Goûtent mille douceurs qui passent leurs dé-  
 sirs.  
 Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre & l'On-  
 de  
 Formerent à l'envi de plus beau dans le mon-  
 de,  
 A senti des désirs & de l'empressement,  
 Et poussé des soupirs dans les bras d'un Amant,

Je vous avouë qu'on est heureux en ce Pais-là. Pour moi quand je songeois que j'étois au comble de mes vœux , je ne pouvois assez me louer de la fortune ; mais mon bonheur étoit trop grand pour durer , aussi j'en vis bien-tôt la fin , comme vous allez entendre. Quelques jours auparavant en me promenant , je rencontrai une fille assez laide ; mais qui fait la précieuse & ne se contente de rien ; elle n'a point de demeure assurée , parcequ'elle néglige d'en avoir , les plus belles choses l'importunent : elle se nomme Tiédeur : elle a un grand pouvoir dans l'Isle ; car ceux qui la veulent suivre , sortent sans peine & sans regret de l'Isle d'Amour , elle les mene au Lac du Dégout , où l'on ne trouve que trop de batteaux pour sortir. Je vis quelques gens qui la suivirent ; mais je la trouvai si laide & si déraisonnable , que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle ; je retournai au Palais du vrai Plaisir , où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore , & dont je ne crois jamais voir la fin.

Au milieu de mes délices , un matin je vis un homme qui effrontément vint troubler mes plaisirs. Il avoit l'air majestueux & indépendant , la phisionomie haute , & les yeux & le front d'un homme absolu , qui ne sçait ce que c'est que d'obéir. En  
un

un mot , c'étoit le Destin , dont les Arrêts sont irrévocables , qui enleva Amynte d'entre mes bras : tous mes efforts ne purent l'empêcher , & il l'emmena je ne sçai où : car je n'en ai pû avoir de nouvelles depuis ce tems-là. Je quittai aussi-tôt le Palais du vrai Plaisir , qui me sembloit désagréable , puisqu' Amynte n'y étoit plus , & je me vins retirer en ce lieu , où je croyois passer le reste des jours que m'accordera ma douleur. Je suis ici sur le haut d'une montagne qu'on nomme le Desert du Souvenir ; la solitude y est fort belle ; mais ce qui s'y trouve de fâcheux , c'est que le lieu est si éminent , qu'on découvre de-là toute l'Isle d'Amour , si bien qu'on a toujours son malheur devant les yeux , l'on ne peut s'empêcher de voir sans cesse les endroits par où l'on a passé , & c'est ce qui me rend misérable ; car de quelque côté que je me tourne , je trouve des objets qui me représentent toujours mon bonheur passé.

C'est le souvenir de ma gloire  
 Qui me tourmente dans ces lieux ,  
 Si je n'avois pas de mémoire ,  
 Hélas ! j'en serois beaucoup mieux.

Dans l'infortune qui m'accable ,  
 Je crois que le sort obstiné

Ne



Ne m'a rendu si fortuné ,  
 Que pour me voir plus misérable :  
 Mon sort seroit moins rigoureux ,  
 Si j'avois été moins heureux.

C'est mon bonheur passé qui fait tout mon martyre :

O triste & dure extrémité !

D'être enfin réduit à dire ,

Que je me plains d'un bien que j'ai tant souhaité.

Il y a quelque tems que je languis ici , & j'ai songé enfin , cher Lycidas , que votre amitié auroit sujet de se plaindre de la mienne , si je ne vous faisois sçavoir de mes nouvelles avant ma mort. Il y a la Confiance en ce Pais-ci , qui a soin de faire tenir les Lettres aux Pais étrangers , je lui donnerai la mienne ; j'espère qu'elle vous sera renduë fidèlement & secretement : car c'est ce que je lui récommanderai. Adieu , plaignez un peu ma disgrâce , peut-être qu'un jour vous aurez besoin de la même consolation que je vous demande.

*Fin du premier Voyage.*

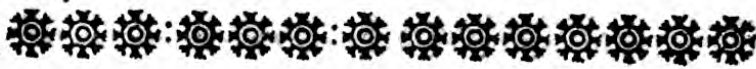
**A PHILIS**



A PHILIS,  
SUR LE VOYAGE  
DE  
L'ISLE D'AMOUR.

Lisez, belle Philis, à loisir cet Ouvrage,  
Il parle d'un Pays charmant, aimable &  
doux,  
Il n'est pas mal-aisé d'en faire le voyage,  
Vous le pouvez sans partir de chez vous.





LE SECOND  
 VOYAGE  
 DE  
 L'ISLE D'AMOUR.  
 A LYCIDAS.

**M**Es malheurs font finis , cher Lycidas , & s'il n'y a que l'Amour qui me mette au tombeau , je ne crois pas mourir jamais. Depuis ma dernière Lettre mon humeur est bien changée ; & quoique j'aye tout sujet de me louer de l'Amour dans mes dernières aventures , je l'abandonne néanmoins pour toujours.

Je ne suis plus amant que de la belle gloire ,  
 Elle seule à présent occupe mes esprits ,  
 Et j'ai banni de ma mémoire  
 Les Amyntes & les Iris.

J'ai goûté de l'amour les charmantes délices ,  
 Et ce Dieu fut toujours conforme à mes désirs :  
 Si quelquefois il causa mes supplices ,

Ce

Ce fut pour augmenter ma joye & mes plaisirs.

Je ne m'en repens point , j'en chéris la mémoire ,

Je vois avec plaisir le débris de mes feux ,

Mais c'est seulement à la Gloire

Que je veux désormais adresser tous mes vœux.

Vous vous étonnez peut-être , cher Lycidas , de m'entendre parler ainsi ; mais apprenez-en la cause en apprenant mes dernières aventures , qui vous divertiront assurément plus que les premières. Quoique je ne songe plus à l'amour , je vous avouë que je suis bien-aïse de vous faire l'histoire de mes feux passés , j'en aime le souvenir , & mon cœur qui s'applaudit en secret de mes conquêtes , trouve un commencement de gloire à avoir triomphé de trois cœurs.

Trois illustres Beutez ont brûlé de mes feux ;

Tant que je fus amant , je fus toujours heureux ;

Sur des cœurs indomptez j'ai gagné la victoire ;

Je n'ai point fait de vœux que l'on n'ait exaucés ;

Toi , mon cœur , qui n'es plus sensible qu'à la gloire ,

Triomphe

## Triomphe au souvenir de tes Amours passez.

Il y avoit déjà long-tems que je languissois , dans le Désert du Souvenir , & je commençois à croire par une tristesse extraordinaire qui m'étoit survenuë depuis quelques jours , que le terme de mes maux approchoit , & que la mort m'en délivreroit bien-tôt , quand un jour étant couché sous un arbre , rêvant à mes malheurs & tout noyé dans mes larmes , je vis une femme qui voloit d'une grande vitesse : elle parloit en allant , & faisoit un grand bruit ; je sentis à sa vûë un tremblement qui me saisit le cœur , sans que j'en connusse la raison. Je vis bien d'abord que cette femme étoit assurément la Renommée : mais je ne sçavois pas d'où venoit mon inquiétude , quand ces paroles ne m'en firent que trop connoître le funeste sujet : elle cria en passant auprès de moi :

Amynte est en confidence  
Avec un nouvel Amant ,  
Tyrsis avec sa constance  
Est la Duppe assurément.

Je crus deux ou trois fois avoir mal entendu ; mais elle le répéta si souvent , que je ne doutai plus de mon malheur.

Je vous laisse à penser combien je fis de  
plaintes

plaintes sur cette infidélité, il me vint mille différentes pensées de vengeance contre l'ingrate & son Amant; mais la violence de ma colere étant passée, j'en vins aux regrets.

Pour avoir plus d'amour que l'on n'en eut jamais,

Que ne me laissez-vous du moins mourir en paix ?

Ingrate, vous pouviez sans être criminelle,

Attendre encor deux jours à paroître infidelle,

Et ne m'exposer pas à cette cruauté

De voir avant ma mort votre infidélité,

Quand accablé d'ennuis & prêt à rendre l'ame,

Vous deviez retenir votre nouvelle flâme;

Et je méritois bien par mon sort malheureux

Que votre amour durât encore un jour ou deux.

Je passai ainsi plusieurs jours à me plaindre, & je ne voulois pas m'éclaircir entierement de mon malheur, de crainte de trouver de trop grands sujets d'affliction. Il y avoit même quelques momens où je m'imaginois que peut-être la Renommée avoit selon sa coutume accusé faussement Amynte de perfidie, & je ne pouvois croire qu'après tous les sermens qu'elle

qu'elle m'avoit faits si légèrement , elle eût trahi , sa parole , & qu'elle pût oublier en peu de jours mes services , & recevoir ceux d'un autre. Quelquefois aussi j'excusois en moi-même son ingratitude par mille raisons , qui , ce me sembloit , l'y pouvoient avoir contrainte : mais enfin je ne fus que trop assuré de toute ma disgrâce. Je vous ai dit dans ma première lettre , que le désert du Souvenir est placé si haut , qu'on découvre de là toute l'Isle d'Amour. Un jour je vis Amynte dans le Palais du vrai Plaisir , avec un homme que je connus pour un de ceux que j'avois rencontrez dans les Rivaux ,

Là cet Amant qui sçut lui plaire ,  
Rendant de son bonheur le Ciel même jaloux ,  
D'un transport amoureux embrassoit ses ge-  
noux ,

Et l'ingrate le laissoit faire.

L'ardeur de son brulant désir  
D'un incarnat brillant animoit son visage ,  
Ses baisers redoublez étoient son seul langage ,  
Et l'ingrate y prenoit plaisir.

Enfin j'en crus perdre le jour ,  
Je vis à cet Amant mille Beutez en proye ,  
Et l'ingrate à ses yeux montrait la même joye ,  
Qu'elle

Qu'elle m'avoit fait voir du tems de notre amour.

Quand je songe à la douleur que j'eus d'abord en voyant cette lâche trahison, je m'étonne comment je n'en fus pas accablé ; ma rage me fit dire des choses qu'elle seule est capable d'inspirer, & soutenu par mon amour, qui me faisoit voir avec une douleur inconcevable, qu'un autre eût triomphé en un moment de ce qui m'avoit coûté tant de peine. Je fus long-tems sans pouvoir être maître de mon désespoir ; mais à peine eus-je fait un peu de réflexion sur cette aventure, que je me trouvai en état de me servir de ma raison, & un homme qui parut à mes yeux au même instant, m'inspira une froideur qui me rendit insensible à cette infidélité. Cet homme avoit le regard fier, & faisant un souris dédaigneux, en me regardant de côté, & par-dessus l'épaule, me dit :

Quoi l'infidélité d'Amynte,  
Lâche, te donne au cœur de mortels déplaisirs,  
Et tu t'abandonne à la plainte ?  
L'infidelle qu'elle est, te coûte des soupirs ?  
Après sa noire perfidie,  
L'ingrate ne vaut pas qu'on regrette son cœur.

Et



Et l'on doit oublier des momens de sa vie,

Tous ceux qu'on a passez dans cette indigne ar-  
deur.

Je connus à ces paroles que c'étoit le mépris, & courus l'embrasser ; mais lui, voyant que je balançois, & que l'Amour étoit encore avec moi, il tourna ses pas ailleurs sans me regarder. Moi qui ne voulois plus le perdre, aidé de ses conseils, je donnai congé à ce petit Amour qui m'avoit toujours accompagné dans mon voyage. Cet adieu ne se fit pas sans bien des larmes ; & comme il avoit été le témoin de toutes mes aventures, j'avois bien de la peine à le quitter, & je m'amusai si long-tems avec lui, que j'en pensai oublier le mépris : enfin en l'embrassant :

Adieu, lui dis-je, Amour, mes plus cheres dé-  
lices,

Toi qui fus autrefois mon espoir le plus doux,  
Toi que j'aimai toujours malgré tous mes suppli-  
ces,

Amynthe ne veut plus de commerce entre nous.

Après sa trahison & si lâche & si noire

Je veux que de mon cœur ses traits soient effa-  
cez :

Mais je ne veux jamais bannir de ma mémoire

Tous ces heureux momens qu'avec toi j'ai passez.

En

En quittant l'Amour, je fus long tems à chercher le mépris; mais enfin je le rattrapai, & il me dit d'aller à une Ville qu'il me montra; j'y adressai d'abord mes pas, & je commençai alors à sentir une joye que je n'avois point eüe depuis que j'étois dans l'Isle, & le repos me sembla plus doux, à cause qu'il m'étoit nouveau d'en avoir. Quand j'arrivai à cette Ville, je vis que tout le monde y étoit oisif. La Ville est déserte, & presque tous les Habitans demeurent en leur particulier: il y a un Port par où l'on sort de l'Isle d'Amour; car pour y entrer par là, c'est ce qui n'est jamais arrivé. Cette Ville se nomme Indifférence, & donne le nom à une Princesse qui est belle à la vérité, & qui sur tout a beaucoup d'embonpoint; mais elle a la mine si peu spirituelle, & paroît si inutile & si niaise, qu'elle en est ridicule.

D'abord que je fus dans cette Ville, le souvenir de l'affront que m'avoit fait Amynte, me la rendit assez agréable, & je ne pouvois m'empêcher de crier mille fois le jour :

L'on n'est jamais content alors qu'une Beauté  
Dessous ses dures loix tient notre ame asservie;

Pour être heureux toute sa vie

Il faut garder sa liberté.

Je me trouvois fort heureux d'être débarrassé de mon Amour , & je m'étonnois souvent de toutes les folies que ce Dieu m'avoit fait faire : quoique je songeasse quelquefois à Amynte , il me sembloit qu'elle étoit enlaidie depuis son infidélité : l'humeur où j'étois ne me la représentoit que comme une personne qui ne méritoit plus une forte passion , comme celle que j'avois eüe pour elle , & qui avoit perdu toutes les graces qui l'avoient fait aimer. Enfin , j'étois dans un si grand repos , que je commençai à m'en ennuyer ; & ce changement extrême d'un violent amour à une froideur extraordinaire , me devint si insupportable , qu'une langueur me saisit , qui me donnoit un chagrin que je n'avois jamais senti. Mon cœur qui étoit accoûtumé à l'amour ne sçavoit où placer ce fonds de tendresse qui lui étoit resté en quittant Amynte , & trouvoit bien rude une vie aussi paresseuse que celle que je menois dans l'indifférence. Je chantois tous les jours en moi-même :

Sans amour & sans tendresse  
 Il n'est point de doux momens :  
 Il faut soupirer sans cesse ,  
 L'on n'est heureux qu'en aimant.  
 A quoi passer tout le jour ,  
 Si l'on ne songe point à plaire ,

Et

Et si l'on n'a point d'amour,  
Que peut-on faire ?

Que la vie est ennuyeuse  
Quand on n'a point de désirs !  
Qui n'a pas l'ame amoureuse,  
La voit couler sans plaisirs.

A quoi passer tout le jour,  
Si l'on ne songe point à plaire,  
Et si l'on n'a point d'amour,  
Que peut-on faire ?

Je ne voulois pourtant pas m'y renga-  
ger tout-à-fait, & je me trouvois trop  
mal de l'Amour, pour me rembarquer  
encore dans une autre passion ; mais je  
cherchois à m'occuper du moins agréable-  
ment.

C'est ce qui faisoit que je sortois de la  
Ville tous les jours, pour voir si je n'au-  
rois point quelque aventure, quand un  
jour je rencontraï une femme dont l'abord  
étoit tout-à-fait agréable ; elle avoit un  
air libre, enjoué, & quelque chose qui  
plaisoit d'abord en la voyant : Elle ne  
m'eut pas plutôt apperçu qu'elle vint à  
moi, & me pria de venir chez elle, que  
j'y trouverois de quoi me satisfaire, & me  
montra un papier où ceci étoit écrit :

Voir toutes les Beutez sans amour, sans désirs,

Et faire chaque jour nouvelle connoissance ,  
 Avoir pour tous objets la même complai-  
 sance ,  
 Et chercher en tous lieux sa joye & ses plai-  
 sirs ,

C'est l'agréable & douce vie ,  
 Que l'on mene en Galanterie.

Je trouvai si bien mon compte à cette façon de vivre , que j'acceptai d'abord le parti , & suivis la Galanterie à la Ville qui porte son nom.

C'est une Ville fort magnifique & fort superbement bâtie : l'on trouve à la porte la Libéralité , l'Esprit doux , la belle Conversation , & la Complaisance , qui donnent des passe-ports pour avoir les entrées libres par toutes les Compagnies , & sans quoi l'on passe fort mal son tems. Il n'est pas tout-à-fait nécessaire d'avoir quatre passe-ports , c'est assez d'en avoir deux , & quelquefois un ; mais plus on en a , & mieux on se divertit. Les plus nécessaires pour en être estimés , sont l'Esprit doux & la belle Conversation ; & ceux qu'on estime le moins , & qui font duper les gens d'ordinaire , c'est la Complaisance & la Libéralité. De plus , c'est un lieu de grand divertissement , les agréables parties y sont fréquentes ; on invente tous les jours mille plaisirs nouveaux ; la Musique , le  
 Festin ,

Festin , le Bal , la Serenade & la Comédie y ont de l'emploi chaque jour.

Comme j'étois avec la Galanterie , j'eus quatre passe-ports , & je commençai dès-lors à m'introduire par tout , & je fis tant de parties , que je me fis connoître dans toutes les compagnies de la Ville : je passois le jour en Festins , la nuit à donner des Sérénades , & je ne me donnois pas ainsi le tems de m'ennuyer ; mais à la fin cette sorte de vie me fatigua.

Alors qu'on a goûté le plaisir d'être aimé ,  
 Tout ce qui vient après ne fait que nous déplaire ,

Et si le cœur n'est enflâmé  
 Tous les plaisirs ne touchent guère.

Je commençois à en avoir du chagrin , quand je fis une partie , dans laquelle il se rencontra deux filles également aimables ; l'une se nommoit Sylvie , qui avec une taille admirable , avoit tout ce qu'il faut pour faire une fort belle personne , & ce qui me charmoit le plus , c'étoit un air de joye & de jeunesse qui inspiroit tous les plaisirs : elle avoit quelque chose de si engageant & de si aimable qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. L'autre se nommoit Iris qui n'avoit pas la taille si belle , mais fort bien prise ; & de plus elle avoit une certaine

négligence en marchant , fort agréable ; mais aussi tous les traits de son visage étoient accomplis ; elle avoit un teint vif , beaucoup d'éclat , de grands yeux , le nez bien fait , & dans la bouche un charme inexplicable. Il sembloit que les graces & les ris en eussent fait leur demeure ; & quand elle rioit sur tout , on y remarquoit mille beautez qu'il est impossible d'exprimer.

En la voyant il n'est point d'armes  
Pour , contr'elle un moment , garder sa liberté ;  
Et pour couronner tous ses charmes ,  
Elle avoit de l'esprit autant que de beauté.

Ces deux belles personnes me firent prendre à cette partie plus de plaisir que je n'avois fait aux autres , & je me séparai d'elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avois accoutumé d'avoir. Je fus bien aisé de sentir quelque penchant dans mon cœur ; mais je ne voulois pas aussi m'y abandonner entièrement ; & d'un autre côté , il me sembloit étrange d'avoir deux inclinations , & je ne pouvois comprendre comment on pouvoit aimer deux personnes ensemble , & les servir , quand une femme se présenta à moi , qui étoit magnifiquement vêtue. Elle avoit surtout observé dans son habillement

billement ce qui pouvoit rehausser sa beauté : elle étoit fort parée , & ne faisoit pas une action qui pût déconcerter sa bonne grace ; elle avoit le regard attirant , l'accueil fort agréable , & il sembloit qu'elle cherchât à plaire à tout le monde , & qu'elle en fît son capital ; elle avoit une grande suite ; mais elle me caressa plus que les autres. Vous connoissez bien aux marques que je vous en donne , que c'étoit la Coquetterie , & vous ne vous étonnerez pas de ses caresses puisque j'étois nouveau venu. Aussi-tôt qu'elle me vit , elle me parla ainsi :

Cesse de t'opposer à cette double ardeur ,  
 Deux objets peuvent bien avoir place en ton  
 cœur ;  
 Si l'amour fait lui seul le bonheur de la vie ,  
     Plus on est amoureux ,  
     Et plus l'on est heureux :  
 Reçois l'amour d'Iris & celui de Sylvie ,  
 Encore est-ce bien peu de n'en avoir que deux.

Du puissant Dieu des cœurs les douceurs sont si  
 grandes ,  
 Qu'il faut sur mille Autels lui faire mille offran-  
 des :  
 Hélas ! il est si doux de s'y laisser charmer ,  
 Qu'alors qu'une Philis refuse d'être nôtre ,



Il faut en avoir une autre,  
De peur de cesser d'aimer.

Cesse de t'allarmer pour avoir tant d'amour,  
L'on peut fort aisément ménager deux ten-  
dresses,

Il est assez d'heures au jour,  
Pour s'occuper à deux maîtresses.

Je lui fis mille remerciemens de ses bons  
conseils, & j'y trouvai mon humeur si  
portée, que je ne balançai pas à suivre la  
Coquetterie jusques dans la Ville qui porte  
son nom. Je vis sur la porte ceci écrit en  
lettres d'or.

Le Dieu des cœurs voyant que de son vaste em-  
pire

Tant d'Amans fortoient chaque jour,  
Et qu'après un premier amour,  
Un cœur fatigué de martyre,  
Y venoit rarement faire un second séjour,  
Fit bâtir cette belle Ville,  
Où les Amans lassés de ses injustes Loix,  
Trouvant l'amour doux & facile,  
S'y engagent encore une seconde fois.

Ici régne un amour commode,  
Avec l'agréable méthode  
Qui fait aimer sans trouble & sans emportement,  
Qui

Qui bannit le fâcheux tourment,  
 Qui fait braver les inhumaines,  
 Qui ne donne en amour que de tendres désirs,  
 Et qui sans en causer que les plus douces pei-  
 nes,  
 En fait goûter tous les plaisirs.

Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la Ville, j'y rencontraï mille belles personnes, toutes parées comme pour faire quelque conquête; elles n'épargnoient rien de tout ce qui peut plaire, & employoient toute leur adresse pour attirer les Passans.

C'étoit en un mot de ces Belles  
 Qui ne cherchent par tout qu'à s'en faire con-  
 ter,  
 Et quoiqu'il en puisse coûter,  
 Veulent voir la foule autour d'elles.

La Coquetterie en entrant me donna pour guide un Amour Coquet; & pour vous expliquer ce que c'est, apprenez que ces sortes d'Amours sont de la véritable race d'Amour; mais comme ils sont enfans de l'Amour & de la Coquetterie, ils tiennent aussi de leur mere: ils ont l'arc & la flèche; mais ils n'ont point de bandeau ni de flambeau, & tiennent des

loix de la Coquetterie, qu'ils observent exactement. Je ne fus pas plutôt avec un de ces Amours, qu'il me dit toutes ces loix, qui sont fort agréables, & qu'il n'est pas nécessaire de vous dire encore, puisqu'aussi-bien vous en verrez les effets dans la suite de mon discours: c'est tout vous dire que dès ce moment je m'engageai à suivre par tout ses avis, & dès le soir même rencontrant Sylvie, & l'ayant abordée, je demurai quelque tems avec elle.

Je crus dans ce moment être tout à Sylvie,  
 Ses yeux seuls me sembloient capables d'enflâmer,  
 Et je ne songeois pas dans ma joye infinie  
 Qu'Iris avoit des traits qui m'avoient sçu charmer.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que rencontrant Iris, il m'en arriva de même.

Iris d'un regard seulement  
 Changea mon amoureuse envie,  
 Et j'oubliai dans ce moment  
 Qu'il fût au monde une Sylvie.

J'en fis autant plusieurs jours de suite,  
 & commençai alors à sentir quelque joye;  
 j'aimois & je n'en sentois aucune inquiétude:  
 quand j'étois mélancolique, j'allois  
 voir

voir Iris, qui par la douceur de son esprit & sa langueur naturelle, m'entretenoit agréablement dans l'humeur où j'étois; & quand je me sentoïis l'ame portée à la joye, je courrois chez Sylvie.

Pour me faire en amour un destin agréable,  
Je ne pouvois pas mieux contenter mon désir.  
J'avois trop peu d'amour pour être misérable,  
Et j'en avois assez pour y prendre plaisir.

Après un assez long séjour dans Coquetterie, cet Amour qui m'avoit été donné pour guide, me voulut donner à Déclaration; je songeai d'abord à mon premier voyage, quand le Respect me défendit d'y aller. J'alléguai cette raison, l'Amour Coquet se mit à rire en m'entendant parler, & me dit que le Respect ne défendoit d'aller à Déclaration, qu'à ceux qui ne sçavoient pas encore la belle maniere d'aimer, & même que le Respect se moquoit de ceux qui passant par Discretion, alloient faire un chemin plus long de moitié que l'autre, & ajouta :

Sans déplaire au Respect, Tyrsis, on peut parler.  
Le moyen de guérir une amoureuse flâme,  
Si tu ne veux pas réveler  
A l'objet que tu fers le secret de ton ame.

Quoique l'on dit, il est bien doux  
 De voir toujours à ses genoux  
 Un Amant languissant, qui brûle & qui sou-  
 pire,  
 Et l'on n'est jamais en courroux  
 De se voir adorer, ni de l'entendre dire.

Je ne balançai pas à le suivre, & en  
 chemin, il me donna cet avis :

En parlant de l'amour n'en fais point une affaire,  
 C'est de quoi t'attirer quelque honteux refus ;  
 Quand on traite l'amour comme un fort grand  
 mystère,  
 Un jeune cœur s'allarme & ne l'écoute plus.

Nous arrivâmes en même-tems à Dé-  
 claration, qui est un fort petit Village ;  
 car comme on n'y fait que passer, il n'est  
 guères habité, l'entrée en est un peu pé-  
 rilleuse, à cause de quelque précipices,  
 où ceux qui font des faux-pas, courent  
 beaucoup de risque. Pour dans le village,  
 il y fait toujours des brouillards fort épais,  
 & on a peine à s'y connoître ; & il y a  
 deux sorties, l'une du côté du Refus, &  
 l'autre de la Tolérance : la première est  
 fort désagréable, & mène en quantité  
 de méchans endroits, & l'autre ne mène  
 ordinairement qu'en des lieux divertis-  
 sans.

fans. J'avois un si bon guide, que l'entrée ne me fit point de peine ; je débrouillai assez bien Iris & Sylvie, & leur parlai à toutes deux de mon amour.

Auprès de l'aimable Sylvie  
Le cœur tout rempli de désirs,  
Pour satisfaire à mon envie,  
Je pouffai mille ardens soupirs.

Quand je lui protestai qu'elle en étoit la cause,  
C'étoit mon cœur qui me l'avoit dicté,  
Et si quand près d'Iris je dis la même chose,  
Je crus dans le moment dire la vérité.

Quand je parlai à Sylvie, elle feignit de ne me pas croire, & sortit après par la Tolérance; pour Iris, elle n'en fit pas de même, elle sortit par le Refus: je la quittai alors, & sortant par la Tolérance après Sylvie, après l'avoir un peu cherchée, je la trouvai dans une petite Ville qui est fort agréable. Elle n'est guères peuplée; mais les gens qui y sont vivent dans une grande union; on ne se parle guères, & on s'entend à demi-mot.

C'est là que les Amans mettent tout en usage  
Pour avoir chaque jour un secret entretien,  
Et que chacun a son langage  
Où les autres n'entendent rien.

En effet , il y a autant de différens langages que de différentes personnes : Cette Ville se nomme Intelligence.

L'Intelligence qui en est la Maîtresse , est une personne fort charmante pour ceux qui la connoissent , & ennuye fort les autres : elle a infiniment d'esprit , & connoît toutes choses ; elle a mille secrets pour se faire entendre , & comprend en un moment tout ce qu'on veut lui dire.

En ce lieu pour se satisfaire  
Et pout avoir quelqu'entretien,  
L'on a mille secrets qui ne sont bons à rien,  
Dont on se fait pourtant une agréable affaire.

J'appris au même tems que je fus dans Intelligence , qu'Iris s'étoit retirée dans l'ancre de la Cruauté. Cette nouvelle m'affligea beaucoup ; mais je n'étois plus d'humeur à faire de même que la première fois , ni d'aller grossir les eaux du torrent avec mes pleurs. Ce que je fis seulement pour ne pas perdre Iris , qui assurément me tenoit au cœur , j'allai la voir , je lui parlai , & l'accusai de trop de sévérité , & lui dis :

Vous avez un chagrin extrême  
De ce qu'on dit que l'on vous aime,  
Vous faites tort à vos appas ;

Si

Si vous aimer c'est vous mettre en colere ,  
 Que peut-on trouver ici-bas ,  
 Belle Iris , qui vous puisse plaire ?

Voyant qu'elle persistoit dans sa résolution , je la quittai fort affligé ; mais je m'en consolai à Intelligence, où je retournai le jour même.

J'en fis autant tous les jours suivans , & dans le commencement les rigueurs d'Iris me donnoient assez de plaisir , & j'étois bien aise de la voir cruelle par la joye que je me promettois à la radoucir.

Helas que l'on sent de douceurs  
 A voir d'une Beauté l'aimable résistance ,  
 Qui par un noble orgueil soutenant ses rigueurs,  
 Refuse de nos feux la douce violence !  
 Que le cœur s'applaudit d'un si noble cour-  
 roux !  
 Que ces refus lui promettent de gloire ,  
 Et qu'un triomphe paroît doux ,  
 S'il en coûte un peu cher d'emporter la vic-  
 toire !

Je feignois pourtant beaucoup de douleur de la voir ainsi persister dans sa cruauté , & je lui faisois valoir tous les doux momens que je passois avec Sylvie , comme des heures où je m'abandonnois au désespoir.



despoir. Cette sorte de vie me sembloit assez agréable, j'étois fort gai à Intelligence; & quand je venois voir Iris, je prenois un visage sérieux; & je pris enfin une habitude de contrefaire mon humeur quand bon me sembloit; les larmes ne me coûtoient plus rien, & je sçavois faire le misérable quand la fantaisie m'en prenoit.

A mon gré je sçavois & gémir & me plaindre,  
 Selon qu'il le falloit pour séconder mes vœux :  
 En amour c'est tout que de feindre,  
 Et sçavoir à propos faire le malheureux.

Enfin, après avoir assez fait le languoureux, je voulus la faire sortir de ce déplaisant séjour; & sans avoir recours à la Pitié, je fis seulement ce que me conseilla l'Amour Coquet.

Au lieu de lui demander grace,  
 Affecte des froideurs & cache ton tourment,  
 Car il n'est rien que l'on ne fasse  
 Pour se conserver un Amant.

Pour cet effet, la première fois que je la vis, ayant concerté mes yeux & mon langage, je lui dis assez gayement :

Enfin

DE PIÈCES GALANTES. 113

Enfin je ne suis plus à vous,  
Et je renonce à votre empire;  
Vos yeux qui me sembloient si doux  
Ne me causent plus de martyre.

Il est vrai que vous êtes belle  
Et qu'il seroit bien doux de toucher votre  
cœur ;

Mais Iris, vous êtes cruelle,  
Et l'Amour ne peut vivre avec tant de rigueur.

Je n'ai point épargné les soupirs ni les larmes,  
Ni tout ce qui pouvoit bannir votre courroux,  
Vous m'avez vû soupirant pour vos charmes  
Demander grace à vos genoux ;  
Mais puisque votre cœur rebelle  
Refuse de me secourir,  
Adieu je vous quitte, cruelle,  
Mon dessein n'est pas de mourir.

Je la quittai aussi-tôt que j'eus achevé  
ces paroles, & ne retournai plus la re-  
voir depuis ce tems-là. Je m'attachai  
alors à Sylvie plus que de coutume, &  
n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit faire  
connoître à Iris que je l'avois oubliée.

Au bout de quelques jours je vis que cette  
belle,

Par un fort heureux changement,

Aima

Aima mieux n'être plus cruelle ,  
 Et trouva plus de honte à faire une infidelle ,  
 Qu'à bannir ses rigueurs en faveur d'un Amant.

Elle vint à Intelligence , ou d'abord elle me fit quelques reproches , & je ne manquai pas à lui jurer mille fois que ce que j'en avois fait , n'étoit que pour voir si ma perte toucheroit son cœur. J'avois bien des affaires en ce tems-là ; car c'est une chose assez difficile de demeurer dans Intelligence avec deux personnes. J'écrivois tous les jours deux billets , j'avois tous les jours deux rendez vous , & il falloit avoir bien de l'adresse pour ne rien faire connoître ; mais avec tout cela , c'étoit un embarras fort agréable , & dans lequel j'eusse volontiers long-tems demeuré , si l'Envie qui ne peut souffrir personne à Intelligence , ne fût arrivée , & n'eût tant dit de choses mal-à-propos , qu'Iris & Sylvie furent contraintes de sortir & d'attendre dans un éloignement qu'elle eût cessé de parler.

Je me trouvai tout d'un coup privé de mes plaisirs. Encore si l'une des deux me fût restée , je me fusse consolé avec elle de l'absence de l'autre ; mais toutes deux étant parties , je ne sçai ce que je fusse devenu , si l'Amour Coquet ne m'eût conduit à un village fort agréable. La situa-  
 tion

tion en est merveilleuse ; le Pays d'alentour agréablement diversifié de ruisseaux , de prés & de bocages ; Amour me dit en m'y conduisant :

C'est en vain que dans une absence,  
On s'abandonne à la souffrance :  
Que sert de s'affiger & la nuit & le jour ,  
Si dans l'éloignement on ne peut nous entendre :

Tyrfis la douleur la plus tendre,  
Ne rend pas un Amant plus heureux au retour.

Nous arrivâmes en même tems à ce Village. Toutes les Maisons y sont agréables , l'on voit par tout des graces & des fontaines , & une suite continuelle de spectacles & d'agrémens , les moindres choses réjouiissent , tout le monde qui y est contribué au divertissement. Ce lieu-là se nomme Amusement.

L'Amusement est un fort jeune garçon , qui s'arrête à tout ce qu'il trouve , & fait son plaisir de la moindre chose.

D'abord que je fus arrivé dans ce Village , je songai à faire comme les autres , à me divertir de tout ce qui se présentoit à moi , afin de bannir le chagrin que me pouvoit donner l'absence de ce que j'aimeis.

Eloigné

Eloigné des beaux yeux d'Iris & de Sylvie,  
 Pour affranchir d'ennuis une mourante vie,  
 Sur cent objets divers je formois mes desirs,  
 J'avois tant de chagrin de cette longue ab-  
 sence,

Que je prenois mille plaisirs  
 Pout en éloigner la souffrance.

Je vous avouë que tout le tems que je demeurai dans Amusement, je le passai sans inquiétude, & j'attendois sans beaucoup d'impatience le retour d'Iris & de Sylvie. Je ne laissois pas de leur écrire toujours, & la même lettre servoit à toutes deux; je leur mandois mille tendresses: & en effet, j'eusse mieux aimé les voir que d'être dans Amusement; mais puisqu'il falloit attendre, je prenois patience assez volontiers.

Quelque tems se passa ainsi que nous nous écrivions réglément; mais tout d'un coup je ne reçus plus de lettres, & j'appris qu'Iris & Sylvie ayant sçu que j'étois dans Amusement, s'étoient retirées dans le Palais du Dépit; je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je me rendis au Palais du Dépit. Je vous ai parlé en passant, du Dépit dans ma première lettre; mais je ne vous parlai pas de son Palais: c'est un lieu où l'on se querelle toujours,  
 le

le Dépit broüille les gens ensemble mille fois le jour , & fait caresser souvent des gens que l'on hait mortellement , mais ces querelles aussi ne durent guères , les Amours raccommoient tout & réunissent toujours ceux qui ne se sont querellés que par le conseil du Dépit. Mais c'est une assez plaisante chose d'y voir des gens qui s'aiment infiniment , se dire mille injures de leur vie , & un moment après se demander pardon , & se réunir plus qu'au-paravant.

De tous les dépits d'un Amant ,  
 Le plus long ne dure guère :  
 Comment tenir sa collere ,  
 Quand on aime tendrement ?

Il y a un homme dans ce Palais , qui est le médiateur de toutes choses , c'est lui qui assiste aux accommodemens , & qui fournit les moyens de les faire ; on le nomme l'Eclaircissement.

Quand j'arrivai , je rencontrai d'abord Sylvie , qui en me voyant s'accompagna d'un homme , lui fit mille caresses , & ne fit pas semblant de me connoître. Le Dépit qui vint aussi-tôt à moi , m'inspira le désir de me venger , & rencontrant Iris au même moment , je songeois à me venger avec plaisir ; mais elle en fit autant que  
 Sylvie

Sylvie ; & moi pour suivre les conseils de mon Amour Coquet , trouvant une femme assez jolie sur mes pas , qui étoit pour le moins aussi en colere que moi ; & comme nous n'étions ensemble que pour nous venger , notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le courroux m'aveugloit moins qu'elle , je commençois à trouver la Vengeance assez douce , quand Iris & Sylvie passèrent , & me virent auprès de cette femme , avec un visage assez gai. Sur la fin du jour étant demeuré seul , en me promenant je rencontrai Iris qui étoit seule aussi. Dans l'emportement je lui dis mille choses que la colere inspire , & elle de son côté en fit de même ; quand l'Eclaircissement vint qui nous demanda la raison de notre querelle , & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation , & qu'elle étoit fondée sur l'Amour. Alors je me jettai à ses pieds , je lui fis mille protestations de fidélité , & elle , à son tour , s'excusa si tendrement que j'en fus charmé. Elle me fit mille caresses , & n'oublia rien pour me persuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conseil du Dépit.

Qu'il est doux de voir une Belle ,  
 Que l'on prenoit pour infidelle ,  
 En peine de nous appaiser ,

Chercher

Chercher mille raisons pour tâcher d'excuser  
 Quelques offenses prétendues,  
 Et de sa belle main essuyant tous nos pleurs,  
 Nous payer par mille faveurs  
 Les larmes qu'on a répandues.

Je trouvai mon accommodement si  
 agréable, que j'allai aussi-tôt chercher  
 Sylvie pour en faire autant. Il se peut faire  
 qu'elles n'agissoient pas de meilleure foi  
 que moi, & qu'elles me trompoient rou-  
 tes deux, comme je les trompois; mais je  
 n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvu qu'on jure qu'on nous aime,  
 Que l'on craigne de nous fâcher,  
 Et qu'on ait soin de nous cacher  
 Une infidélité par quelque stratagème,  
 Si l'on sçait bien nous appaiser,  
 Si l'on nous trompe avec adresse,  
 Pourquoi chercher tant de finesse,  
 Et qui ne voudroit pas se laisser abuser ?

Pour moi je ne pénétrois point dans  
 leur pensée, & je me contentois de voir  
 qu'elles étoient bien aises de faire la paix  
 avec moi.

Et je trouvois si doux dans un dépit extrême,  
 De voir enfin céder la colere à l'amour,

Que



Que pour faire la paix de même ,  
Je me broüillois vingt fois par jour.

Après que j'eus assez pris de plaisir à toutes ces petites querelles , les désirs me presserent si fort , que je menai Iris & Sylvie dans un vallon fort agréable , quoique l'Amour Coquet ne me le conseillât pas ; les montagnes qui environnent ce vallon , sont fort hautes & pleines de rochers creusés , qui font des antres solitaires : dans le vallon , il y a un beau Château qu'on ne voit presque pas , à cause d'un bois fort haut qui le couvre : le Soleil n'y porte guères la lumière , & même on a peine à le souffrir pour peu qu'il y paroisse : la nuit y régne toujours ; mais elle n'y porte point ses horreurs , & plus elle est obscure , plus elle semble belle. Quoique ce lieu soit fort habité , il semble pourtant qu'il n'y ait personne , parceque les habitans aiment fort la solitude : la société publique en est bannie , on se contente d'être deux ensemble ; toute autre compagnie y est mal reçüe & les tiers y font un fort méchant personnage. Ce Château est le Château des Faveurs , qui sont des personnes fort retirées , & qui ne se laissent voir qu'aux gens qui les pressent de se montrer , encore pas toujours. Elles sont plusieurs sœurs toutes plus belles  
les

les unes que les autres, & quand on les voit, c'est de plus belle en plus belle par degrés: elles se font souhaiter toutes par le plaisir qu'on a à voir les premières. On a toujours bien de la peine à les voir toutes, & souvent on n'en voit qu'une partie; il faut de l'adresse, du bonheur & une grande obstination pour en obtenir une, & la dernière sur-tout donne plus de peine que toutes les autres ensemble: mais aussi elle mène dans le Château du vrai Plaisir, qui est voisin de celui des Faveurs.

Pour moi qui les vouloit voir toutes deux à la fois, je me trouvai bien en peine, & plus encore quand je sçus qu'il falloit être toujours avec la même personne; je me repentis presque alors de n'avoir pas suivi les avis de l'Amour Coquet: je voulus néanmoins profiter de mon voyage, & résolu de me ménager le mieux que je pourrois, & de ne me déclarer que quand je ne pourrois plus m'en empêcher, & me trouvant avec la seule Iris, je demurai toute la nuit avec elle, & pour vous dire ce qui m'arriva.

J'avois le cœur fort amoureux.

J'étois tout seul auprès de ma Maîtresse,

Sûr d'avoir toute sa tendresse,

Mais avec tout cela je n'étois pas heureux.

Pour l'être pleinement, je pressai, mais en vain,  
Je connus seulement qu'elle étoit plus aimable;

Et je me vis le lendemain  
Cent fois plus amoureux & toujours misérable.

Je fus tenté dans mon emportement de lui sacrifier Sylvie : mais je fus bien-aise après de ne l'avoir pas fait; car ayant quitté Iris sur un assez méchant prétexte, je trouvai Sylvie si belle, que j'en fus charmé; je passai tout le jour avec elle, & j'eus le même destin qu'avec Iris.

Les lys de son beau teint firent place à la rose ;  
Je lus dedans ses yeux un peu d'emportement,  
Et qu'il s'en fallut peu de chose  
Qu'elle ne m'aimât fortement.

Je me trouvois si heureux auprès d'elle, que je ne songeois plus à Iris, quand elle me surprit avec Sylvie. Sans vous redire ici tous les reproches qui me furent faits de part & d'autre, c'est assez que vous sçachiez que je me tournai vers l'Amour Coquet, qui n'eut point de bon conseil à me donner,

donner, & que je fus si confus de mon aventure, que je pris la fuite, & courus jusqu'à un village que je rencontrai, & où l'Amour Coquet m'abandonna, disant que ce lieu-là n'étoit point propre pour lui. Les maisons de ce village la plupart sont à demi-bâties, & les autres de trois ou quatre différentes symmétries : on nomme ce village Irrésolution.

L'Irrésolution à qui il appartient, est d'une assez plaisante figure : car elle ne s'habille point pour ne résoudre pas quel habit elle veut mettre ; elle se tourmente toujours, & ne bouge jamais de sa place, parcequ'elle veut aller en tant de lieux, qu'elle ne va nulle part. L'on remarque dans ses yeux une agitation perpétuelle, & l'on voit bien qu'elle roule quelque dessein dans sa tête : mais elle en a tant qu'elle n'en exécute pas un.

Je me trouvai bien embarrassé dans ce lieu-là : car le souvenir d'Iris & de Sylvie partageoient mon esprit également. Je sçavois bien que si j'en pouvois quitter une des deux, je ferois ma paix avec l'autre ; mais ce que j'avois vu dans le Château des Faveurs, ne me le permettoit pas. Je commençois déjà à sentir pour l'une & pour l'autre les mêmes sentimens que j'avois eus pour Amynte, & je sentois un combat effroyable dans mon ame ; & quoi-

que je ne voulusse pas les abandonner, je me résolvois à les perdre toutes deux plutôt qu'à choisir, & de peur d'en quitter une, je n'avois ni l'une ni l'autre.

Enfin, j'étois dans une incertitude la plus cruelle du monde.

Quand l'Amour dans un cœur, deux beaux objets  
assemble,

Que le sort en est rigoureux !

Un cœur a trop d'amour pour tous les deux en-  
semble,

Et trop peu pour chacun des deux,

Je ne sçavois que devenir, & je ne crois point que je me fusse jamais résolu à faire un choix, quand un jour une femme se présenta à moi, dont la beauté étoit incomparable, la démarche & la majesté divine; il sortoit un éclat de sa personne, qui éblouissoit; j'eus en la voyant un respect pour elle, que je ne pus retenir, lorsqu'élevant la voix, elle me dit :

Sors de ces lieux, Tyrsis, abandonne l'amour,

Allez & trop long-tems tu brûlas de ses flâmes;

Et ce n'est pas dans ce séjour

Qu'on trouve cet honneur si cher aux belles  
aines,

Il faut aimer un tems , l'amour nous montre à  
vivre ,  
Ses feux dedans un cœur jettent mille clartés ;  
Mais le tems est venu, Tyrſis, qu'il me faut ſui-  
vre ,  
Et ce n'est plus le tems des mortelles Beautés.

Ces paroles dites avec un air impé-  
rieux, me touchèrent juſques au fond de l'ame,  
& je rougis de honte auſſi-tôt de me voir  
en l'état où j'étois ; mais en même tems  
je devins ſi amoureux de la Gloire, que je  
réſolus de la ſuivre, & je ſortis d'Irréſolu-  
tion. D'abord mon cœur me fit peine à  
l'accoûtümer, & il fallut plus d'une fois  
lui dire :

Ne représente plus à ma foible mémoire,  
Qu'il eſt bien mal-aiſé de vivre ſans aimer ;  
Non, mon cœur, il faut que la Gloire,  
Plus que mille Philis ait droit de te charmer.

Va : cours ſans murmurer où la Gloire t'appel-  
le,  
Tu ne ſçaurois, mon cœur, brûler de plus beaux  
feux,  
Tu gagne par ce change, & la Gloire eſt plus  
belle,  
Que ne furent jamais les objets de tes vœux.

En suivant ainsi la Gloire , j'arrivai sur le bord de l'Isle d'Amour. Là je vis les beautés , les attraits , les agrémens & les graces qui tâcherent en vain de me rengager. Je retrouvai la Raison , à qui je demandai mille fois pardon du peu de cas que j'avois fait de ses conseils en entrant ; elle me reçut fort humainement : voyant que j'avois envie de sortir de l'Isle , elle me fit donner un Vaisseau. Je ne vous dirai pas que je sortis sans regarder encore avec plaisir , & même avec quelque regret , des lieux , où quoique j'eusse eu bien des malheurs , j'avois passé de si doux momens. Mais après avoir un peu laissé passer mon premier mouvement , je ne m'en ressentis pas , & dis adieu à l'Amour pour jamais.

Je prens congé de vous , ô Belles , dont les traits

Soumettent tant de cœurs sous leurs injuste empire ;

Vous pour qui sans raison tant de monde soupire ,

Je prens congé de vous , je n'aimerai jamais.

Je connois bien l'Amour , & je hais ses caprices ,

L'on n'y trouve jamais de bornes à ses désirs :

J'ai

J'ai reconnu des maux dans ses plus grands dé-  
lices,

Et j'en ai vu l'abus dans ses plus grands plai-  
sirs.

Notre navigation depuis l'Isle jusques  
ici a été assez heureuse, & dès que j'ai pris  
terre, cher Lycidas, j'ai songé à vous écri-  
re ; & pour vous dire les sentimens dans  
lesquels je suis à présent, sçachez que

Je ne suis plus Amant que de la belle Gloire,  
Elle seule à présent occupe mes esprits,  
Et j'ai banni de ma mémoire  
Les Amyntes & les Cloris.

Lorsque mes feux passés par quelque trait ai-  
mable,

Viennent souvent m'entretenir,  
C'est seulement comme un songe agréable,  
Dont on chérit le souvenir.

Après cela, cher Lycidas, je n'ai plus  
rien à vous dire, sinon que je suivrai ma  
lettre de bien près, & que j'aurai bien-tôt  
la joye de vous embrasser.





E P I T R E   G A L A N T E

A

U N E   D A M E

Q U I   A I M O I T

U N   V I E I L L A R D .

**P**HILIS, de tant d'Amans qui sont sous votre  
empire,

N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le  
pire ?

Vous verrai-je toujours préférer à mes soins  
Les vieux ans de celui que je craignois le  
moins,

Et sur tous mes Rivaux lui donner l'avantage,

Parce que le plus vieux doit être le plus sage ?

Outre que la sagesse est de ces qualités,

De qui font peu d'état maintes rares Beautés ;

Cette vertu qui sert dans les grandes affaires,

N'est pas essentielle aux amoureux mysteres.

Si l'âge nous apporte un don si précieux,

Il en ôte à l'Amour qui lui servent bien mieux :

Et

Et c'est en ce sujet qu'aux ames fortunées,  
 La valeur n'attend pas le nombre des années.  
 Par ce libre discours peut-être croirez-vous,  
 Qu'animé de dépit, je vous parle en jaloux.  
 Je ne sçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître;  
 Mais je sçai bien qu'au moins je ne devrois pas  
 l'être :  
 Et je maintiens, s'il faut que ce soit un des  
 deux,  
 Que c'est aux soixante ans plutôt qu'aux vingt  
 & deux ;  
 Car enfin quelque soin qu'il prenne pour vous  
 plaire,  
 Ses rides en défont plus qu'il en sçauroit  
 faire,  
 Et quoiqu'il puisse dire au mépris de ma foi,  
 La Nature & ses Loix vous parleront pour moi.  
 Et sans vous déclarer ingrate & criminelle,  
 Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer contr'  
 elle,  
 Après les ornemens, les grâces, les bien-  
 faits,  
 Et les rares présens que sa main vous a faits.  
 L'écouter, c'est commettre un inceste en fleur-  
 rette ;  
 Car que vous peut conter sa vieillesse co-  
 quette,

Que ces mêmes propos , dont durant ses beaux  
jours ,

Peut-être à votre ayeule il contoit ses amours ?

Que peut - il offrir qui convienne à vos char-  
mes ,

N'ayant que de vieux soins & que de vieilles  
larmes ,

Que des respects ternis , que des soupirs passés ,

Et qui pis est pour lui , que des désirs cassés ?

Ah ! considérez mieux le tort que vous vous  
faites ,

Il lira vos Poulets avecque des Lunettes :

Et ne voyez-vous pas que déjà ses vieux ans ,

A sa prudence même ont fait perdre le sens ?

Peut - il mieux radoter , que montrer qu'il es-  
pere

Vous aimer but - à - but , comme je pourrois  
faire ?

Passé encore , s'il tâchoit par de riches pré-  
sents ,

Par ses dons excessifs , solides & présents ,

De vous faire trouver dans sa riche vieillesse ,

Ce qu'on ne trouve guères avec de la jeunesse.

Je demeure d'accord , que ce seroit en vain ;

Mais je condamnerois un peu moins son des-  
sein :

Car votre sexe enfin n'est pas si difficile ,

Qu'il n'en soit dans la Cour , qu'il n'en soit dans  
la Ville ,

Qui

DE PIÈCES GALANTES. 131

Qui sçauroient , entre un nombre infini de  
chalans ,

De sa galanterie acheter des Galans ,

Et changer les bijoux d'un vieillard incom-  
mode ,

A d'autres qui pourroient être plus à la mode.

Mais c'est toute autre chose , il aime , il a du  
bien ,

Il peut & doit donner , mais il ne donne rien :

Et quand votre dessein ne seroit pas tout autre ,

Son avarice peut me venger de la vôtre.

Je sçai que votre cœur est grand & généreux ;

Mais tout cela se dit d'un vieillard amoureux.

Toujours la raillerie en ses sujets s'exerce ,

Et l'on rit des motifs d'un semblable com-  
merce.

Aveugle qu'est l'amour , on présume aujour-  
d'hui ,

Qu'il aime la Fortune aveugle comme lui ,

Et qu'en ses derniers tems , sujet à l'avarice ,

Du monde vieillissant il contracte le vice.

Pour moi j'en sçaurois bien juger plus saine-  
ment :

Mais tous n'en auront pas un même sentiment.

Hors ce seul déplaisir , je n'ai rien qui me tou-  
che ,

Ma passion se leve , & la sienne se couche.

Comblez-le de faveurs , pourquoi m'en émoi-  
voir ?

Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir,  
Et je puis mieux que lui trouver autre aventure.

Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,

Votre seul intérêt me fait parler ainsi,  
Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans d'ici.

### VII. E L E G I E.

**L** Es oiseaux par leurs chants, par leurs plaintes aimables,

Invoquoient du Soleil les rayons admirables,  
Au moment qu'il paroît sur son char radieux,  
Et fait briller son or parmi l'azur des Cieux.

Il éclaircit déjà le sommet des montagnes,  
Blanchissoit de ses feux les humides campagnes ;

Les bleds se relevoient, couchés dans ses sillons,

Et les fleurs & les fruits adoroient ses rayons,

Lorsque la belle Iris, cette rare merveille,

Des célestes Beautés l'image sans pareille,

Arrive dans un bois, dont le sombre séjour

Fut propre de tout tems aux mystères d'Amour.

Iris,

Iris, quoique chagrine, admire sa verdure,  
Des différentes fleurs contemple la peinture,  
Et de leur douce odeur les charmes innocens,  
Répandent sur ses pas un agréable encens.

Un ruisseau serpentant portoit son onde  
claire

Par des flots argentins dans ce lieu solitaire ;  
Rêveuse, elle se panche au bord de ce ruisseau,  
Et le Dieu du sommeil qui se glissa dans l'eau,  
Endormoit cette Belle au bruit d'un doux mur-  
mure.

Cet aimable enchanteur de toute la nature,  
Dessus le verd gazon avoit jonché des fleurs,  
Afin qu'elle pût mieux assoupir ses douleurs ;  
Un voile naturel composé d'un feuillage,  
Conservoit auprès d'elle un agréable ombrage,  
Où son corps abbatu sommeilla doucement ;  
Mais son esprit chagrin pensoit à son tour-  
ment.

En songe elle apperçoit deux blanches tourte-  
relles,

Qui montrent au Soleil la beauté de leurs  
ailes,

Et se flattant du bec expriment leurs amours,  
Se suivant pas-à-pas, & faisant mille tours,  
Par les signes divers de leurs tendres caresses,  
Témoignant à l'envi leurs grandes allégresses.

Iris de son sommeil se réveille en sursaut,

Rappelle

Rappelle ses esprits , & parlant un peu haut ,  
Hélas ! s'écria-t'elle , ô trop aimable songe !  
Vous pouvez soulager le chagrin qui me ronge.  
Je pourrois imiter ces deux chastes oiseaux ,  
Et rencontrer comme eux la fin de mes tra-  
vaux :

C'est la sage nature en l'état d'innocence ,  
Qui régnoit dans le monde au tems de son en-  
fance ,

Qu'ils suivent pas-à-pas , qu'ils suivent en tous  
lieux ;

Mon cœur , prenez pour vous ce présage des  
Cieux :

Oui , mon cœur , bannissez la cause de mes  
peines ,

Ne soyez plus captif , brisez toutes nos chaînes ,  
Par ce songe le Ciel vous ordonne d'aimer :

Mon cœur , si vous pouvez , laissez-vous enflâ-  
mer ,

Epreuvez de l'amour les agréables charmes ,  
Ne soyez plus sujet à cent fausses alarmes :

Oronte est estimable , il est digne de moi ,  
Il se plaît à mes fers , il a reçu ma loi.

Que si ce cher objet vous disoit , je vous  
aime ,

Seroit-ce un si grand mal si vous disiez de  
même ?

Résister plus long-tems , c'est irriter les Dieux ;

Les

Les songes du matin sont envoyés des Cieux :  
 Les Dieux ne parlent plus dans le siècle où nous  
 sommes ,  
 Si ce n'est qu'en dormant , ils instruisent les  
 hommes :  
 Ils ont voulu m'instruire au bord de ce ruis-  
 seau ,  
 Et m'ont même endormie au murmure de l'eau ,  
 Fait taire les Zéphirs , adouci leurs haleines ,  
 Et flatté du repos la grandeur de mes peines.  
 Mon visage inquiet , & mes yeux languissans ,  
 Ne témoignent que trop les peines que je  
 sens ;  
 Mon cœur , sans plus tarder , ces chastes tour-  
 terelles  
 Vous montrent le chemin par leurs ardeurs  
 fidelles ;  
 Et vous font souvenir qu'Oronte est votre  
 Amant ;  
 Il paroît à vos yeux , & dans ce cher moment ,  
 Voyez de ses vertus les charmes adorables ,  
 Voyez de ses attraits les trésors admirables :  
 Sa sage modestie & sa discrétion  
 Ont reçu de mon cœur l'illustre impression.  
 Oui , oui , je reconnois que ces deux tourte-  
 relles ,  
 Doivent de votre ardeur être les vrais mo-  
 les ,

Et



Et parmi les transports dont vous êtes flatté,  
Il en faut imiter la chaste pureté.

Pudeur, je vous respecte, & dans mon amour  
même,

J'adore de vos loix la majesté suprême,  
J'aimerois mieux mourir, & perdre mon  
Amant,

Que de les violer une fois seulement :

Je les ai dans mon cœur si fortement gravées,  
Et je les ai toujours tellement observées,

Que quand par mes discours j'aurois pu les cho-  
quer,

Si ma voix a failli, mon cœur n'a pu man-  
quer.

Amour, mon doux tyran, allez trouver Oron-  
ter,

Je ne lui dirai pas, je rougirois de honte :  
Allez-lui témoigner ce que je sens pour lui,  
Et cherchez les moyens de finir son ennui.

### VIII. E L E G I E.

**L**A nuit se retiroit, & l'aurore à son tour  
Préparoit en naissant la pompe d'un beau  
jour,

Les Cieux en blanchissoient, & leur lumière  
sombre,

Tenoit

Tenoit également & du jour & de l'ombre ,  
 Quand l'amoureux Alcante accablé de lan-  
 gueur ,  
 Par mille ardens désirs augmentoit sa dou-  
 leur :  
 Ses yeux presque mourans & son visage blê-  
 me ,  
 L'avoient déjà rendu différent de lui-même ,  
 Et son cœur affligé de mille ennuis secrets ,  
 Soupiroit sa disgrâce & formoit ses regrets.  
 D'un cruel intérêt, victime infortunée ,  
 Dois - je encor en ces lieux traîner ma desti-  
 née ?  
 Quel funeste devoir exerçant sa rigueur ,  
 M'arrache à mes plaisirs , me ravit mon bon-  
 heur ?  
 Séparé de moi-même , éloigné d'Isidore ,  
 Je sens croître l'ardeur du feu qui me dévore ,  
 Ma peine à tout moment redouble ses efforts ,  
 Et sans pouvoir mourir , j'endure mille morts.  
 Ha ! c'est trop différer , retournons auprès d'el-  
 le ,  
 Courons sans consulter où l'Amour nous appel-  
 le ,  
 Allons malgré les loix de mon sort rigoureux ,  
 Contenter dans ses bras nos désirs amoureux :  
 Déjà d'un doux espoir mon ame possédée  
 De nos plaisirs passés se retrace l'idée ,

Déjà

Déjà je m'imagine embrasser ce beau corps ,  
 Où les Dieux ont uni leurs plus rares trésors :  
 Fidèle souvenir , favorable mémoire ,  
 Ici dépeignez moi ses beautés & ma gloire ,  
 Nos plus secrets plaisirs , nos doux embrasse-  
 mens ,  
 Nos baisers , nos transports , & nos ravisse-  
 mens ,  
 Dans ces heureuses nuits , nos charmantes ten-  
 dresses  
 Sollicitent nos sens aux dernières caresses :  
 Une nouvelle ardeur ranime nos plaisirs ,  
 Et nos cœurs enflammés commencent leur dé-  
 sirs.  
 Sans bruit , à la faveur de l'ombre & du silen-  
 ce ,  
 Mon amour emporté jusqu'à la violence ,  
 S'empresse à recevoir des baisers précieux ,  
 Il en prend sur sa bouche , il en prend sur ses  
 yeux ,  
 Ses yeux dans ce moment cachent sous leur pau-  
 pière  
 Leur éclat redoutable & leur vive lumière ;  
 Tous deux sont humectés d'une aimable li-  
 queur ,  
 Qui mêle avec leurs feux son humide chaleur :  
 Je goûte cent plaisirs , & mes mains caressan-  
 tes

Touchent

DE PIÈCES GALANTES. 139

Touchent en liberté mille Beautés charmantes ;  
Sur cet amas de lys elles font mille tours ,  
Et de cent petits jeux provoquent nos amours.  
Cependant Isidore aussi douce que belle ,  
Cultive avec grand soin notre ardeur mutuelle ,  
Ses doux embrassemens , pour répondre à mes  
feux ,  
Secondent , ou plutôt , devancent tous mes  
vœux.  
Enfin , dit-elle , enfin contentons notre envie ,  
Et cédonz aux transports dont notre ame est  
ravie :  
Hélas , qu'attendons - nous ! Alcante embrasse-  
moi ,  
Viens mourir dans mes bras , je m'abandonne à  
toi.



DIALOGUE



## DIALOGUE

D E

L'AMOUR

E T

D E L'AMITIÉ.

---

L'AMOUR.

**I**L faut avouer, ma chere Sœur, que nous faisons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIÉ.

Il est vrai, mon Frere, qu'il n'est point de Compagnie un peu galante, où nous ne soyions le sujet de la conversation, & où l'on n'examine qui nous sommes, notre naissance, notre pouvoir, & toutes nos actions.

L'AMOUR.

## L'AMOUR.

Cela me déplaît assez ; car en vérité il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moi : les Sérieux me traitent de folâtre & d'emporté ; les Enjoués , de chagrin & de mélancolique ; les Vieillards , de fainéant & de débauché , qui corrompt la jeunesse ; les jeunes gens de cruel & de tyran , qui leur fait souffrir mille martyres , qui les tient en prison , qui les brûle tout vifs , & qui ne se repaît que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus , c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes , qu'on n'oseroit presque leur parler de moi ; ou si on leur en parle , il faut bien se donner de garde de me nommer , mon nom seul leur fait peur , & les fait rougir. Pour vous , ma Sœur , il n'en est pas de même , chacun s'empresse de vous louer , on vous nomme la douceur de la vie , l'union des belles âmes , le doux lien de la Société ; & enfin ceux qui se mêlent de pousser les beaux sentimens , disent tous d'une voix , & le disent en cent façons , qu'il n'est rien de si beau ni de si charmant que la belle Amitié.

L'AMITIÉ

## L' A M I T I É.

Sans mentir vous vous raillez bien agréablement : je me connois , mon Frere , & je n'ai garde de prendre pour moi des douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit bien aisé de me tromper , & que je sois fort simple & fort naïve , je ne le suis pas néanmoins assez , pour ne pas voir qu'on me jouë , & qu'on se sert de mon nom pour parler de vous ; mais je ne dois pas le trouver bien étrange , puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs , dont vous sçavez bien que l'on vous refuseroit l'entrée , si vous disiez le vôtre.

## L' A M O U R.

Je confesse , ma Sœur , que je me fers souvent de cet artifice qui me réussit heureusement : d'autres fois je m'appelle le Respect , & j'en imite si bien la maniere d'agir , les civilités & les révérences , qu'on me prend aisément pour lui. Je passe même quelquefois pour une simple Galanterie , tant je sçai bien me déguiser quand je veux : & à vous dire le vrai , je n'ai point de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs , je suis  
si

si jaloux de mon nom, que je prends volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m'appellent Estime, Complaisance, Bonté, & même si elles veulent, une disposition à ne pas haïr. Il ne m'importe, puisqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas, & que sous ces différens noms, je suis toujours le même : ce sont de petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les oblige de faire.

## L' A M I T I É.

Peut-être, mon Frere, vous donnent-elles tous les noms que vous venez de dire, faute de vous connoître.

## L' A M O U R.

Je vous assure, ma Sœur, qu'elles savent fort bien ce qu'elles disent ; je n'entre guères dans un cœur, qu'il ne s'en aperçoive ; la Joye qui me précède, l'Emotion qui m'accompagne, & le petit Chagrin qui me suit, font connoître assez qui je suis. Mais quoi ! elles mourroient plutôt mille fois que de me nommer par mon nom ; j'ai beau les faire soupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur absence ou pour leur infidélité, les rendre pâles & défaites



défaites, les faire même tomber malades, elles ne veulent point avouer que je sois maître de leur cœur. Cette opiniâtreté est cause que je prens plaisir à les maltraiter davantage, étant d'ailleurs bien assuré qu'elles ne m'accuseront pas des maux que je leur fais souffrir. Je sçai qu'elles s'en prendront bien plutôt à la Migraine, ou à la Rate, qui en sont tout-à-fait innocentes; & que si on les presse de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'est moi. Il n'en est pas ainsi des hommes, ils crient si-tôt que je les approche, & bien souvent avant que je les touche; & pour peu que je les maltraite, ils s'en plaignent à toute la terre, & même aux arbres & aux rochers, ils me disent des injures étranges, & ils font de moi des peintures si épouvantables, qu'elles seroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

### L' A M I T I É.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avouer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer: il vous ont dépeint en cent façons les plus agréables du monde, & vous sça-

vez

vez que tous les Amans ne tâchent qu'à vous représenter le plus naïvement qu'ils peuvent, & avec tous vos charmes, pour vous faire agréer de leurs Maîtresses. Mais puisque nous en sommes sur les personnes qui se mêlent de vous dépeindre, ne vous êtes-vous point avisé de faire vous-même votre Portrait, à présent que chacun fait le sien ? Il seroit admirable de votre main, & sans mentir vous devriez bien vous en donner la peine, quand ce seroit que pour désabuser mille gens qui ne vous connoissent que sur de faux rapports, & qui se forment de vous une idée monstrueuse & tout-à-fait extravagante.

## L' A M O U R.

Un Portrait comme vous l'entendez, quand même il seroit de ma main, ne serviroit de guères à me faire connoître. Il n'est pas que vous n'ayiez vu celui qui fut fait autrefois en Grèce par un excellent Maître, & qui depuis a couru par toute la Terre sous le nom de l'Amour Fugitif. Vous avez pu voir encore une Copie du même Portrait, de la main du Tasse. Ce sont deux piéces admirables, & telles que plusieurs ont voulu que j'en fusse l'Auteur. Cependant quoique tous mes traits y soient fort bien représentés, il est vrai

néanmoins qu'il y manque , comme dans tous les autres Portraits qu'on fait de moi , un certain je ne sçai quoi , tendre , doux & touchant , qui me distingue de quelques passions qui me ressemblent , & qui est en effet mon véritable caractère : les cœurs que je touche moi - même le ressentent fort bien ; mais , ni les couleurs , ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui est assez joli , qui sans doute ne vous déplaira pas ; il m'est tombé par hazard entre les mains , & je l'aime pour sa petitesse : le voici , si je ne me trompe.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde ,  
 Il est le plus petit & le plus grand des Dieux ,  
 De ses feux il remplit le Ciel , la Terre , &  
 l'Onde ,  
 Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

### L' A M I T I É.

Ce Portrait me plaît fort , & je trouve qu'on peut ajouter comme une chose qui n'est pas moins étonnante que les autres , l'adresse dont il vous renferme dans quatre Vers , vous qui remplissez tant de Volumes. Cependant , mon Frere , vous êtes  
 bien-

bien heureux de trouver ainsi des Peintres  
qui fassent votre portrait. Pour moi , je  
ne connois personne qui voulut se donner  
la peine de travailler au mien ; desorte  
que pour avoir la satisfaction d'en avoir  
un , il a fallu que je l'aye fait moi-même ;  
vous verrez si j'ai bien réussi , & si je ne  
me suis point flatée , moi qui fais pro-  
fession de ne flater personne.

J'ai le visage long & la mine naïve,  
Je suis sans finesse & sans art,  
Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,  
Et je ne mets jamais de fard.



Mon abord est civil , j'ai la bouche riante,  
Et mes yeux ont mille douceurs ;  
Mais quoique je sois belle , agréable & char-  
mante ,  
Je régne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez , & presque tous les hom-  
mes  
Se ventent de suivre mes loix .  
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous  
sommes ,  
Dont le cœur réponde à la voix !

Ceux que je fais aimer d'une flâme fidelle,  
Me font l'objet de tous leurs soins ;

Et quoique je vieillisse , ils me trouvent fort  
belle ,

Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître

Où l'on voit la prospérité ;

Cependant il est vrai qu'on ne peut me con-  
noître

Qu'au milieu de l'adversité.

J'ai vû le tems que je n'aurois pas eu le  
loisir de faire ce Portrait , lorsque j'étois  
de toutes les Sociétés , & que je me trou-  
vois dans toutes les grandes Assemblées ;  
mais à présent que je me vois bannie du  
commerce du monde , j'ai tâché de me  
divertir quelques momens dans cette in-  
nocente occupation.

### L' A M O U R.

Je trouve , ma Sœur , que vous y avez  
fort bien réüssi , si ce n'est , à la vérité , que  
vous êtes un peu trop modeste , & que  
vous ne dites pas la moitié des bonnes  
qualités qui sont en vous ; puisqu'enfin  
vous ne parlez point de cette générosité  
désintéressée qui vous est si naturelle , &  
qui vous porte avec tant de chaleur à ser-  
vir vos amis.

### L'AMITIÉ.

## L'AMITIÉ.

Vous voyez cependant l'état qu'on fait de moi dans le monde, il semble que je ne sois plus bonne à rien; & parceque je n'ai point cette complaisance étudiée & cet art de flater qu'il faut avoir pour plaire, on trouve que je dis les choses avec une naïveté ridicule, & qu'en un mot je ne suis plus de ce tems-ci. Vous sçavez, mon Frere, que je n'ai pas été toujours si méprisée, & vous m'avez vu régner autrefois sur la terre avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vôtre. Il n'étoit rien alors que l'on ne fit pour moi, rien que l'on ne crût m'être du, & rien que l'on osât me refuser; l'on faisoit gloire, de me donner toutes choses, & même de mourir pour moi, si l'on croyoit que je le voulusse, & sans mentir, je puis dire que je me voyois alors maîtresse de beaucoup plus de cœurs que je n'en possède à présent, bien que les hommes de ce tems-là n'eussent la plûpart qu'un même cœur à deux, & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je ne sçai pas pourquoi l'on m'a quittée ainsi, moi qui fais du bien à tout le monde, & dont personne n'a jamais reçu de déplaisir, & que cependant chacun continuë à

vous suivre aveuglément , vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous votre empire , & qui les outragez de telle sorte , qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui soupirent & qui se plaignent de votre tyrannie.

### L' A M O U R.

Il est vrai que la plûpart de mes Sujets murmurent incessamment. Ils crient même tout haut qu'ils n'en peuvent plus , & que je les réduits à la dernière extrémité , & bien souvent ils me menacent de secouer le joug ; mais tout leur bruit ne m'émeut guères , je sçai qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est , & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi malheureux qu'ils veulent qu'on les croye.

### L' A M I T I É.

Je suis persuadée qu'ils le sont encore plus qu'ils ne le disent , & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La guerre , la famine & les maladies affligent en de certains tems quelques coins de la terre & quelques personnes seulement , pendant que le reste du monde jouit de la paix , de l'abondance & de la santé ; mais il n'est point

point de tems , de lieux ni de personnes qui soient exempts de votre persécution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Été , aux Indes comme en France , & les Rois soupirent comme les Bergers : les enfans mêmes que leur âge en avoit jusqu'ici préservés , y sont sujets comme les autres , & par un prodige étonnant , vous faites qu'ils aiment avant que de connoître & qu'ils perdent la raison avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous causez , puisqu'on ne voit partout que des Amans qui se désespèrent , des Jaloux qui se servent de poison , & des Rivaux qui s'entretiennent.

## L' A M O U R.

J'avouë que je suis bien méchant quand je suis irrité ; il est vrai qu'en de certaines rencontres je deviens si terrible , que bien des gens se sont imaginés que je me changeois en fureur ; mais sans mentir , s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal , je puis dire qu'en récompense je fais beaucoup de bien. La Fortune qui se vante partout que c'est à elle seule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il lui plaît , n'y entend rien aux prix de moi ; quelques biens & quelques honneurs qu'elle donne à un homme , il n'est jamais



content de sa condition , & on lui voit toujours envier celle des autres , ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur sois favorable , ils ne croient pas qu'il y ait au monde de félicité comparable à la leur ; & lors même que je les maltraite , ils se trouvent encore trop heureux de vivre sous mon Empire , & je vois tous les jours de simples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Rois , s'il leur en coûtoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres , toutes cruelles & ingrates qu'elles soient.

### L' A M I T I É.

Ces Bergers dont vous parlez , font bien voir que vous gâtez l'esprit de ceux qui vous reçoivent , mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux ; car enfin quelle extravagance d'être malades comme ils disent qu'ils sont , & ne vouloir pas guérir ; être en prison & refuser la liberté : en un mot être misérables , & ne vouloir pas cesser de l'être ?

### L' A M O U R.

Leur extravagance seroit encore plus grande de vouloir guérir ou sortir de prison , non seulement parceque leur maladie

die

die est plus agréable que la santé, & qu'il est moins doux d'être libre que d'être prisonnier de la sorte ; mais aussi parcequ'il leur seroit fort inutile de le vouloir si je ne le voulois aussi. Je ne suis pas un Hôte qu'on chasse de chez soi quand on veut ; comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté , j'y demeure aussi bien souvent malgré qu'ils en ayent , & je me soucie aussi peu de la résolution qu'on prend de me faire sortir , que de celle qu'on fait de m'empêcher d'entrer.

## L'AMITIÉ.

Votre procédé , mon frere , est bien différent du mien ; je quitte les gens dès le moment que je les incommode , l'on ne m'a qu'autant que l'on me veut avoir , & l'on ne voit point d'amis qui le soient malgré eux. Quand je suis dans un cœur , & qu'il vous prend fantaisie d'y venir pour prendre ma place , vous sçavez avec quelle douceur je vous la quitte , je me retire insensiblement & sans bruit ; le cœur même où se fait cet échange , ne s'en apperçoit pas , & quelquefois il y a long-tems que vous le brûlez , qu'il croit encore que c'est moi qui l'échauffe & qui le fait aimer. Vous n'avez garde d'en user de la sorte , lorsqu'un pauvre cœur se résout à

vous échanger avec moi , parceque la raison le commande & l'y contraint ; bien qu'il ait un extrême regret de se voir obligé à une si cruelle séparation , bien qu'il vous conjure en soupirant de le laisser en paix , & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir , que parceque je vous ressemble , & que c'est en quelque façon vous retenir , que de m'avoir en votre place : néanmoins avec quelle cruauté ne vous moquez-vous point de ses soupirs ? Vous le poussez à bout , & parcequ'il a eu seulement la pensée de se mettre en liberté , vous redoublez ses chaînes , & l'accablez de nouveaux supplices. Que si vous le laissez en repos quelque tems , en sorte qu'il commence à croire qu'il s'est heureusement délivré de vous ; quel plaisir ne prenez-vous point à lui faire sentir qu'il n'en est pas où il pense ? Vous le pressez de toute votre force , & par un soupir redoublé qui lui échappe , ou par quelque pointe de jalousie qui le pique , il ne connoît que trop que vous êtes encore le maître chez lui , mais le maître plus absolu & plus redoutable que jamais.

L'AMOUR.

## L'AMOUR.

J'en use ainsi, ma sœur, pour faire voir qu'on ne peut rien sur moi, & que pour entrer dans un cœur ou pour en sortir, je ne dépends de qui que ce soit au monde. Quelques-uns se sont imaginés que j'avois besoin du secours de la sympathie pour m'insinuer dans les cœurs, & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maître, si auparavant elle ne les dispoit à me recevoir. C'est une vieille erreur que l'expérience détruit tous les jours. Et en effet, bien loin d'être toujours redevable de mon Empire à la sympathie, c'est moi qui lui donne entrée, & qui l'établis en bien des cœurs où sans moi elle ne se seroit jamais rencontrée. Combien voit-on de personnes dont l'humeur & l'inclination étoient tout-à-fait opposées, que je fais s'entr'aimer, & qui dès aussitôt que je les ai touchées, changent de sentiment en faveur l'une de l'autre, viennent à aimer & haïr les mêmes choses; & enfin deviennent tout-à-fait semblables?

## L' A M I T I É.

Pour moi, j'avouë que je suis redevable à la sympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs, & je dirai même qu'il me seroit impossible de les lier étroitement, si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. En vérité elle est tout-à-fait obligeante & tout-à-fait incompréhensible; il ne semble pas qu'elle se mêle de quoi que ce soit, on n'entend jamais de bruit ni de dispute où elle est, & assurément il n'est rien de si doux ni de si tranquille: cependant par de secrettes intelligences qu'elle a dans les cœurs, & par de certains ressorts qu'on ne connoît point, elle fait des choses inconcevables, & sans se remuer en apparence, elle remuë toute la terre. Les Philosophes ont souhaité de tous tems, d'avoir sa connoissance; mais il ne leur a pas été possible d'y parvenir, & elle a toujours pris plaisir de vivre cachée aux yeux de tout le monde. Quelques-uns ont pris pour elle la ressemblance des humeurs; mais ils ont bien reconnu qu'ils s'étoient trompés, & que si elle a de l'air de la sympathie, elle ne l'est pas effectivement. Il n'est personne qui les connoisse mieux que moi, & qui sçache plus précisément

cifément la différence qui est entr'elles : autant que j'aime à me trouver avec la sympathie , autant ai-je de peine à m'accorder avec la Ressemblance , & il n'est pas possible de s'imaginer combien j'en vois qu'elle empêche de s'entr'aimer. Cela paroît étrange , & néanmoins est très véritable ; il est constant que les personnes de même profession , & qui réussissent également , ne s'aiment point ; cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie , mon ennemie jurée , & avec laquelle je ne me rencontre jamais. Ceux même qui ont le plus d'esprit , ne peuvent vivre ensemble , quand ils croient en avoir autant l'un que l'autre , & principalement lorsque l'ayant tourné de la même façon , ils sont persuadés qu'ils excellent dans une même chose. On sçait aussi que les Enjoués , les Diseurs de bons mots , ceux qui font profession de divertir agréablement une Compagnie , ne peuvent souffrir leurs semblables , & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais surtout , la ressemblance & la conformité d'humeur me nuit tout-à-fait parmi les femmes ; deux Coquettes se haïssent nécessairement , deux précieuses encore plus , quelque mine qu'elles fassent de s'aimer ; & même c'est assez pour être assuré que deux fem-  
mes

mes ne seront jamais bonnes amies , si elles dansent , ou si elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte , lorsque leurs humeurs ou leurs perfections ont moins de rapports , lorsque l'une d'elles se pique de beauté & l'autre d'esprit ; l'une d'être fiere & sérieuse , & l'autre d'être enjouée & de dire cent petites choses qui divertissent. La raison de cette bonne intelligence est bien aisée à deviner , c'est que ces sortes de personnes n'ont rien à partager ensemble ; les douceurs qu'on dit à l'une ne sont point à l'usage de l'autre , & elles s'entendent cajoller sans jalousie ; ce qui n'arrive pas lorsqu'elles ont les mêmes avantages. A vous dire le vrai , de quelque humeur que soient les femmes , je ne me rencontre guères avec elles , ou si je m'y rencontre quelquefois , je n'y demeure pas longtemps , ma sincérité leur déplaît , & elles sont tellement accoûtumées à la flatterie , qu'elles rompent aisément avec leur meilleure amie , dès la première vérité qu'elle leur dit. Néanmoins ce qui m'empêche d'avoir grand commerce avec elles , n'est pas tant parcequ'elles se disent leurs vérités , que parcequ'elles ne se les disent pas ; car enfin si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut dont elle pourroit se corriger , si elle-même le connoissoit ,

soit , ne pensez pas qu'elle l'en avertisse ; elle aura une maligne joye de voir que ce défaut lui donne avantage sur elle ; & même si une coëffure , ou un ajustement lui sied mal , elle aura la malice de lui dire qu'il lui sied admirablement. Néanmoins ceci n'est pas généralement vrai pour toutes les femmes , j'en sçai qui observent mes loix avec une exactitude & une soumission entiere , & je puis dire à la honte de tous les hommes , qu'il n'est point de cœurs mieux unis que ceux de ces charmantes personnes , qui s'aiment véritablement , & autant qu'elles sont aimables.

### L' A M O U R.

Je puis dire aussi à la honte de tous les hommes , que je connois des femmes qui sçavent mieux que tous tant qu'ils sont , ce que c'est que d'aimer véritablement , & qui pourroient leur faire des leçons de constance & de fidélité. Je dirai même que c'est une injustice que l'on a faite de tout rems à ce beau Sexe , de l'accuser de légèreté , & que je ne sçai point d'autre raison de la mauvaise réputation qu'il a d'être inconstant , que parceque les hommes font les Livres , & qu'il leur plaît de le dire & de l'écrire ainsi. Il est constant  
que



que comme les femmes aiment presque toujours les dernières , elles ne cessent aussi presque jamais d'aimer que lorsqu'on ne les aime plus , & que comme il faut un long tems & de fortes raisons pour les engager dans l'affection des hommes , elles ne se retirent aussi que pour des sujets qui le méritent , & qui les y obligent absolument.

### L' A M I T I É.

Ce n'est pas-là l'opinion commune ; & sans mentir si la chose est ainsi que vous le dites , je connois bien des gens dans l'erreur , & qu'il seroit mal-aisé de désabuser. Quoiqu'il en soit , je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance & de cette fidélité dont vous les louez , puisqu'il en est si peu qui en sçachent si bien user , & que la plûpart ne s'en servent que pour aimer des personnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En vérité , mon frere , c'est une chose étrange , que vous preniez plaisir à mettre la division & le désordre dans les familles , vous qui devriez n'avoir d'autre emploi que d'y conserver l'union & la paix ; & que ne pouvant durer long-tems où vous avez obligation de vous trouver , vous n'ayiez point de

de plus grande joye que de vous couler adroitement où il est défendu de vous recevoir. Il semble même que l'Hyménée, que vous témoignez quelquefois aimer si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours, je ne me souviens point de vous avoir vu en Portiere entre le Mari & la Femme, au lieu que l'on vous voit sans cesse entre le Femme & le Galant, où vous faites cent gentilleses & cent folies. Pendant que le Mari se promene un peu loin de là entre le Chagrin & la Jaloufie qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de son carrosse; la Jaloufie les ouvre incessamment, pour lui faire voir ce qui se passe, & le Chagrin les referme aussi tôt pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaise.

### L' A M O U R.

Il me semble, ma Sœur, que toute sage que vous êtes, vous ne vous acquittez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on ne vous rencontre guères souvent où vous devriez être toujours, je veux dire entre les freres & les sœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, se déchirent les

UNS

uns les autres , & se haïssent mortellement.

### L' A M I T I E.

J'en ai bien regret ; mais je n'y sçau-  
rois que faire , ils sont la plûpart tellement  
attachés à l'intérêt , mon ennemi caché ,  
& avec lequel j'ai une horrible antipathie ,  
( car vous sçavez qu'il veut avoir tout à  
lui , & qu'au-contre je fais profession  
de n'avoir rien à moi : ) ils sont , dis-je ,  
tellement attachés à ce lâche intérêt , qu'ils  
m'abandonnent volontiers plutôt que lui.  
D'ailleurs , comme ils tirent chacun de  
leur côté , ils rompent tous mes liens , &  
m'échappent sans cesse.

### L' A M O U R.

Je vous pardonnerois de quitter des pa-  
rens intéressés & déraisonnables , si c'étoit  
pour vous trouver avec des étrangers sages  
& vertueux ; mais il est certain que le plus  
souvent ce n'est que la débauche & le vice  
qui vous attirent , & qui vous font de-  
meurer où vous êtes ; & que deux hom-  
mes ne seront bons amis , que parceque  
ce sont deux bons Yvrognes , deux francs  
Voleurs , ou deux vrais Impies.

L'AMI-

## L'AMITIE.

Je ne me suis jamais trouvée avec ces gens-là : j'avouë qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me ressemble en quelque chose, & qui affecte fort de m'imiter. Il est encore véritable qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi, je dis ces actions éclatantes qui étonnent toute la terre ; mais ce n'est point par le principe de cette véritable générosité qui m'anime, & l'on peut dire qu'elle les fait de la même manière que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoissent les choses, n'ignorent pas la différence qui est entr'elle & moi, & ils ont toujours bien sçu que je ne me rencontre jamais qu'avec la vertu & au milieu des vertueux.

## L'AMOUR.

S'il est ainsi, ma Sœur, on ne vous rencontre pas aisément, & votre demeure est bien difficile à trouver.

L'AMI-

## L' A M I T I E'.

Elle l'est assurément plus que la vôtre, puisque je ne me plais qu'avec les Sages qui sont fort rares, & que vous au contraire ne vous plaisez qu'avec les fous, dont le nombre est presque infini, & dont vous aimez tant la compagnie, que si les personnes qui vous reçoivent, ne le sont pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guères à les achever.

## L' A M O U R.

Je sçai bien, ma Sœur, qu'il y a longtemps qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raison, & qu'on m'accuse de la chasser de tous les cœurs dont je me rends le maître ; mais je puis dire que fort souvent nous nous accordons bien ensemble, & que si quelquefois je me vois obligé à lui faire quelque violence, il y a de sa faute bien plus que la mienne.

## L' A M I T I E'.

N'est-ce point que la Raison a tort, & que vous êtes bien plus raisonnable que la Raison même ?

L'AMOUR.

## L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'assurer , à vous dire le vrai ; mais je sçai bien que si elle vouloit ne se point mêler de mes affaires , comme je ne me mêle point des siennes , nous vivrions fort bien ensemble. Je n'empêche point qu'elle ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie , je veux bien qu'elle les rende grands Politiques , bons Capitaines , & sages Magistrats ; mais je ne puis souffrir qu'elle s'ingere de contrôler mes divertissemens & mes plaisirs , ni moins encore de régler la dépense , les Bals , les Cadeaux , & toutes les galanteries des Amans. N'a-t-elle pas assez d'autres choses plus sérieuses pour s'occuper ? Et pourquoi faut-il qu'elle s'amuse à mille bagatelles dont elle n'a que faire ? Que voulez-vous que je vous dise , c'est une superbe & une vaine , qui veut régner par-tout , qui critique tout , & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-même : je la repousse à la vérité d'une terrible force , quand je ne suis pas en humeur d'en souffrir , & fort souvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en use mieux qu'elle en toutes choses , quand elle est la plus forte,

te , & qu'elle a avantage sur moi , elle ne me donne point de quartier , elle me chasse honteusement , & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi quand je demeure le vainqueur , ce qui arrive assez souvent , je me contente de me rendre le maître de la place , & pourvu que le cœur m'obéisse , je lui laisse disposer à sa fantaisie de tous les dehors : je ne me vante point de l'avoir battuë , & comme elle est glorieuse , elle ne s'en vante pas aussi , elle fait bonne mine , & paroît toujours la maîtresse.

### L' A M I T I E.

On remarque en effet que tous les Amans , quelques fous qu'ils soient , veulent paroître sages , & qu'on n'en voit point qui ne prétende être fort raisonnable : mais de toutes les extravagances , je n'en trouve point de plus ridicule que celle qui leur est commune à tous , je veux dire , la forte persuasion qu'ils ont , que la personne qu'ils aiment est la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui sont au monde : je me suis cent fois étonnée de cette extravagance.

### L'AMOUR.

## L'AMOUR.

Est-il bien possible , ma Sœur , que vous n'en sçachiez pas la cause , & que vous n'ayiez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainsi favorablement de la Beauté qu'ils aiment , que parcequ'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau , qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire ? C'est un secret qui est fort naturel , mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns se sont imaginés que j'aveuglois tous les Amans ; les autres , que je leur mettois un bandeau sur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de la personne aimée : mais les uns & les autres ont très-mal rencontré : car enfin il n'est point de gens au monde qui voyent si clair que les Amans. On sçait qu'ils remarquent cent petites choses dont les autres personnes ne s'apperçoivent pas , & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre tout ce qui se passe dans le fond de leur cœur. Sans mentir je ne comprends pas ce qui a pu donner lieu à de si étranges imaginations , si ce n'est peut-être qu'on ait pris pour un bandeau , de certains petits cristaux que je leur mets au-devant des yeux , lorsque je leur fais regarder les personnes qu'ils aiment.

Ces



Ces cristaux ont la vertu de corriger les défauts des objets , & de les réduire dans leur juste proportion. Si une femme a les yeux trop petits ou le front trop étroit, je mets au-devant des yeux de son Amant un cristal qui grossit les objets , en sorte qu'il lui voit des yeux assez grands , & un front raisonnablement large. Si au-contraire elle a la bouche un peu trop grande , & le menton trop long , je lui en mets un autre qui apétisse , & qui lui représente une petite bouche & un petit menton. Ces cristaux sont assez ordinaires ; mais j'en ai de bien plus curieux , & ce sont des cristaux qui apétissent des bouches & aggrandissent des yeux en même tems : j'en ai aussi pour les couleurs , qui font voir blanc ce qui est pâle , clair ce qui est brun , & blond ce qui est roux : ainsi de tout le reste. Mais à qui est-ce que je parle ? N'en avez-vous pas aussi-bien que moi de toutes les façons ?

### L' A M I T I E.

Il est vrai que j'en ai , mais il s'en faut bien qu'ils fassent un effet aussi prodigieux que les vôtres ; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets & les rendre plus supportables ; mais ils n'empêchent pas qu'on ne les voye. Cependant , mon Frere , il  
me

me semble que nous parlons ici plaisamment bien de nos petites affaires, & qu'on se moquerait bien de nous, si l'on nous entendoit dire naïvement, comme nous faisons, toutes les nouvelles de l'école.

### L' A M O U R.

Je connois à la vérité bien des personnes qui trouveroient notre entretien fort simple & fort ridicule; mais j'en sçai d'autres dont le jugement seroit plus favorable, & qui le trouveroient assez divertissant.

### L' A M I T I E.

Je sçai dumoins qu'il m'a fort diverti, & que j'ai bien du regret de ne pouvoir causer davantage avec vous; mais je ne veux pas donner sujet de se plaindre de moi à quelques personnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, si j'étois plus long-tems sans leur donner des marques de mon souvenir.

## L' A M O U R.

Adieu donc, ma Sœur, aussi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous, & qui pressent toutes étrangement. J'ai des Amans à punir, j'en ai d'autres à récompenser, & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris, qui va partir pour aller au Bal, où je dois lui conquérir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnêtes-gens dans l'assemblée, & leur faire avouer qu'elle est la plus belle & la plus aimable personne du monde.



LETTRE



LETTRE  
A MADemoiselle

DE . . . .

*Sur un Etui de table d'or , qu'elle mettoit  
en voyage dans une pochette au-devant  
de sa juppe , lequel se plaçoit étant en  
carosse , justement , &c.*

**Q**Uoique vos deux dernieres Lettres  
soient différentes sur le tems de vo-  
tre retour , elles sont du moins sembla-  
bles en ce point , qu'elles m'assurent éga-  
lement de votre tendresse , qui me don-  
ne une joye infinie ; parceque c'est ce que  
je désire le plus au monde , & que de tous  
les biens de la vie je ne suis sensible qu'à  
celui-là. Après cela il n'est pas besoin de  
vous jurer que l'impatience que j'ai de  
vous revoir , est extrême ; & ce qui l'aug-  
mente , c'est que le froid de la saison se  
vient joindre à l'ardeur de mon amitié ,

Qui fait qu'une antiperistase

Me cause une incommode extase.

Enforte que souvent je brûle du désir  
de vous revoir , & en même-tems j'ai si  
H ij grand

grand froid , que votre Etui d'or est mille fois plus heureux en pleine campagne que je ne le suis dans mon lit , & je ne puis m'empêcher dans ce moment-là , d'envier furieusement son bonheur.

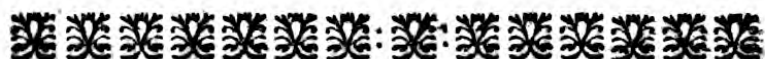
Hélas ! qui n'en feroit autant ,  
 Pour être comme lui bien-heureux & content ;  
 Pour avoir la bonne fortune  
 D'être si bien traité d'une charmante brune  
 Chaque jour près de ses beaux yeux  
 Il contemple à loisir leurs regards précieux ,  
 Il goûte chaque jour sur sa bouche adorable  
 De ses baisers le plaisir délectable ;  
 Chaque jour cet heureux métal  
 Entre ses lèvres de corail  
 Se sent presser d'un bonheur sans égal ,  
 Et du bout de sa langue en délices féconde  
 Va quelquefois chercher la douceur sans seconde.  
 Mais à tant de faveurs & de charmans plaisirs ,  
 Qui pourroient contenter les plus ardens desirs ,  
 Iris n'a pas borné sa belle destinée  
 Si douce & fortunée ;  
 Et pour la couronner d'un présent glorieux  
 Qui pourroit enchanter les hommes & les Dieux ,

Iris

Iris par un excès de grace  
 Quelquefois lui fait place  
 Au séjour des plaisirs & de la volupté,  
 Séjour plein de félicité,  
 Séjour où tout plaisir abonde,  
 Séjour le plus charmant du monde,  
 O cent fois trop heureux séjour !  
 Séjour pour qui mon cœur soupire,  
 Où les Jeux, les Plaisirs, les Graces & l'Amour  
 Ont tous établi leur empire.

Je pense que vous trouverez à propos  
 que je demeure-là ; aussi-bien la force  
 de mon imagination me donne des idées  
 qui me feroient pousser ma Poësie un  
 peu trop avant, & j'aimerois mieux mou-  
 rir que d'avoir pris la moindre petite li-  
 cence qui vous put déplaire. Laissons donc  
 cet heureux Etui en sa place, & que per-  
 sonne ne soit si osé que d'y aller le pren-  
 dre. Pour moi, si je m'y recontrois, je  
 pense que je crierois pour l'empêcher,  
 aussi haut que fit autrefois..... lorsqu'on  
 lui voulut ôter son Anneau. J'en aurois  
 quasi la même raison, & vous me l'a-  
 vouërez, si vous vous souvenez de son  
 histoire que je vous ai autrefois contée  
 pour vous réjouir ; & si vous n'êtes de mé-  
 chante humeur, vous en ferez autant de  
 celle-ci. Je vous y exhorte, & de sur-

monter en ma faveur la sévérité de votre sagesse , qui doit être moins scrupuleuse entre nous qu'entre d'autres gens. Faites donc ce petit effort pour l'amour de moi , je vous en conjure , & de m'aimer toujours autant que je vous aime , c'est-à-dire , infiniment.



A M A D A M E

LA COMTESSE DE...

*En lui envoyant son Portrait.*

**M**ADAME,

Vous alliez être obéie à ma mode , & j'allois commencer votre Portrait ; mais l'idée que j'en avois , m'a représenté tant de belles choses , que désespérant de les pouvoir exprimer ,

Ma main a jetté le pinceau ,  
Et surmonté par mon ouvrage

J'ai perdu le courage  
De pouvoir rien faire de beau.

En vain j'ai rappelé cent fois en ma mémoire  
Les traits de l'esprit & du corps ;

Je

Je n'ai fait voir par ces efforts  
Que ma honte & que votre gloire.

Permettez moi donc de vous faire ici le  
Portrait d'une personne que vous souhai-  
tez de connoître, & dont on vous a parlé  
assez souvent; je réussirai peut être mieux  
à vous la représenter, que je ne ferois à  
vous dépeindre vous-même. Et puisque  
ma main est trop foible pour toucher des  
qualités aussi belles que les vôtres, es-  
sayons à représenter une personne moins  
parfaite que vous.

Laissons là le pinceau, reprenons le crayon,  
Le Soleil éblouit par sa grande lumière,  
Il faut abaisser la paupière,  
Et tracer seulement son ombre ou son crayon.

La jeune Cloris est si parfaite, que tou-  
tes les Graces se sont assemblées pour la  
former; sa taille n'est ni grande ni pe-  
tite, son action est libre & agissante, sa  
démarche n'a rien de précipité, mais elle  
n'a rien de lent, & se ressent plutôt de  
l'impression de cet agréable feu qui l'a-  
nime: ses pieds sont admirablement bien  
tournés, & font mouvoir son corps avec  
une grace qu'on ne sçautoit exprimer:  
elle a un grand embonpoint qui lui sied  
bien & qui ne l'incommode pas.

H iij

Mais



Mais son accueil est si charmant ,  
 Si gai , si doux , si plein de grace ,  
 Qu'il se fait dans le cœur une sensible trace ,  
 Et le gagne dans un moment.  
 Son abord est riant , elle a l'air agréable ,  
 Aisé , commode & caressant ;  
 Si bien que tout d'un coup l'on voit & l'on ressent  
 Tout ce qu'elle a de plus aimable.

C'est la belle perspective qui se présente aux yeux ; mais ce n'est pas une illusion qui trompe , elle a en elle la source de toutes ces belles choses ; car à la considérer de près , c'est une admirable brune , qui a les yeux beaux , le nez assez grand , le visage rond , la bouche petite , & les lèvres toujours fraîches & vermeilles.

Le tour de son visage est juste ,  
 Le front serein , la gorge auguste  
 Par deux globes formés de lys.  
 Et si l'on obtenoit d'un Amour moins sévère  
 De nous laisser voir ce mystère ,  
 Nos yeux en seroient éblouis.

Ses cheveux sont châains , & lui donnent un agrément tout particulier lorsqu'ils sont rattachés , & qu'elle n'en laisse pas flotter les boucles qui leur sont naturelles ;

relles ; parceque les yeux découvrent pour  
lors sans embarras toute la proportion de  
son visage , dont la figure est agréable-  
ment bien faite. Il faut croire que le reste  
du corps répond à cette belle montre , &  
que ce qui est caché n'a pas moins de  
charmes que ce que l'on voit.

Car ma Muse ne voudroit pas  
Parler de ses secrets appas ,  
Qui font du curieux le supplice & la gêne :  
Son vol est audacieux ,  
Et la discrétion qui la pousse & la mene ,  
L'arrête à ces beautés qui paroissent aux yeux.

Mais sans mentir , je n'estimerois pas  
son corps , s'il n'étoit animé de son esprit ;  
quoiqu'elle se défende toujours d'en avoir,  
c'est pour lors , ce me semble , qu'elle en  
a davantage , & que cette lumière qu'elle  
veut cacher , paroît avec plus d'éclat &  
de force ; il est plein de feu & enjoué ,  
tourné aux belles choses , dont elle a un  
goût délicat , & juge finement les beaux  
endroits ; elle aime avec passion tous les  
ouvrages d'esprit , & a une curiosité avi-  
de pour toutes ses productions. Quoique  
pour l'ordinaire elle ait l'esprit fort pré-  
sent , elle lui donne quelquefois permis-  
sion d'aller où ses pensées l'appellent ;  
mais il n'y est pas long-tems , & ne se fait  
pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de son petit voyage :  
 Et retrace sur le visage  
 Un je ne sçai quel nouveau jour  
 Qui nous annonce son retour.

Elle n'est pas opiniâtre; mais elle ne peut souffrir qu'on la contredise, ni qu'on choque ses sentimens : elle n'a pas l'humeur inquiète; mais si ses ordres ne sont exécutés sur le moment, elle en est en peine, & son repos n'est point tranquille qu'après l'exécution. Tout cela part d'une belle cause, & tous ces effets naissent de la vivacité de son esprit.

Elle a bien l'humeur complaisante,  
 Elle louë agréablement :  
 Mais si la personne est absente,  
 Elle en raille modestement.  
 Comme elle a du penchant à la douce fatyre,  
 Elle cherche souvent à rire,  
 Aux dépens même du martyre  
 D'un pauvre & malheureux Amant.

Ce n'est pas qu'elle soit insensible à l'amitié, & si je ne me trompe, elle a l'ame belle, généreuse & reconnoissante. Elle s'attache fortement aux intérêts d'une amie; mais son amitié est délicate sans être fragile. Cela veut dire, qu'après que ce lien est rompu, elle ne le sçauroit plus re-  
 nouër

noüer ni s'y fier comme auparavant. Comme elle a l'esprit net , elle cherche avec scrupule la propreté en toutes choses , & ne peut souffrir le désordre , non pas même dans ses cheveux. Elle dévoreroit les Livres , & passeroit les nuits & les jours à la lecture , particulièrement des Romans , si elle ne modéroit cette inclination. Enfin , elle a ses sentimens hauts & relevez , & un jugement tout-à-fait éclairé , qui guide & conduit son esprit.

Mais , ô Dieux , que je suis surpris !  
 Je croyois avoir fait le Portrait de Cloris ,  
 Et je vois bien que c'est le vôtre ;  
 Que ce sont-là , Diane, & vos traits & vos  
 ris ,

Et non pas les graces d'une autre ;  
 Que j'ai peint le Soleil & non pas son rayon ,  
 Par les traits du pinceau , non par ceux du  
 crayon.

Je n'ai pu suivre d'autre idée  
 Que celle qui s'offroit à moi ,  
 Mon ame en étant possédée ,  
 Ma main en a reçu la loi ,  
 Et je suis devenu semblable  
 A ce peintre admirable ,  
 Qui représentant les beautés  
 Des mortelles Divinités ,  
 Jamais il ne peignoit de femme ,  
 H vj Qu'il

Qu'il ne lui donnât tous les traits,  
 La grace, l'air & les attraits,  
 De celle que l'Amour avoit peint dans son  
 ame.



## L E T T R E

A M A D E M O I S E L L E

D E M \* \* \* \* \*

*Sur un Songe.*

**D**Ans le tems qui divise la nuit d'avec le jour, & auquel les foibles rayons de l'Aurore commençant à percer les voiles épais des ténèbres, laissent à discerner à l'œil si cet intervalle est du jour ou de la nuit ; j'ai fait un songe que je veux vous raconter, puisqu'il vous concerne entièrement, & qu'il doit être véritable, puisqu'il a été fait dans le tems auquel ils se font ordinairement, & où l'esprit agit avec plus de liberté.

Je me suis donc imaginé d'être transporté dans le lieu le plus agréable qui se soit jamais offert à ma vûe. C'étoit une  
 prairie

prairie tapissée d'autant de fleurs que la terre en ait jamais produit, & qui ne satisfaisoient pas seulement la vûë par l'agréable variété de leurs couleurs ; mais qui ravissoient encore l'odorat par l'odeur la plus exquise dont il puisse être touché.

Cette prairie étoit bordée de deux larges canaux , remplis d'une eau vive & pure , dont la surface représentant aux yeux toutes les couleurs différentes des fleurs , formoit un objet très agréable. Ils étoient accompagnés de deux allées d'arbres fort élevés , & dont les branches portoient moins de feuilles que d'oiseaux , qui dans la variété & la délicatesse de leurs chants , ne laissoient rien à désirer pour la satisfaction de l'oreille.

Ces petits hôtes des bois  
Eclatoient tous à la fois,  
Comme pour disputer du charme de leurs  
voix ,

Et d'une force si pareille  
Tâchoient d'agréer à l'oreille ,  
Que ce sens confus & surpris ,  
Ne pouvoit pas juger qui méritoit le prix.

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette délicieuse prairie , que je m'apperçus qu'elle

qu'elle étoit terminée par l'objet du monde le plus magnifique. C'étoit un Temple dont la structure marquoit l'antiquité, & qui n'étoit pas moins remarquable par la masse prodigieuse de son édifice, que par le marbre & le jaspe qui en composoient le corps, & l'or & l'azur dont il brilloit de tous côtés. Ce que j'en voyois me parut si beau, que je ne pus m'empêcher de souhaiter d'en voir davantage, & je m'avantai tout le long d'une allée pour satisfaire ma curiosité ; mais à peine avois-je fait les premières démarches, que je fus arrêté par un objet encore plus beau que tout ce que je viens de vous représenter.

L'éclat des plus vives couleurs,  
 L'émail de tant de belles fleurs,  
 Le printems éternel de ces vertes prairies,  
 Tout le brillant de l'or, celui des pierreries,  
 La douceur des parfums, le concert des oiseaux,  
 Toute la pureté des eaux,  
 Toute la fraîcheur de l'ombre,  
 Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,  
 Ne sont qu'une imparfaite image,  
 De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je crois qu'après cela vous ne devez pas  
 douter

douter que ce ne fût vous que je rencontrai dans ce lieu , encore que vous ne vous imaginiez peut-être pas d'y être. En effet , belle Climene , ce fut vous que je vis dans ce moment , & qui vous présentâtes à mes yeux telle que vous êtes ordinairement ; c'est-à-dire , la personne du monde la plus aimable. Vous étiez étendue sur le gazon , & vos mains qui panchoient négligemment , s'avançoient jusques dedans l'eau : vos yeux étoient fermés , & si le sommeil me déroboit l'avantage de les voir , en récompense il m'aïdoit à pouvoir considérer davantage toutes vos autres merveilles , qui semblent ordinairement être à couvert parmi les feux que vos yeux lancent quand ils sont ouverts , & dont on a peine à supporter l'éclat.

Par une si chere vuë , toute autre curiosité fut entierement éteinte dans mon esprit , & j'oubliai mon premier dessein pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous dormiez , & je m'étonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ôtiez entierement , lorsque cette réflexion fut troublée par un accident qui m'ôta tout le plaisir que j'avois à vous considérer. Un serpent d'une prodigieuse grandeur , dont les replis avoient été cachés sous  
l'herbe



l'herbe jusques alors , élança tout d'un coup sa tête , & avec un sifflement qui me glaça le sang dans les veines , s'approcha de vous pour vous empoisonner de son haleine , & vous lier des longs replis de sa queue.

Dans cette surprise étonnante ,  
 Pire pour moi que le trépas ,  
 Je voulus m'écrier d'une voix éclatante ,  
 Mais, hélas ! je ne le pus pas.

La frayeur me ravit entierement l'usage de la voix & celui du mouvement , & plus immobile que vous ( qui dormiez toujours avec autant d'assurance que si vous n'eussiez pas été en danger ) je fus réduit à vous considérer , sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Déjà le serpent avoit commencé de vous lier , & ne restoit plus que deux ou trois tours , lorsque j'entendis ouvrir les portes de ce Temple dont je vous ai parlé , avec un bruit éclatant , & que j'en vis sortir un Enfant tout rayonnant de gloire , & de la même figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de distance qu'il y avoit , & le secours que lui donna la vitesse de ses ailes , fit qu'il arriva encore assez à tems avant que le serpent vous eût toute envelopée.

loppée. Je voulois lui demander le secours que je ne pouvois pas vous donner ; mais à peine avois-je formé cette pensée , que je le vis prendre ce serpent avec une main, défaire les nœuds dont il vous serroit , & l'enchaîner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit apportée. Cela fait , il vous porta son flambeau devant les yeux pour vous réveiller , & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au-lieu de le remercier comme vous deviez , vous ne voulûtes pas avouer que vous lui étiez redevable ; mais lui pour vous punir de votre ingratitude , déchaîna le serpent qu'il tenoit d'une main , & le laissa en liberté de vous attaquer avec toute sa furie.

Vous voulutes d'abord prendre la fuite , mais elle vous fut fort inutile : car le serpent ayant déployé des aîles que je n'avois pas remarquées jusques alors , il vous eut atteint dans un moment , & malgré votre résistance il commença de vous lier comme auparavant.

La nécessité vous fit connoître votre faute , & il me sembla que vous commençâtes d'invoquer à hauts cris l'assistance du Dieu que vous aviez auparavant méprisé. Lui qui a toute la douceur d'un enfant , & qui s'irritant facilement , s'apaise aussi de même par la soumission & le respect , ne vous entendit pas plutôt qu'il

qu'il accourut à votre secours, & vous délivra du Serpent, après que vous lui eutes promis que vous vous rangeriez sous son empire, & que vous reconnoîtriez sa puissance. Le Serpent s'en vint à moi; mais au lieu de me lier comme vous, il se mit à me caresser. Comme je m'en étonnois, tout cet enchantement disparut, & je me trouvai réveillé, & en état de rêver à un songe qui n'auroit pas été tellement suivi, s'il n'avoit eu quelque chose de mystérieux. Voici ce que je me suis imaginé qu'il pouvoit signifier.

Cette agréable prairie qui s'est offerte à mes yeux, & qui m'a présenté tant de délices à la fois, me figure assez bien les plaisirs de l'amour, auxquels elle sembloit être consacrée, puisqu'elle servoit d'avenüe à son Temple.

Cet assoupissement dans lequel je vous trouvai, représente sans doute l'indifférence dans laquelle vous vivez, & qui est une espece de léthargie qui vous met dans un état fort dangereux.

Le Serpent qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de sa queue, ne signifie autre chose que le tems, qui nous a toujours été représenté par la figure du Serpent. C'est un ennemi fort dangereux, & qui est d'autant plus à craindre, qu'il vous attaque dans le sommeil, & qu'il vous prend

prend dans un tems auquel vous ne sçauriez vous défendre.

L'amour qui vous délivre de ce danger, fait voir que c'est lui qui nous garentit véritablement des injures du tems, & qui nous le fait passer avec une douceur inconcevable.

L'injustice avec laquelle vous refusez de reconnoître l'obligation que vous avez à l'Amour qui vous a délivrée du Serpent, marque assez bien la répugnance que vous avez pour lui : mais aussi le châtement qui suit de près l'offense, fait voir que le tems vous poursuit avec une vîtesse merveilleuse, encore qu'il semble être fort paresseux sous la figure du Serpent qui rampe fort lentement.

Jusques-là mon explication se suit assez, & je n'y trouve aucun défaut ; mais je ne sçai comment je dois prendre la pensée que j'eus que vous promettiez à l'Amour de reconnoître son empire, pourvu qu'il vous secourût dans ce danger : je crains fort que mon songe ne soit pas véritable dans cette partie, & que vous n'ayiez peu de disposition à faire ce que je m'imaginai que vous faisiez. Cependant j'ai cru devoir vous en avertir, pour vous faire prendre garde à vous mettre à couvert des injures du tems, par ce seul moyen que vous en avez ; car vous pouvez voir par l'ac-  
cueil

cueil que le Serpent me fit au-lieu de me nuire , que le tems ne fait aucun mal à ceux qui sont autant amoureux que je le suis , & que c'est le véritable antidote contre son venin.

Songez-y, divine Climene ;  
Et pour vous épargner la peine  
De mille regrets superflus ,  
Employez bien le tems , qui ne retourne plus.  
Reconnoissez d'Amour la divine puissance ,  
En vous rangeant dessous sa loi :  
Aimez avec ardeur , aimez avec constance ,  
Et s'il se peut , faites que ce soit moi.



LETTRE



L E T T R E

A MADemoiselle

D E . . . . .

**V**Os forces augmentent le dessein que j'ai fait d'assiéger votre cœur, & ma résolution surmontera cette puissance qui vous a mis à l'abri de pareilles entreprises.

Oùi, je prétens, Philis, d'assiéger votre cœur,  
Je veux emporter cette place;  
Ne condamnez pas mon audace,  
Mon désir est fondé sur la force & l'honneur.  
Quand j'aurai réussi dedans cette entreprise,  
Mille Beautés viendront me dire chaque jour,  
Nous vous donnons nos cœurs avec notre franchise,  
Pour vous seul nous brûlons d'amour;  
Et par un sentiment fort tendre,  
Sans m'oser contester, elles se viendront rendre.

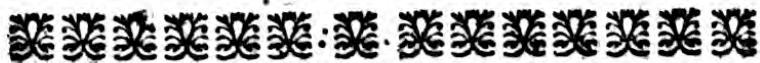
L'espoir de posséder cet avantage, me  
rendra

rendra les plus grandes difficultés faciles ,  
& je dois courre le risque dont vous me  
menacez.

Rien ne sçauroit empêcher  
De vaincre ce cœur de rocher ,  
Nonobstant sa grande puissance,  
Son pouvoir ne m'étonne pas ;  
Ayant une juste esperance,  
Les obstacles sont des appas.

Je suis assuré que quand je serois défait  
dans ce siège , & que vous me forceriez  
de le lever , vous conserveriez pour moi  
une estime qui me procurera le bonheur  
où j'aspire , & que vous approuveriez gé-  
néreusement un si grand dessein. On doit  
plus hazarder pour un bijoux de ce prix,  
que pour la conquête d'une Couronne ;  
& si personne n'a pas entrepris de le con-  
quérir , c'est parcequ'on a cru qu'il étoit  
en des terres inconnuës. Je m'attacherai  
avec plaisir à en faire la découverte ; & si  
vous me laissez prendre ce soin sans vous  
y opposer , je m'assure que j'étendrai son  
Domaine , & que je découvrirai des Païs  
qui seront toujours cachés à faute d'une  
exacte recherche. Mais pour y réüssir , il  
faudroit que j'eusse un consentement de  
cette indomptable : car si j'entre dans ses  
Etats la force à la main , je ferai des rava-  
ges ,

ges, qui m'empêcheront de faire une juste perquisition. Prenez là-dessus vos mesures, je vous donne le choix de ces deux partis : & si vous me croyez, je vous aurai une obligation que je puis obtenir de moi-même.



## R E P O N S E

**V**otre audace n'est pas petite;

Mais je conviens à mon tour, que la mienne n'est pas moindre d'entreprendre de répondre à votre lettre, & de défendre mon cœur d'une attaque aussi galante que celle que vous lui faites ; mais de bonne foi j'ai cru qu'il étoit de la sincérité de vous avertir qu'il est tout-à-fait inutile

De prétendre attaquer mon cœur.

C'est un País où la force pourroit être repoussée par la force, & où l'on se précautionne bien contre les surprises : aussi l'on y est toujours sur ses gardes. Ce n'est pas que votre adresse, votre vigilance & le bonheur que vous avez de faire réussir  
les



les entreprises les plus difficiles , ne put m'épouvanter.

Mais avec tout votre mérite.

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes négociations , il ne vous seroit pas aisé de conquérir un Païs qui le peut maintenir par ses propres forces , & qui d'ailleurs en peut avoir d'étrangères. Il faudroit pour cela que vous eussiez des Agens secrets pour vous découvrir le foible des Places; mais la politique du Païs n'en permet l'entrée à personne , & les Sujets en sont incorruptibles; ainsi je vous conseille d'avouer que,

Vous n'en serez jamais vainqueur.

Par la raison qu'il est naturel d'aimer la liberté & de fuir la tyrannie. Car à parler finement de ces braves Conquérans , ils ne font jamais cette guerre que sous des prétextes spécieux & raisonnables; ils ménagent le Païs, ils gagnent peu-à-peu le terrain , & traitent avec douceur tant que la conquête est incertaine; mais si-tôt qu'elle est faite , il n'est acte d'hostilité qu'ils n'exercent , ils prennent tout impérieusement; l'incendie , le pillage , la fourbe & la malice sont en régne; & pour vous  
définir

définir en un mot, vous devenez des tyrans enragés, & travaillez incessamment à la ruine d'un bien, pour l'acquisition duquel vous avez tout mis en usage. Après cela, n'ai-je pas raison de me défendre contre de si cruels Ennemis ? Ce n'est pourtant pas le seul motif, ni le plus beau qui fortifie mon cœur contre leurs attaques ; & quand j'en voudrois user autrement, il ne me seroit pas aisé : car,

*La vertu, la raison, sont les gardes fidèles.*

Ce sont elles qui en tiennent les avenues, & qui en défendent l'entrée à tous les hommes du monde : elles y régneront avec un pouvoir absolu, & volontiers je leur en remets le soin, puisqu'assurément

*Rien ne peut corrompre leur foi ;*

Et qu'elles sont trop en intérêt de soutenir leurs droits, & de se maintenir dans leurs forces. Véritablement rien ne leur résiste ; & elles ne mettent point la violence en usage pour y faire observer leurs Statuts.

Là, tout leur est soumis, il n'est point de rebelles.

Et je connois bien que le soin qu'elles

prennent n'a point d'autre but que la conservation de mon repos & de ma tranquillité; & comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant, elles ne s'en mettroient pas trop en peine, si son bras n'étoit soutenu de ceux qui combattent pour l'accroissement de son Empire: desorte que pour la sûreté de mon cœur, elles me conseillent de m'en tenir où j'en suis.

Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour, ni la Loi.

Après cela, jugez bien qu'étant fortifiée de la raison, de la vertu & de quelque lumière, votre entreprise seroit fort inutile, & que j'ai eu sujet de vous dire, que

Votre audace n'est pas petite,  
De prétendre attaquer mon cœur;  
Mais avec tout votre mérite,  
Vous n'en ferez jamais vainqueur:  
La vertu, la raison, sont ses gardes fidèles,  
Rien ne peut corrompre leur foi;  
Là, tout leur est soumis, il n'est point de rebelles,  
Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour, ni la Loi.

LETTRE



L E T T R E.

**N**'Aurai-je jamais le crédit,  
D'envisager certaine créature,  
Pour confronter son aimable figure,  
A tous les biens qu'on m'en a dit!

Je crois déjà que c'est une merveille,  
Je crois qu'on ne voit rien de plus beau sous les  
Cieux :

Mais tout cela se croiroit mieux  
Par l'œil encor que par l'oreille.

Puisqu'ainsi va, tâchons par nos efforts  
D'approcher cet illustre corps,  
Pour lui faire la révérence :  
Elle ne nous mangera pas,  
En tout cas,

Quitte pour rendre ailleurs notre assistance.

Quiconque me voudra servir d'introduc-  
teur,

Peut s'assurer d'avoir mon cœur.  
Le présent n'est pas d'importance :  
Mais pour mériter mieux cette introduction,  
J'ajoute à mon affection,  
Quatre gros jambons de Mayence.

Après cela, si je manque d'amis,  
 Ma foi je suis d'avis  
 De me servir à moi-même de guide.  
 Pour réussir il faut être hazardeux ;  
 Aujourd'hui le moins timide  
 N'est pas le plus malheureux.

Néanmoins, afin de n'estropier pas tout-à-fait la bienséance, feuilletons nos amis avant que pousser nous-mêmes notre fortune, & tâchons d'en trouver un qui veuille disposer cette charmante personne à notre exception. Il n'est pas à propos, ce me semble, d'exiger un tel office de ceux de nos amis qui en ont le cœur navré ; car selon toutes les apparences, ils ne voudront associer personne à l'honneur de la voir, & seront assurément ravis de jouir seuls de cet avantage. Où Diable donc trouver un homme qui veuille généreusement démembrer cette connoissance, & la partager avec moi ? Si j'en priois Monsieur de... bon, je rêve, il en est trop feru ; & ce que j'ai d'estime pour la réputation de cette Dame, lui feroit appréhender que je n'eusse quelque chose de plus fort pour sa personne, s'il me procuroit le bien de la voir un moment. Ainsi je n'ai qu'à me provisionner d'un autre patron ;

DE PIÈCES GALANTES. 197  
patron. Voici un drôle qui me pourra sortir d'affaire.

Je ne puis plus tenir mon eau,  
Tyrfis, à Madame du Veau  
Si bien-tôt tu ne me présente :  
Bien-tôt mon ame impatiente,  
Se dépenetrera de mon corps,  
Bien-tôt je ferai chez les morts,  
Election de domicile :  
Car présentement dans la Ville  
Je n'entends parler en tous lieux  
Que de sa grace & de ses yeux,  
Que de ses mains, que de sa gorge,  
Que d'un autre endroit qu'on se forge,  
Car je crois qu'on ne le voit pas.  
Ma foi je suis déjà bien las  
De ces prôneurs insupportables :  
Quoi ces Peintres inévitables,  
Seront par-tout pour mes péchés  
Eternellement attachés  
A crayonner cette inhumaine !  
Hier encor, surcroît de peine,  
Je fus chez les Italiens,  
Pensant que ces Comédiens  
Pourroient par leurs bouffonneries  
Dissiper de mes rêveries  
La plus importune moitié :  
Dame ce fut bien la pitié,

Tout étoit plein dans le parterse :  
 Mais par bonheur les gens de guerre,  
 Plus honnêtes que les Bourgeois,  
 Me laisserent à plusieurs fois,  
 Gagner une assez bonne place :  
 Tyrfis, prends part à ma disgrâce,  
 Je ne fus pas plutôt entré,  
 Qu'un Marquis amphithéâtre,  
 Parlant de sièges & de batailles,  
 Avecque d'autres Marquisailles,  
 Tout d'un coup changeant de discours  
 Pour enfler de ses amours,  
 L'ennuyeuse palinodie,  
 Après quelques traits de folie,  
 Assez courtoisement décrits :  
 Sçavez-vous que je suis épris,  
 Leur dit-il, de certaine Dame,  
 Qui vaut encor mieux sur mon ame,  
 Que la Duchesse à qui l'honneur  
 Nous défend sur notre bonheur  
 De nous expliquer davantage ?  
 Mais enfin l'objet qui m'engage,  
 Renferme-en soi tant de beautés,  
 Tant d'adorables qualités,  
 Tant de vertu, tant de sagesse,  
 Tant d'esprit, tant de gentillesse,  
 Tant de bonté, tant de douceur,  
 Qu'il faudroit n'avoir point de cœur,  
 Ou l'avoir plus dur qu'une pierre,  
 Pour

Pour se défendre de la guerre

Que l'Amour nous fait par ses yeux :

Non, Messieurs, je crois que les Dieux,

Tout Dieux qu'ils soient ne tien-  
droient guères

Contre l'aimable meurtrière

Qui va me troubler le cerveau :

Ah ! pourquoi charmante du Veau,

Faites-vous sur ma fantaisie. . . ?

Male-peste, qu'elle est jolie !

Reprit l'autre sur nouveaux frais,

C'est le plus beau teint, le plus frais,

C'est bien la plus mignonne bouche. . .

Par bonheur pour moi Scaramouche

Les interrompit brusquement,

Sans cela j'étois justement

Tout prêt à perdre patience :

Car enfin, Tyrhis, ma souffrance,

C'est d'ouïr prôner les appas

Des gens que je ne connois pas.

C'est pourquoi je te conjure de mettre  
les fers au feu pour me faire entrevoir ce  
prodige de mérite que j'entens vanter à  
tout le monde, & chez lequel pourtant  
personne ne s'offre de m'introduire. Je ne  
suis pas homme à l'égard duquel il soit  
besoin de grands préparatifs ; toutes les  
heures me sont bonnes ; je me trouverai



aussi-bien reçu le matin que l'après-dînée ; & même si je ne puis pas mieux , je me tiendrai pleinement satisfait de donner le bon soir à la Dame dont est question : vous pouvez toujours cependant la préparer à mon humeur. Je sçai qu'elle n'aime pas d'ordinaire les fortes passions ; mais je sçai bien aussi qu'elle ne peut condamner la violence de la mienne , puisque je n'en ai que pour l'honneur de son service. Je lui exposerai succinctement le cas que je fais de son mérite , je pourrai bien ensuite lui demander quelque part en ses bonnes graces , peut-être encore porterai-je mes prétentions jusques à son amitié , pourquoi non ! Ne pourroit-il pas arriver que je la mériterois quelque jour par mes assiduités ? Et croyez-vous, Tyrsis, que la continuité ne mérite pas à la fin quelque honnête reconnoissance ?

Une médiocre ardeur ,  
 Touche beaucoup plus un cœur,  
 Quand elle est de durée ,  
 Que tous les emportemens  
 De ces parjures Amans,  
 Qui s'en vont en fumée.

Ainsi malgré ce qui en arrivera , je présume bien de mon entreprise , & je crois que cette Dame ne peut se dispenser d'avoir

voir de bons sentimens de moi : pour peu qu'elle veuille commettre sa fierté avec ma persévérance , je suis sûr à la fin de la vaincre , attendu que ma passion est fort respectueuse , mon attache fort désintéressée.

Ce n'est point l'espoir qui me flatte,  
J'accorde volontiers l'amour avec l'honneur ,  
A ces conditions , qui refuse son cœur ,  
Doit bien passer pour une ingrate.

Allez , Tyrfis , ne vous relâchez point ,  
& croyez qu'en me rendant office auprès  
de cette Belle , vous obligez le meilleur  
de vos amis.





## COMBAT DE L'AMITIÉ ET DE L'AMOUR.

**J**E vous aime, Sylvie, il est tems de le dire ;  
 Vos yeux qui causent mon martyre ,  
 Pour mépriser mon mal , sont trop pleins de dou-  
 ceur ,  
 L'amitié surmontée a fait place à son frere ,  
 Et ce Roi puissant & severe ,  
 Usurpe malgré moi l'Empire de sa sœur.

Cette fille prudente a tout mis en usage  
 Contre ce Tyran plein de rage :  
 Mais après le combat il reste le plus fort ,  
 Et si d'un doux accueil ma flâme n'est reçue ,  
 Et le vainqueur & la vaincuë ,  
 Sont tous prêts de céder au pouvoir de la mort.

C'est en cette Déesse , horreur de tout le monde ,  
 Que mon dernier espoir se fonde ,  
 Si votre cruauté me refuse secours :  
 Mais cette inexorable alors que je l'appelle ,  
 Dit que c'est vous & non pas elle ,  
 Qui devez disposer de la fin de mes jours.

## I X. E L E G I E.

**D**IEUX, que je plains le sort de ces pauvres  
 Amantes,  
 Qui sentant de l'Amour les flâmes violentes,  
 Quelque dangereux trait qui leur perce le  
 cœur,  
 N'oseroient déclarer le nom de leur vainqueur !  
 Pour moi, grâces au Ciel, je n'en fais pas de  
 même,  
 J'aime, mais sans rougir j'ose dire que j'aime,  
 Et je puis librement découvrir mon ardeur  
 Sans violer les loix de la chaste pudeur :  
 Oüi, je vous peux nommer sans crainte d'aucun  
 blâme,  
 Celui dont le mérite a fait naître ma flâme,  
 Et quiconque sçaura le nom de mon Amant,  
 S'il juge mal de lui, sera sans jugement.  
 Parmi les Beaux Esprits qui régnerent dans notre  
 âge,  
 Chacun sçait que Daphnis emporte l'avantage ;  
 Qu'il écrit à ravir, & que sans vanité  
 Il a droit d'aspirer à l'immortalité :  
 Mais chacun sçait encor qu'il est plein de sa-  
 gesse,

Et je jure ma foi , s'il n'alloit à confesse ,  
 Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant ,  
 Qu'il y pourroit aller fort inutilement :  
 Bien - loin d'être enflâmé d'une ardeur crimē-  
   nelle ,  
 Il fait comme un grand mal la simple bagæ-  
   telle :  
 Son plus ardent désir n'aspire à d'autre bien ,  
 Qu'à celui de goûter un aimable entretien :  
 Ce qui flatte les sens pour lui n'a plus de char-  
   mes ,  
 Il ne sçait ce que c'est que soupirs & que lar-  
   mes :  
 Son cœur qui ne sçauroit se résoudre à souffrir ,  
 N'approuve point d'amour qui le fasse mai-  
   grir .  
 Il aime sans langueur & sans devenir blême ;  
 Il ne faut point de corps pour aimer comme il  
   aime :  
 Et depuis qu'on soupire en ce mortel séjour ,  
 Personne comme lui n'a décharné l'Amour .  
 Toute sa Passion réside dans son ame :  
 On ne voit point sur lui ces marques de sa  
   flâme ,  
 Et nul homme vivant ne diroit à le voir ,  
 Que des traits de l'amour il sentît le pouvoir .  
 Que si quelque Philis hardie ou téméraire ,  
 Le veut solliciter à lui faire grand'chere ,  
 Et lui dit que son cœur ne lui manquera pas ,

S'il

DE PIÈCES GALANTES. 205

S'il y veut employer les charmes d'un repas,  
Alors civilement mon Daphnis s'en dispense,  
Non pas, à dire vrai, qu'il craigne la dépense :  
Mais il craint qu'on lui pût reprocher justement,  
Que qui donne à manger aime charnellement.  
Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,  
Je vivrai sous ses loix tout le tems de ma vie,  
Et je veux que tous ceux qui sont dans ma  
maison,  
S'assurent que c'est lui qui me tient en prison.  
Demoiselle, Laquais, Servante de cuisine,  
Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne  
mine :  
Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour  
Pour ses rares vertus je soupire d'amour.  
Cocher, Palefrenier, je vous en dis de même,  
Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je  
l'aime :  
Et vous mon pauvre chien, & vous mon pauvre  
chat,  
Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand  
état :  
Témoignez du regret de ne lui pouvoir dire,  
Que je brûle pour lui d'un amoureux martyr,  
Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez  
parler,  
Pour dire seulement qu'il a sçu me brûler.  
Mais Daphnis, je prétens que rien ne vous en-  
gage,

A vivre en même-tems sous un double servage ,  
Puisque je suis à vous , une pareille Loi ,  
Exige aussi de vous que vous soyiez à moi.  
Evitez l'entretien de l'aimable Clarice ,  
Elle pourroit me rendre un fort mauvais office ,  
Elle a des qualitez que je dois redouter ,  
Et si vous m'aimez bien, vous devez l'éviter :  
Car tel est mon humeur , & tel est mon courage ,  
Que je ne puis souffrir un cœur qui se partage.  
Vivons tous deux heureux sans le secours d'autrui ,  
Daphnis content de moi , moi contente de lui.



---

---

A U  
LECTEUR.

**L** *E respect que l'on doit à l'illustre Nom, qui est à la tête de cette Histoire, & la considération que l'on doit avoir pour les éminentes personnes qui sont descenduës de ceux qui l'ont porté, m'oblige de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres en donnant cette Histoire au Public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuscrit qui nous soit demeuré du tems des Personnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour son divertissement écrire des aventures inventées à plaisir,*



*sir, a jugé plus à propos de prendre des Noms connus dans nos Histoires, que de se servir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de Montpensier ne seroit pas blessée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'est pas de ce sentiment, j'y supplée par cet Avertissement, qui sera aussi avantageux à l'Auteur, que respectueux pour moi envers les Morts qui y sont intéressés, & envers les Vivans qui pourroient y prendre part.*



L A

## PRINCESSE

D E

## MONTPENSIER.

**P**endant que la Guerre Civile déchiroit la France sous le règne de Charles IX. l'Amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de désordres, & d'en causer beaucoup dans son Empire. La fille unique du Marquis de Meziere, Héritiere très-considérable, & par ses grands biens, & par l'illustre Maison d'Anjou dont elle étoit descenduë, étoit promise au Duc du Maine, cadet du Duc de Guise, que l'on a depuis appelé le Balafre. L'extrême jeunesse de cette grande Héritiere retardoit son Mariage, & cependant le Duc de Guise qui la voyoit souvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le Duc de Guise qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis,

depuis , souhaitoit ardemment de l'épouser : mais la crainte du Cardinal de Lorraine , qui lui tenoit lieu de père , l'empêchoit de se déclarer. Les choses étoient en cet état , lorsque la Maison de Bourbon , qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise , s'apercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage , se résolut de le lui ôter , & d'en profiter elle-même , en faisant épouser cette Héritière au jeune Prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès , que les parens de Mademoiselle de Meziere , contre les promesses qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine , se résolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince. Toute la Maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé ; mais le Duc en fut accablé de douleur , & l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt malgré les réprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ses oncles , qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher ; & il s'emporta avec tant de violence , en présence même du jeune Prince de Montpensier , qu'il en naquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiselle

moiselle de Meziere tourmentée par ses parens d'épouser ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouser le Duc de Guise, connoissant pour sa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beaufrere un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, & conjura Monsieur de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le Prince de Montpensier, qui peu de tems après l'emmena à Champigny, séjour ordinaire des Princes de sa Maison, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un Siège par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de déclarer la guerre au Roi pour la seconde fois. Le Prince de Montpensier dans sa plus tendre jeunesse avoit fait une amitié très-particulière avec le Comte de Chabanes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un mérite extraordinaire. Ce Comte avoit été si sensible à l'estime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagements qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faisoit esperer des emplois considérables dans le parti des Huguenots, il se déclara pour les Catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé

posé à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de Parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, & la Reine Mere Catherine de Medicis en eut de si grands soupçons, que la Guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le Prince de Montpensier l'en empêcha, & emmena Chabannes à Champigny, en s'y en allant avec sa femme. Le Comte ayant l'esprit fort doux & fort agréable, gagna bien-tôt l'esprit de la Princesse de Montpensier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui qu'en avoit le Prince son mari. Chabannes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit & de vertu, qui paroissent en cette jeune Princesse; & se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de tems une des personnes du monde la plus achevée. Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura seul avec la Princesse, & continua d'avoir pour elle un respect & une amitié proportionnée à sa qualité & à son mérite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princesse de Montpensier,

pensier , qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eüe pour Monsieur de Guise; mais elle lui apprit aussi en même-tems , qu'elle étoit presque éteinte, & qu'il ne lui en restoit que ce qui étoit nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, & que la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseroient avoir de l'amour pour elle.

Le Comte qui connoissoit la sincérité de cette belle Princesse, & qui lui voyoit d'ailleurs des dispositions si opposées à la foiblesse de la Galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles; & néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette Princesse; & quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder, & l'aimer de la plus violente & de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son ame n'en apporta point dans sa conduite, & personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact pendant une année entière de le cacher à la Princesse, & il crut qu'il auroit toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres, il lui donna l'envie de  
parler,

parler, & après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette Princesse le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colere contre lui : Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités & de leur âge, la connoissance particuliere de sa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit eüe pour le Duc de Guise, & sur tout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince son mari. Le Comte pensa mourir à ses pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si désavantageuse, & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le Comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la Princesse dans toute leur étendue, & le lendemain la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la Princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la  
même

même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui parla , quand l'occasion en fit naître le discours , de l'inclination qu'elle avoit eüe pour le Duc de Guise ; & la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroïssent en ce Prince , elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joye , & qu'elle étoit bien aise de voir qu'il méritoit les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été si cheres au Comte , lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la Princesse , quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence , la Paix étant faite , le Prince de Montpensier revint trouver la Princesse sa femme , tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siège de Paris , & à la bataille de Saint Denys. Il fut surpris de voir la beauté de cette Princesse , dans une si grande perfection ; & par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle , il en eut quelque chagrin , prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joye de revoir le Comte de Chabannes , pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit & de l'humeur de sa femme , qui lui étoit quasi une per-  
sonne



femme inconnuë, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une fincerité auffi exacte, que s'il n'eût point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoiffoit en cette Princesse capable de la lui faire aimer, & il avertit auffi Madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'estime de son mari.

Enfin la passion du Comte le portoit si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princesse, qu'il oublioit fans peine l'intérêt qu'ont les Amans à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître; la guerre recommença auffi-tôt par le dessein qu'eut le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Chatillon; & ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme pour se rendre où son devoir l'appelloit. Chabannes le suivit à la Cour, s'étant entièrement justifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême, qu'il quitta la Princesse, qui de son côté demuroit fort triste des périls où la guerre alloit exposer son mari. Les Chefs des  
Hugue-

Huguenots s'étoient retirés à la Rochelle ; le Poitou & la Xaintonge étant de leur parti , la guerre s'y alluma fortement , & le Roi y rassembla toutes ses Troupes. Le Duc d'Anjou son frere , qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions , & entr'autres par la bataille de Jarnac , où le Prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le Duc de Guise commença à avoir des emplois considérables , & à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui. Le Prince de Montpensier qui le haïssoit , & comme son ennemi particulier , & comme celui de sa Maison , ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc , aussi - bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou. Après que les deux Armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les Troupes pour quelque tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches , pour donner ordre à toutes les Places qui eussent pu être attaquées. Le Duc de Guise y demeura avec lui , & le Prince de Montpensier , accompagné du Comte de Chabanes , retourna à Champigny , qui n'étoit pas fort éloigné de là. Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les Places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il

revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le Duc de Guise qui se vançoit de le sçavoir, se mit à la tête de la Troupe pour servir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara, & se trouva sur le bord d'une petite Riviere qu'il ne connut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits, & étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joye qu'ont accoûtumé de l'être de jeunes Princesses, ils apperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la Riviere; & comme elle n'étoit pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, & une entr'autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle. Cette aventure donna une nouvelle joye à ces jeunes Princes, & à tous ceux de leur suite: elle leur parut une chose de Roman: les uns disoient au Duc de Guise, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne: les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devint amoureux; & le Duc d'Anjou soutenoit que c'étoit lui qui devoit être son Amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la Riviere, de leurs  
gens

gens à cheval , le plus avant qu'il se pût , pour crier à cette Dame , que c'étoit Monsieur d'Anjou , qui eut bien voulu passer de l'autre côté de l'eau , & qui prioit qu'on le vînt prendre. Cette Dame , qui étoit la Princesse de Montpensier , entendant dire que le Duc d'Anjou étoit là , & ne doutant point , à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau , que ce ne fût lui , fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bien-tôt distinguer des autres ; mais elle distingua encore plutôt le Duc de Guise. Sa vuë lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir , & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnut d'abord , malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vuë. Il dit qui elle étoit au Duc d'Anjou , qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise : mais voyant Madame de Montpensier si belle , & cette aventure lui plaisant si fort , il se résolut de l'achever ; & après mille excuses & mille complimens , il inventa une affaire considérable qu'il disoit avoir au-delà de la Rivière , & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise , donnant ordre à tous ceux qui les

suivoient d'aller passer la Riviere à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigny, que Madame de Montpensier leur dit n'être qu'à deux lieues de là. Si-tôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, & ce qu'elle faisoit au milieu de la Riviere. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigny avec le Prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la Riviere, où la curiosité de voir prendre un Saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monsieur de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette Princesse y avoit autrefois fait naître, il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette aventure, sans rentrer dans ses liens. Ils arriverent bientôt au bord, où ils trouverent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpensier, qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guise lui aiderent à monter à cheval, où elle se tenoit avec une grace admirable. Pendant tout le chemin elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit, qu'ils l'avoient

l'avoient été de sa beauté, & il ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges, avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avoit eüe pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigny, ils trouverent le Prince de Montpensier qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fût extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoit le Duc d'Anjou & le Duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces Princes avec sa femme, sans sçavoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand Prince selon sa qualité, & comme il eut bien souhaité. Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monsieur de Guise auprès de Madame de Montpensier, que Monsieur de

Montpensier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour rassembler ces deux personnes , lui sembloit de si mauvais augure , qu'il pronostiquoit aisément que ce commencement de Roman ne seroit pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle , avec autant d'agrément qu'elle faisoit toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le Duc d'Anjou , qui étoit fort galant & fort bien fait , ne put voir une fortune si digne de lui , sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monsieur de Guise ; & feignant toujours des affaires extraordinaires , il demeura deux jours à Champigny , sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpensier , le Prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à Madame de Montpensier , qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois , & comme sa passion n'avoit été sçüe de personne , il lui dit plusieurs fois devant tout le monde , sans être entendu que d'elle , que son cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret : ils marcherent long-tems tous deux dans un profond silence ; mais enfin le Duc d'Anjou s'imaginant

ginant tout d'un coup, que ce qui faisoit sa rêverie pouvoit bien causer celle du Duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensoit aux beautés de la Princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le Duc de Guise des sentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il seroit infailliblement son Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroïssoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la Princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoutumé à en supporter l'éclat du tems qu'elle étoit destinée à être sa belle-sœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloui. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parut comparable à cette jeune Princesse, & qu'il sentoit bien que sa vuë lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le Duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce Duc qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournerent à Loches, faisant souvent leur agréable



conversation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigny. Le Prince de Montpensier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau : il lui sembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces Princes ; & ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage, & il eut quelque pensée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces soupçons lui causerent, donnerent de mauvaises heures à la Princesse de Montpensier. Le Comte de Chabanes, selon sa coûtume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout-à-fait, afin de persuader par-là à la Princesse combien la passion qu'il avoit pour elle étoit sincere & défintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vûë du Duc de Guise : Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée ; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux.

mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là , & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore : mais elle l'assura en même tems que rien ne pouvoit ébranler la résolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joye d'apprendre cette résolution : mais rien ne le pouvoit rassurer sur le Duc de Guise. Il témoigna à la Princesse qu'il appréhendoit extrêmement que les premières impressions ne revinssent bien-tôt , & il lui fit comprendre la douleur mortelle qu'il auroit pour leur intérêt commun , s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La Princesse de Montpensier continuant toujours son procédé avec lui , ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion , & ne considéroit toujours en lui que la qualité du meilleur Ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remises sur pied , tous les Princes y retournerent , & le Prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris , pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les Huguenots assiegerent la Ville de Poitiers : le Duc de Guise s'y jeta pour la défendre , & il fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une

autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour le donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la présence de la Princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'y attira. L'Armée demeura sous le commandement du Prince de Montpensier; & peu de tems après la paix étant faite, toute la Cour se trouva à Paris. La beauté de la Princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusques alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit & de sa personne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigny. Il prit un soin extrême de le lui faire connoître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au Prince son mari. Le Duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; & voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Reine

ne

ne à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le Cardinal de Lorraine, la Princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler; & s'approchant d'elle: Je vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois; mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant; que ni votre sévérité, ni la haine de Monsieur le Prince de Montpensier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne sçauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions que par mes paroles; mais, Madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi-bien qu'à vous, & je souhaite que vous sçachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La Princesse fut d'abord si surprise & si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite étant revenue à elle, & commençant à lui répondre, le Prince de Montpensier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints sur le visage de la Princesse: la vue de son mari l'acheva de l'embarrasser; desorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le Duc de Guise

ne lui en venoit de dire. La Reine sortit de son cabinet, & le Duc se retira pour guérir la jalousie de ce Prince. La Princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable: il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, & lui défendit de parler jamais au Duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, & bien occupée des aventures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant elle revit le Duc de Guise chez la Reine; mais il ne l'aborda pas, & se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce Duc, sans qu'il essayât de lui en parler que lorsqu'il ne pouvoit être vu de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigny, à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avoit été autre fois. Le Duc d'Anjou de son côté n'oublioit rien pour lui témoigner son amour en tout les lieux où il la pouvoit voir, & il la suivoit continuellement chez la Reine sa mere. La Princesse sa sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable

capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princesse, qui fut depuis Reine de Navarre, eut quelque attachement pour le Duc de Guise; & ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidissement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guise. La Princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, & qui lui fit sentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guise qu'elle ne pensoit. Monsieur de Montpensier, son Beau pere, épousant alors Mademoiselle de Guise, sœur de ce Duc, elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des Noces les appelloient l'un & l'autre. La Princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'étoit d'elle; & se sentant offensée, & quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le Duc de Guise la rencontra chez sa sœur un peu éloignée des autres, & qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, & lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colere; Je ne comprends pas qu'il faille sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne com-

me



me moi, & sur-tout quand on l'est d'une autre à la vuë de toute la Cour. Le Duc de Guise qui avoit beaucoup d'esprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne, pour entendre tout ce que signifioient les paroles de la Princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect : J'avouë, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être Beau-frere de mon Roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvois désirer un autre cœur que le vôtre; mais si vous voulez me faire la grace de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous. La Princesse de Montpensier ne répondit point; mais elle ne s'éloigna pas, & le Duc de Guise voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il souhaitoit, lui apprit que sans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun soin, elle l'en avoit honoré; & que n'ayant nulle passion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisoit, jusques à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser : Qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs, & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au soupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou : Que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadoient pas de

de son dessein ; mais que si ce dessein lui déplaisoit , il l'abandonnoit dès l'heure même pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le Duc de Guise faisoit à la Princesse , lui fit oublier toute la colere avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours , & se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit eüe Madame de l'aimer la premiere , & de l'avantage considerable qu'il recevoit en l'épousant. Enfin , sans rien dire d'obligant au Duc de Guise , elle lui fit revoir mille choses agréables qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiselle de Meziere. Quoiqu'ils ne se fussent point parlés depuis long-tems , ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre , & leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation , qui laissa une sensible joye dans l'esprit du Duc de Guise. La Princesse n'en eut pas une petite , de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais quand elle fut dans son cabinet , quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du Duc de Guise , sur l'embarras où elle s'alloit plonger , en s'engageant dans une chose qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur , & sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari

la



la pouvoit jeter. Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions ; mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vuë du Duc de Guise. Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui se passoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de leurs Maisons lui donnoit occasion de lui parler souvent ; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnoit la beauté de Madame , contre laquelle il n'y avoit point de serment qui la put rassurer. Cette jalousie servoit à la Princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du Duc de Guise , qui en avoit déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien remplit la Cour de fêtes & de réjouissances. Le Roi fit un Ballet , où dansoit Madame & toutes les Princeses : la Princesse de Montpensier pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou dansoit une Entrée de Maures , & le Duc de Guise , avec quatre autres , étoit de son Entrée. Leurs habits étoient tous pareils , comme le font d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même Entrée. La première fois que le Ballet se dansa , le Duc de Guise , devant que de danser , n'ayant pas encore son masque , dit quelques mots en passant à la Princesse

cesse de Montpensier : elle s'apperçut bien que le Prince son mari y avoit pris garde , ce qui la mit en inquiétude. Quelque tems après voyant le Duc d'Anjou avec son masque & son habit de Maure , qui venoit pour lui parler , troublée de son inquiétude , elle crut que c'étoit encore le Duc de Guise , & s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame , lui dit-elle , je n'en serai point jalouse , je vous l'ordonne : on m'observe , ne m'approchez plus. Elle se retira si-tôt qu'elle eût achevé ces paroles. Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé : Il comprit par le nom de Madame , que ce Rival étoit le Duc de Guise , & il ne put douter que la Princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la Princesse de Montpensier favorable aux yeux de son Rival. La jalousie , le dépit & la rage se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui , firent dans son ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent , & il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son desespoir , si la dissimulation , qui lui étoit naturelle , ne fût venuë à son secours , & ne l'eût obligé par des raisons puissantes , en l'état qu'étoient les choses , à ne rien-entreprendre contre le Duc de Guise.

Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il sçavoit le secret de son amour ; & l'abordant en sortant de la Salle où l'on avoit dansé : C'est trop , lui dit-il , d'oser lever les yeux jusques à ma Sœur , & de m'ôter ma Maîtresse : la considération du Roi m'empêche d'éclater ; mais souvenez-vous que la perte de votre vie fera peut - être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du Duc de Guise n'étoit pas accoutumée à de telles menaces ; il ne put néanmoins y répondre , parceque le Roi , qui sortoit en ce moment , les appella tous deux ; mais elles graverent dans son ame un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir le Duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi : il lui persuada que jamais Madame ne consentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre , avec qui on proposoit de la marier , tant que l'on souffriroit que le Duc de Guise l'approchât , & qu'il étoit honteux de souffrir qu'un de ses Sujets , pour satisfaire à sa vanité , apportât de l'obstacle à une chose qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà assez d'aigreur contre le Duc de Guise : ce discours l'augmenta si fort , que le voyant le lendemain com-  
me

me il se présentoit pour entrer au Bal chez la Reine , paré d'un nombre infini de pierreries , mais plus paré encore de sa bonne mine , il se mit à l'entrée de la porte , & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc , sans s'étonner lui dit , qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services ; à quoi le Roi répliqua qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit , se tournant sans le regarder. Le Duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la Salle , outré dans le cœur & contre le Roi , & contre le Duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle , & par une maniere de dépit , il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé , joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princesse de Montpensier , l'empêchoit de jeter les yeux sur elle. Le Duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un & l'autre : les yeux de cette Princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin , lorsque le Duc de Guise parloit à Madame. Le Duc d'Anjou , qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit , en le prenant pour Monsieur de Guise , qu'elle avoit de la jalousie , espéra de les broüiller ; & se mettant auprès d'elle : C'est pour votre intérêt , Madame , plutôt que pour le mien , lui dit-il , que je m'en vais vous apprendre que le Duc de  
Guise

Guise ne mérite pas que vous l'ayiez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point , je vous prie , pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sçai que trop. Il vous trompe , Madame , & vous sacrifie à ma Sœur , comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition ; mais puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire , c'est assez ; je ne m'opposerai point à une fortune que je méritois sans doute mieux que lui ; je m'en rendrois indigne , si je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence ; je ne veux pas y faire succéder la haine , en vous importunant plus long-tems de la plus fidelle passion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou , qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur , put à peine achever ces paroles ; & quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit & de vengeance , il s'attendrit en considérant la beauté de la Princesse , & la perte qu'il faisoit en perdant l'espérance d'en être aimé. Desorte que sans attendre sa réponse , il sortit du Bal , feignant de se trouver mal , & s'en alla chez lui rêver à son malheur. La Princesse de Montpensier demeura affligée & troublée comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation & le

le secret de sa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité , apprendre par lui , sans pouvoir en douter , qu'elle étoit trompée par son Amant , étoient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandoit un lieu destiné à la joye. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu , & aller souper ensuite chez la Duchesse de Montpensier sa Belle-mere , qui l'emmena avec elle. Le Duc de Guise qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour précédent , la suivit chez sa Sœur. Mais quel fut son étonnement , lorsque voulant entretenir cette belle Princesse , il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables , & le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément , qu'il n'y pouvoit rien comprendre , sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité & de trahison. Accablé de desespoir de trouver une si grande augmentation de douleur , où il avoit esperé de se consoler de tous ses ennuis , & aimant cette Princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé , il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite , Madame , lui dit-il : je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance Royale n'auroit pû obtenir de moi : il m'en coûtera

tera ma fortune; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la Duchesse sa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ses Oncles, & sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conduire son mariage avec la Princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussi-tôt sçüe par tout Paris. Tout le monde fut surpris, & la Princesse de Montpensier en fut touchée de joye & de douleur. Elle fut bien aise de voir par là le pouvoir qu'elle avoit sur le Duc de Guise, & elle fut fâchée en même-tems de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le Duc de Guise qui vouloit au moins que l'Amour le récompensât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, pressa la Princesse de lui donner une audience particuliere, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avoit fait. Il obtint qu'elle se trouveroit chez la Duchesse de Montpensier sa Sœur, à une heure que cette Duchesse n'y seroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guise eut la joye de se pouvoir  
jetter

jetter à ses pieds , de lui parler en liberté de sa passion , & de lui dire ce qu'il avoit souffert de ses soupçons. La Princesse ne pouvoit s'ôter de l'esprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou , quoique le procédé du Duc de Guise la dut entièrement rassurer ; elle lui apprit le juste sujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie , puisque le Duc d'Anjou sçavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guise ne sçavoit par où se défendre , & étoit aussi embarrassé que la Princesse de Montpensier , à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin dans la suite de leur conversation , comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter son mariage avec la Princesse de Portien , & d'abandonner celui de Madame qui lui étoit si avantageux , elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie , puisque le jour du Ballet , elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guise lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement ; mais qu'assurément elle ne lui avoit pas fait. La Princesse lui soutint le contraire. Enfin à force de disputer & d'approfondir , ils trouverent qu'il falloit qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits , & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou  
ce



ce qu'elle accusoit le Duc de Guise de lui avoir appris. Le Duc de Guise qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage , le fut entièrement par cette conversation. Cette belle Princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avoit possédé autrefois , & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux , & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la Duchesse de Montpensier sa Belle-mere , finit cette conversation , & empêcha le Duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joye. Quelque tems après , la Cour s'en allant à Blois où la Princesse de Montpensier la suivit , le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclu. Le Duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la Princesse , vit , avec joye , la conclusion de ce mariage , qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit si bien cacher son amour , que le Prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose , lequel n'étant plus maître de sa jalousie , ordonna à la Princesse sa femme de s'en aller à Champigny. Ce commandement lui fut rude ; il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guise ; mais elle se trouva

trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin , après avoir bien cherché , elle jetta les yeux sur le Comte de Chabanes , qu'elle tenoit toujours pour son Ami , sans considérer qu'il étoit son Amant. Le Duc de Guise qui sçavoit à quel point ce Comte étoit ami du Prince de Montpensier , fut épouvanté qu'elle le choisît pour son Confident ; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité , qu'elle le rassura : il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le Comte de Chabanes , qui avoit été toujours malade à Paris pendant le séjour de la Princesse de Montpensier à Blois , sçachant qu'elle s'en alloit à Champagne , la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses & mille amitiés , & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier , dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement & sa douleur , quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du Duc de Guise , & qu'elle l'aimoit de la même sorte ? Son étonnement & sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princesse qui étoit pleine de sa passion , & qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler.

ne prit pas garde à son silence, & se mit à lui conter jusques aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit, comme le Duc de Guise & elle étoient convenus de recevoir par son moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le Comte de Chabannes de voir que sa Maîtresse vouloit qu'il servît son Rival, & qu'elle lui en faisoit la proposition, comme d'une chose qui lui devoit être agréable. Il étoit si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentimens : il lui témoigna seulement la surprise où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement qui lui ôtoit toutes espérances, lui ôteroit aussi toute sa passion; mais il trouva cette Princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donné l'air de la Cour, qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisoit sur la tendresse & sur la délicatesse de ses sentimens pour le Duc de Guise, lui faisoient voir le prix du cœur de cette Princesse, & lui donnoient un désir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit résoudre de porter à sa

sa Maîtresse les Lettres de son Rival. L'absence du Duc de Guise donnoit un chagrin mortel à la Princesse de Montpensier ; & n'espérant du soulagement que par ses Lettres , elle tourmentoit incessamment le Comte de Chabanes pour sçavoir s'il n'en recevoit point , & se prenoit quasi à lui de n'en avoir pas assez-tôt. Enfin , il en reçut par un Gentilhomme du Duc de Guise , & il les lui apporta à l'heure même , pour ne lui retarder pas sa joye d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la lui cacher , & lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable , en lui lisant ces Lettres , & la réponse tendre & galante qu'elle y faisoit. Il porta cette réponse au Gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la Lettre à la Princesse ; mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu , dans la pensée que cette Princesse feroit quelque réflexion sur ce qu'il faisoit pour elle , & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs , il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisoit souffrir. La Princesse qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guise , & qui ne trouvoit que lui seul digne de l'adorer ,

trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la première fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fût extrême & à toutes épreuves, il quitta la Princesse, & s'en alla chez un de ses Amis dans le voisinage de Champigny, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit causer un si étrange procédé; mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité, & par sa Lettre il lui disoit un éternel adieu. La Princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir; & ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui; mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout-à-fait nécessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, & après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le Comte revint, & en moins d'une heure, la beauté de la Princesse de Montpensier, son esprit, & quelques paroles obligeantes, le rendirent plus soumis qu'il n'avoit jamais été, & il lui donna même des Lettres du Duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant

ce tems, l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint Barthelemy, fit que le Roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les Princes de la Maison de Bourbon, & tous ceux de la Maison de Guise. Le Prince de Montpensier retourna à Champigny, pour achever d'accabler la Princesse sa femme par sa présence. Le Duc de Guise s'en alla à la Campagne, chez le Cardinal de Lorraine son Oncle. L'amour & l'oïveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la Princesse de Montpensier, que sans considérer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui, il feignit un voyage, & laissant tout son train dans une petite Ville, il prit avec lui ce seul Gentilhomme qui avoit déjà fait plusieurs voyages à Champigny, & il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse que celle du Comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme, par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit seulement pour recevoir des Lettres du Duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le Duc de Guise, & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc, occupé de son

dessein , ne prit non-plus garde à l'embaras du Comte , que la Princesse de Montpensier avoit fait à son silence , lorsqu'elle lui avoit conté son amour. Il se mit à lui exagerer sa passion , & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement s'il ne lui faisoit obtenir de la Princesse la permission de la voir. Le Comte de Chabanes lui répondit froidement , qu'il diroit à cette Princesse tout ce qu'il souhaitoit qu'il lui dit , & qu'il viendroit lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigny , combattu de ses propres sentimens ; mais avec une violence qui lui ôtoit quelquefois toute sorte de connoissance. Souvent il prenoit résolution de renvoyer le Duc de Guise , sans le dire à la Princesse de Montpensier ; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promise , changeoit aussi-tôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle sans sçavoir ce qu'il devoit faire ; & apprenant que le Prince de Montpensier étoit à la chasse , il alla droit à l'appartement de la Princesse , qui le voyant troublé , fit retirer aussi-tôt ses Femmes pour sçavoir le sujet de ce trouble. Il lui dit , en se modérant le plus qu'il lui fut possible , que le Duc de Guise étoit à une lieuë de Champigny , & qu'il souhaitoit passionnément de la voir. La Princesse fit un grand cri à cette nouvelle , & son embarras ne fut guères

gueres moindre que celui du Comte. Son amour lui présenta d'abord la joye qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais quand elle pensa combien cette affection étoit contraire à la vertu , & qu'elle ne pouvoit voir son Amant , qu'en le faisant entrer la nuit chez elle , à l'insçu de son mari , elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le Comte de Chabanes attendoit sa réponse , comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princesse par son silence , il prit la parole , pour lui représenter tous les périls où elle s'exposeroit par cette entrevue , & voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses intérêts , il lui dit : Si après tout ce que je viens de vous représenter , Madame , votre passion est la plus forte , & que vous desiriez voir le Duc de Guise , que ma considération ne vous en empêche point , si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore , ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oüi , Madame , si vous le voulez , j'irai querir le Duc de Guise dès ce soir ; car il est trop périlleux de le laisser plus long-tems où il est , & je l'amenerai dans votre appartement. Mais



par où & comment , interrompit la Princesse. Ha ! Madame , s'écria le Comte , c'en est fait , puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra , Madame , ce bienheureux Amant , je l'amènerai par le Parc : donnez ordre seulement à celle de vos Femmes à qui vous vous fiez le plus , qu'elle baisse précisément à minuit le petit Pont-levis qui donne de votre Anti-chambre dans le Parterre , & ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles , il se leva , & sans attendre d'autre consentement de la Princesse de Montpensier , il remonta à cheval & vint trouver le Duc de Guise qui l'attendoit avec une impatience extrême. La Princesse de Montpensier demeura si troublée , qu'elle fut quelque tems sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le Comte de Chabanes pour lui défendre d'amener le Duc de Guise ; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que sans le rappeler , elle n'avoit qu'à ne point faire abaisser le Pont : elle crut qu'elle continueroit dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha , elle ne put résister davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit si digne d'elle , & elle instruisit une de ses Femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guise dans son appartement.

partement. Cependant , & ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigny ; mais dans un état bien différent. Le Duc abandonnoit son ame à la joye & à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable & le Comte s'abandonnoit à un désespoir & à une rage qui le poufferent mille fois à donner de son épée au-travers du corps de son Rival. Enfin , ils arriverent au Parc de Champigny , où ils laisserent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guise ; & passant par des brèches qui étoient aux murailles , ils vinrent dans le Parterre. Le Comte de Chabanes au milieu de son désespoir avoit toujours quelque espérance que la raison reviendroit à la Princesse de Montpensier , & qu'elle prendroit enfin la résolution de ne point voir le Duc de Guise. Quand il vit ce petit Pont abaissé , ce fut alors qu'il ne put douter du contraire ; & ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités. Mais venant à penser que s'il faisoit du bruit , il seroit ouï apparemment du Prince de Montpensier , dont l'Appartement donnoit sur le même Parterre , & que tout ce désordre tomberoit ensuite sur la personne qu'il aimoit le plus , sa rage se calma à l'heure même , & il acheva de conduire le Duc de Guise aux pieds de sa Princesse. Il ne put se résoudre

à être témoin de leur conversation, quoique la Princesse lui témoignât le souhaiter, & qu'il l'eût bien souhaité lui même. Il se retira dans un petit passage qui étoit du côté de l'Appartement du Prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui ayent jamais occupé l'esprit d'un Amant. Cependant quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le Pont, le Prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ses Valets de Chambre pour voir ce que c'étoit. Le Valet de Chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obscurité de la nuit, il apperçut que le Pont étoit abaissé. Il en avertit son Maître, qui lui commanda en même-tems d'aller dans le Parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il se leva lui-même, étant inquietté de ce qu'il lui sembloit avoir oüï marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'Appartement de la Princesse sa femme, qui répondoit sur le Pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le Comte de Chabanes, la Princesse de Montpensier qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le Duc de Guise, pria plusieurs fois le Comte d'entrer dans sa Chambre : il s'en excusa toujours ; & comme elle l'en pressoit davantage,

tage, possédé de rage & de fureur, il lui répondit si haut, qu'il fut ouï du Prince de Montpensier; mais si confusément que ce Prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du Comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit & plus tranquille & moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince: il heurta aussi-tôt à la porte avec impétuosité, criant pour se faire ouvrir: il donna la plus cruelle surprise de monde à la Princesse, au Duc de Guise, & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la Chambre de la Princesse sa femme: & la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guise, Madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, & que la vie même de cette Princesse ne seroit pas en sûreté, il se résolut par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une Maîtresse ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guise, qui ne sçavoit quelle résolution prendre, & il le mit entre les mains de cette Femme de

Madame de Montpensier , qui l'avoit fait entrer par le Pont , pour le faire sortir par le même lieu , pendant qu'il s'exposeroit à la fureur du Prince. A peine le Duc étoit hors de l'Antichambre , que le Prince ayant enfoncé la porte du passage , entra dans la Chambre comme un homme possédé de fureur , & qui cherchoit sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes , & qu'il le vit immobile , appuyé sur la table , avec un visage où la tristesse étoit peinte , il demeura immobile lui-même , & la surprise de trouver , seul & la nuit , dans la Chambre de sa femme , l'homme du monde qu'il aimoit le mieux , le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princesse étoit à demi-évanouïe sur des carreaux , & jamais peut-être la Fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin , le Prince de Montpensier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit , & qui vouloit démêler ce cahos où il venoit de tomber , adressant la parole au Comte , d'un ton qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui : Que vois je , lui dit il ? Est-ce une illusion ou une vérité ? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement , choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire ? Et vous , Madame , dit il à la Princesse , en se tournant de

de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur & mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs. Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La Princesse n'étoit pas capable de répondre, & le Comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, & indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous & plus désespéré: je ne sçaurois vous en dire davantage; ma mort vous vengera, & si vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable. Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec une air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le Prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mystère dans cette aventure, qu'il ne pouvoit deviner; & son désespoir s'augmentant par cette incertitude: Otez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprends rien. Vous devez cet éclaircissement à mon amitié, vous le devez à  
ma

ma modération : car tout autre que moi auroit déjà vengé sur votre vie un affront si sensible. Les apparences sont bien fausses, interrompit le Comte : Ah ! c'est trop, répliqua le Prince, il faut que je me venge, & puis je m'éclaircirai à loisir. En disant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes, avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princesse craignant quelque malheur, ( ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée ) se leva pour se mettre entre deux. La foiblesse où elle étoit la fit succomber à cet effort ; comme elle approchoit de son mari, elle tomba évanouïe à ses pieds. Le Prince fut encore plus touché de cet évanouïissement, qu'il n'avoit été de la tranquillité où il avoit trouvé le Comte lorsqu'il s'étoit approché de lui ; & ne pouvant plus soutenir la vuë de deux personnes qui lui donnoient des mouvemens si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, & se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevoit tant de marques & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la Chambre, & passant par l'Appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes,

vertes , il descendit dans la cour ; il se fit donner des chevaux , & s'en alla dans la campagne , guidé par son seul désespoir. Cependant le Prince de Montpensier qui voyoit que la Princesse ne revenoit point de son évanouissement , la laissa entre les mains de ses Femmes , & se retira dans sa Chambre avec une douleur mortelle. Le Duc de Guise qui étoit sorti heureusement du Parc , sans sçavoir quasi ce qu'il faisoit , tant il étoit troublé , s'éloigna de Champigny de quelques lieuës ; mais il ne put s'éloigner sans sçavoir des nouvelles de la Princesse. Il s'arrêta dans une Forêt , & envoya son Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible aventure. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes ; mais il apprit d'autres personnes , que la Princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du Duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son Ecuyer , & sans la pouvoir soulager il fut contraint de s'en retourner trouver ses Oncles , pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'Ecuyer du Duc de Guise lui avoit rapporté la vérité , en lui disant que Madame de Montpensier étoit extrêmement malade ; car il étoit vrai que si-tôt que ses Femmes l'eurent mise dans son lit , la fièvre lui prit si violem-



violemment , & avec des rêveries si horribles , que dès le second jour l'on craignit pour sa vie. Le Prince feignit d'être malade , afin que l'on ne s'étonnât point de ce qu'il n'entroit pas dans la Chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la Cour , où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots , le retira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris , ne sçachant ce qu'il avoit à espérer ou à craindre du mal de la Princesse sa femme. Il n'y fut pas si-tôt arrivé , qu'on commença d'attaquer les Huguenots , en la personne d'un de leurs Chefs , l'Amiral de Châtillon , & deux jours après l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. Le pauvre Comte de Chabanes , qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des Fauxbourgs de Paris , pour s'abandonner entièrement à sa douleur , fut enveloppé dans la ruine des Huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré l'ayant reconnu , & s'étant souvenues qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce parti , le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin , le Prince de Montpensier allant donner quelques ordres hors la Ville passa dans la rue où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle ;

cle ; ensuite son amitié se réveillant , elle  
 lui donna de la douleur ; mais le souvenir  
 de l'offense qu'il croyoit avoir reçue du  
 Comte , lui donna enfin de la joye ; & il  
 fut bien-aise de se voir vengé par les mains  
 de la Fortune. Le Duc de Guise occupé  
 du désir de venger la mort de son pere , &  
 peu après rempli de la joye de l'avoir ven-  
 gée , laissa peu-à-peu éloigner de son ame  
 le soin d'apprendre des nouvelles de la  
 Princesse de Montpensier ; & trouvant la  
 Marquise de Noirmoustier , personne de  
 beaucoup d'esprit & de beauté , & qui  
 donnoit plus d'espérance que la Princesse ;  
 s'y attacha entierement , & l'aima avec  
 une passion démesurée , & qui lui dura  
 jusques à la mort. Cependant , après que  
 le mal de Madame de Montpensier fût  
 venu au dernier point , il commença à  
 diminuer. La raison lui revint , & se trou-  
 vant un peu soulagée par l'absence du  
 Prince son mari , elle donna quelque es-  
 pérance de sa vie. Sa santé revenoit pour-  
 tant avec grande peine , par le mauvais  
 état de son esprit ; & son esprit fut tra-  
 vaillé de nouveau , quand elle se souvint  
 qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc  
 de Guise pendant toute sa maladie. Elle  
 s'enquit de ses Femmes si elles n'avoient  
 vû personne , si elles n'avoient point de  
 lettres ; & ne trouvant rien de ce qu'elle  
 eut

eut souhaité , elle se trouva la plus malheureuse du monde , d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce lui fut encore un nouvel accablement , d'apprendre la mort du Comte de Chabannes , qu'elle sçut bien-tôt par les soins du Prince son mari. L'ingratitude du Duc de Guise lui fit ressentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connoissoit si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressans , la remirent bien-tôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et comme Madame de Noirmoustier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries , que les autres en prennent de les cacher , celles de Monsieur de Guise & d'elle étoient si publiques , que toute éloignée & toute malade qu'étoit la Princesse de Montpensier , elle les apprit de tant de côtés , qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son Mari , le cœur de son Amant , & le plus parfait Ami qui fut jamais. Elle mourut dans peu de jours , dans la fleur de son âge , une des plus belles Princesses du monde , & qui auroit été sans doute la plus heureuse , si la vertu & la prudence eussent conduit toutes ses actions.



# LE TEMPLE

DE

# LA PARESSE.

*A Madame de \*\*\*\**

**J**E ne sçauois plus me défendre de faire des Vers pour vous , puisque vous me l'ordonnez; mais je vous avertis de bonne foi, Madame, que ce n'est pas la maniere de s'expliquer la plus sincere , quoique ce puisse être quelquefois la plus agréable. La Prose seule semble être le langage du cœur, & la Poësie celui de l'esprit. On déguise d'ordinaire ce qu'on ajuste avec tant de soin : & les personnes qui font connoître leur passion avec cet éclat, ou celles qui démandent des preuves d'affection de cette nature , pensent plus à leur gloire qu'à leur Amour.

Que je crains , aimable inhumaine,  
 Que vous connoissiez peu cette agréable peine  
 Qui fait le plaisir d'un Amant !  
 Un cœur dans les transports d'une amoureuse atteinte ,  
 Pressé

Pressé d'exprimer son tourment,  
 Du langage des Dieux fait la dure contrainte,  
 Et meurt s'il diffère un moment.

Mais n'importe , Madame , il ne m'est pas possible de laisser passer la moindre occasion de vous plaire ; il faut toujours vous obéir. Cependant pour ne renoncer pas tout-à-fait à mes droits d'oïveté, ni à la paresse dont vous m'accusez, & dont je vous louë, je vous déclare que comme de nos jours on a bien entrepris de bâtir un Temple à la Mort , j'en ai avec la même autorité élevé un à la Paresse ; & que je prétens , en représentant fidèlement en ce lieu la divinité qu'on y revere , vous y dépeindre si naïvement que vous vous y connoissiez vous - même , afin que vous ne puissiez à l'avenir m'accuser d'obéir qu'à vous , quand il semblera que je ne ferai rien que pour elle.

Dans un climat heureux où la nature étale  
 De ses riches trésors la beauté sans égale,  
 Sous un Ciel toujours pur , agréable & se-  
 rein ,

Est un paisible lieu dont le fertile sein ,  
 Chargé de tous les biens que produit la Na-  
 ture ,

Y fait naître les fleurs & les fruits sans culture :  
 Les offre sans travail , & les expose à tous ,

Pour

DE PIÈCES GALANTES. 161

Pour fournir aux mortels ce qu'il a de plus  
doux ;

Il ôte jusqu'aux soins que donne l'espérance ,  
Et les comble en tout tems d'une heureuse abon-  
dance :

L'air à peine est ému par les jeunes Zéphirs ;  
Ils gardent pour ces lieux leurs plus tendres sou-  
pirs ,

Qui des sombres forêts animant le feuillage ,  
Sur un tapis de fleurs semblent peindre l'om-  
brage ,

Dont les voiles épais percés des traits du jour ,  
Font voir sur le gazon mille chiffres d'amour :  
Le Myrthe & le Jasmin de leurs branches fleu-  
ries ,

Opposent leur émail à celui des prairies :  
Là , d'un cours incertain les tranquilles ruisseaux  
Roulent sans murmurer le crystal de leurs  
eaux :

L'amour dans ces beaux lieux adoucit toutes  
choses ,  
Foule aux pieds les soucis & désarme les ro-  
ses :

On y vit sans chagrin , bien qu'on soit amou-  
reux ,  
Et l'on n'y voit jamais que des amans heu-  
reux .

C'est en cet aimable lieu où j'ai élevé  
mes

mes Autels : mais comme la Paresse ne conseilla jamais de faire les choses qu'avec négligence & avec facilité , je passerai des Vers à la Prose quand il me sera plus commode de m'expliquer ainsi : je ne ferai point même d'effort pour rendre mes Vers plus doux , leurs rimes plus riches , ni ma Prose plus polie. Pour vous , Madame , de votre côté , donnez-vous bien de garde de douter un moment de tout ce que je vous en dirai.

Il faut vous en fier à moi ,  
Croyez tout ceci véritable ,  
Je vous le donne enfin comme article de fable ,  
En matiere de Vers , c'est article de foi.

Ne craignez point que je m'aïlle embarrasser dans une grande description de mon Ouvrage ; que je vous entretienne trop long-tems d'Architecture , ni que je vous en parle aussi magnifiquement qu'on pourroit faire.

Du superbe Palais du plus grand Roi du monde ,  
Dont la structure sans seconde ,  
Que le tems ne pourra ternir ,  
Fera par sa pompe connoître

Le

DE PIÈCES GALANTES. 263  
Le plus fameux des Rois que la France ai vû  
naître

A tous les siècles à venir.

J'en'ai pourtant pu m'empêcher de faire les murailles de ce Temple de Marbre blanc , relevées au-dehors par des bas-reliefs , où sont représentées entre des colonnes de Jaspe , les figures de plusieurs personnes , dont la plus grande partie sont couchées sur des lits de gazon , ou sur des fleurs. Quelques-unes paroissent endormies , les autres semblent s'éveiller : leurs habits sont faits de Marbre de toutes les couleurs. Que si vous trouvez que j'aye employé une trop riche matière , ne vous imaginez pas que je m'en sois beaucoup tourmenté ; j'ai pris la première qui s'est présentée à mon imagination : & j'ai eu aussi peu de peine & aussi-tôt fait le Porphyre que la pierre ordinaire. Souvenez-vous de plus :

Qu'on ne sçait à quoi on s'engage ,  
Quand on entreprend de bâtir :  
Lorsqu'on a commencé , l'on en veut bien sortir ,  
Et quiconque entreprend un magnifique ouvrage ,  
Ne doit rien épargner de rare ni de grand :  
Pour moi quand je traçai ce fameux bâtiment ,  
Apollon



Apolloa me promet d'en faire la dépense :  
 Ainsi je ne crus point qu'il fût de conséquence  
 De bâtir trop pompeusement  
 Sur ce solide fondement.

En un mot , toutes les pierres s'y sont  
 assemblées au son de la Lyre , comme elles  
 firent autrefois , & je pourrois bien encore  
 vous entretenir d'une Architrave , d'une  
 Frise & d'une Corniche , qui ne m'ont  
 pas plus coûté que tout le reste , & qui  
 régneront sur tout l'ouvrage ; mais je ne  
 vous en dirai pas un seul mot. Car assu-  
 rément ,

Quand des termes de l'Art un peu trop l'on s'en-  
 trave ,  
 Sans sçavoir pourquoi ni comment ,  
 Entre la Frise & l'Architrave ,  
 Le Lecteur fatigué laisse le bâtiment.

Je vous assure au moins que j'ai vu tom-  
 ber , de cette sorte , plusieurs édifices des  
 plus magnifiques du monde. Pour éviter  
 donc que le mien ne coure cette fortune ,  
 je ne vous entretiendrai pas davantage de  
 ce que l'on y voit au-dehors : Je vous dirai  
 seulement l'inscription qui est gravée sur  
 son frontispice :

Venez aimables Paresseuses ,

Dans

Dans vos plus négligés & plus charmans atouts,  
Sei tranquillement on rêve à ses amours :  
Des plus parfaits Amans les troupes amoureu-  
ses

Arrivent ici tous les jours.

Ne vous imaginez point, Madame,  
qu'il y ait personne pour en garder les  
portes : l'oïfiveté qui est à l'entrée, est  
douce & facile à tout le monde. Pour  
l'amour, il n'a garde de s'en mêler, lui à  
qui cette Divinité fut de tout tems si fa-  
vorable.

Ce Dieu le plus aimable & le plus craint de tous,  
Dont les inévitables coups  
Ont l'art de nous blesser & celui de nous plaire,  
Lui qui sçait à nos maux mêler un si grand  
bien,  
L'amour, sera toujours la précieuse affaire  
De tous ceux qui ne feront rien.

En entrant on voit à main droite le Ta-  
bleau d'un païsage agréable où paroîs-  
sent diverses personnes ; quelques-unes,  
les bras croisés, assises auprès d'une fon-  
taine ; les autres, appuyées négligemment  
contre les arbres. Leur douce mélancolie  
semble leur avoir fait oublier toutes les  
choses du monde, & par ces Vers qui

sont au-bas du Tableau, elles semblent expliquer ainsi leurs sentimens.

Charmant oubli des chagrins de la vie,  
Agréable repos dont une ame est ravie,

Douces heures d'oïiveté,

Momens plus précieux que tous ceux qu'on em-  
ploie,

Dont l'heureuse tranquillité

Sçait porter dans nos cœurs une parfaite joye :

Le peuple en vain charmé d'un sot empressement,

Vous gloze, vous blâme, ou vous  
gronde;

Si l'on passe les jours nonchalamment

L'on sent des doux plaisirs ce qu'ils ont de char-  
mant,

Et la paresse enfin régne sur le beau monde.

Dans un autre Tableau plusieurs Amours se réjouissent de l'arrivée du Printems, qu'on y voit représenté par des arbres couverts de fleurs & par une campagne riante : il se jouent ensemble & s'amusement à chercher par tout ces petits animaux paresseux qui passent une partie de leur vie dans le sommeil, qui ne s'éveillent jamais que dans la belle saison, & qui demeurent assoupis jusques à ce que l'Amour les vienne avertir qu'il est tems de chercher leurs semblables. Ces Vers sont écrits au-bas.

**DE PIÈCES GALANTES. 267**

**De quoi vous fert, mortels, la peine & le tourment ?**

**Qu'aucun soin ne vous importune,  
S'il plaît à l'aveugle fortune,  
Les biens vous viendront en dormant.**

**De ce même côté est un autre Tableau, où auprès d'une grande Ville on apperçoit des jardins agréables. Là, paroît une troupe de gens qui par des marques particulières qui les font connoître, représentent ces célèbres Sçavans de l'antiquité qu'on accusoit de mettre le souverain bien dans les plaisirs, quoiqu'ils crussent qu'il consistât principalement en la tranquillité & dans le repos auquel ils trouvoient tant de charmes, & qu'ils ont bien voulu que l'oïveté & le peu de soin des choses du monde fit la félicité éternelle de leurs Dieux; ce qu'ils font entendre par ces Vers.**

**Fuyez ces incertains désirs  
Que l'inquiétude vous donne,  
Suivez les tranquilles plaisirs,  
Délivrez-vous de soins, n'en donnez à per-  
sonne ;**

**Ne soyez défiants, envieux ni jaloux ;  
Evitez le chagrin, la haine & la colere,  
N'ayez d'autre maître que vous ;**

**M ij**

**Coulez**

Coulez vos plus beaux jours sans avoir rien à faire,

Et vous vivrez aussi contents que nous.

De l'autre côté vous verrez la représentation d'une nuit paisible, où l'on apperçoit des gens qui vont vers un Autel dédié à la Paresse. Il est au milieu d'une petite grotte que le hazard & la nature seule semblent avoir formé dans un rocher. Ils y portent en sacrifice ces animaux orgueilleux, qui par leurs chants importuns troublent le silence de la nuit, & éveillent tout le monde au point du jour : crime capital que la Paresse ne pardonna jamais. Pour la façon de faire les sacrifices, on n'y fait pas grande cérémonie ; & voici comme on en use ordinairement.

Lorsque le triste Coq tombe du coup mortel,  
 Sans que personne s'inquiète,  
 Si l'offrande est bien ou mal faite,  
 On se couche auprès de l'Autel.

On entrevoit dans un autre Tableau des personnes qui sont assises l'une auprès de l'autre, qu'on a peine à découvrir à travers des branches de plusieurs arbres ; & au bas sont écrits ces Vers :

L'amour doit avecque prudence

Se

Se dérober aux yeux de tous ,  
 Craindre les Curieux & chercher le silence  
 Dans ses mystères les plus doux.

Dans un autre est représenté le Triom-  
 phe de la Paresse , où sont peints tous les  
 Grands-Hommes qu'elle a sçu charmer.  
 Vous me dispenserez de mettre ici leurs  
 noms ; car pour vous le dire franchement,  
 il y en a beaucoup que je ne connois  
 point , & leur nombre est si grand qu'il  
 seroit ennuyeux de vous en entretenir.  
 Voici au moins comme la Paresse en parle  
 elle-même :

Si je voulois nommer tous ceux que mon pouvoir  
 A sçu ranger sous mon Empire,  
 J'aurois trop de peine à le dire :  
 Et si quelqu'un le veut sçavoir ,  
 Dans l'Histoire il le pourra voir :  
 La lira qui la voudra lire.

Au - reste , Madame , cet aimable sé-  
 jour n'est fréquenté que par des personnes  
 bien faites : toutes celles qui y arrivent ,  
 ont une aimable langueur , qui leur donne  
 mille charmes. Elle leur est tellement na-  
 turelle , qu'elles semblent être nées lasses.  
 Relever leur coëffe , ou attacher un ru-  
 ban , est une grande affaire pour elles.  
 Aussi ne sont-elles pas plutôt arrivées,  
 N iij qu'elles

qu'elles se reposent nonchalamment sur  
des carreaux.

Mille petits Amours ont le soin de donner,  
Et de cueillir des fleurs nouvelles,  
Pour semer sous les pas, & pour en cou-  
ronner

L'aimable troupe de ces Belles.  
Pour celle qu'on révere en ces paisibles lieux,  
On la voit sur un lit négligemment couchée,  
Sa tête sur un bras est à demi-panchée,  
Une douce langueur paroît dans ses beaux  
yeux ;

De ses cheveux épars les ondes négligées  
Montrent par un air si charmant,  
Que les grandes Beautés pour être bien pa-  
rées,  
N'ont besoin d'aucun ornement.

Si je la représentois telle qu'elle est dans  
mon cœur, tout le monde vous connoî-  
troit à cette peinture ; & bien qu'il n'y  
allât point de votre gloire, puisque je ne  
suis pas de ces Amans heureux, que l'hon-  
neur de leur Dame oblige à cacher leur  
bonne fortune, je veux bien toutefois  
ne vous décrire pas si particulièrement.  
Vous me tiendrez compte de cette discrétion,  
si vous voulez : ce n'est pas qu'il ne  
me fût plus utile auprès de vous de sça-  
voir

voir cacher mon peu de mérite , que toute  
autre chose.

Il faudroit un secret pour couvrir mes défauts ,  
Et je serois heureux dans mes peines discrettes ,  
De cacher le peu que je vauz ,  
Comme je sçai cacher les faveurs qu'on m'a  
faites.

Cependant pour revenir à notre Divini-  
té, & pour vous faire connoître en quel-  
que sorte son pouvoir , je n'ai qu'à vous  
dire qu'elle se sert si bien de tout l'esprit  
de ceux qu'elle gouverne , qu'elle ne man-  
qua jamais de leur fournir de raison pour  
tout ce qui leur est le plus agréable & le  
plus commode ; & que même en sa tran-  
quillité elle est si semblable à la sagesse ,  
qu'on peut s'y tromper facilement , &  
dire même en sa faveur , que par des char-  
mes secrets qu'elle porte dans notre ame ,  
elle nous rend bien plus heureux que cette  
grandeur de courage tant vantée , qui par  
des efforts violens prétend nous mettre  
au-dessus de l'ambition , & nous consoler  
de nos pertes.

Qu'enfin la charmante Paresse ,  
Plus habile que la Sagesse ,  
Par de moins pénibles moyens ,  
Sans qu'aucun soin nous importune ,



Nous fait mépriser la Fortune,  
Et seule nous tient lieu de tous les autres biens.

Pour le lieu où elle reçoit ces hommages, c'est sur un lit qui lui sert d'Autel dans le fond de son magnifique Temple. Elle paroît là bien mollement couchée. Une petite troupe d'Amours est représentée autour ; les uns sont étendus sur des carreaux ; les autres à demi-couchés, font tomber adroitement leurs compagnons, & les tirent pour les abattre auprès d'eux. Ils tâchent même de faire une semblable malice à toutes les personnes qui arrivent.

Si lorsqu'on voit quelqu'un à bas,  
On ne peut s'empêcher de rire,  
Pourroit on me blâmer de dire,  
Puisqu'en tout sexe on peut faire un faux pas,  
Qu'en une moins rude infortune,  
Quand l'Amour veut qu'il en arrive ainsi,  
Il ne soit bien plaisant aussi  
De rire aux dépens de quelqu'une ?

Il faut au moins être une partie de sa vie couché, si l'on veut obéir à la Paresse, suivre ses conseils, & la respecter comme elle l'ordonne. La plus grande occupation qu'elle puisse permettre aux Belles,

les, c'est de badiner avec leur éventail en Eté, & avec leur manchon en Hyver. Pour les hommes sur lesquels elle régné, il faut bien aussi qu'ils soient faits à leur badinage.

L'on a vu de tout tems que parmi les blondins  
 Les plus heureux sont les badins ;  
 Que dans les amoureux mystères,  
 Les prudens, les discrets font plus mal leurs  
 affaires.  
 La sagesse en Amour est un bien dangereux ;  
 Dans ce calme fatal se font tous les naufrages  
 Des cœurs les plus touchés & les plus amou-  
 reux :  
 Soit dit sans offenser ces graves personnages,  
 Qu'un respect éternel rend toujours malheureux :  
 En Amour, les plus foux sont toujours les plus  
 sages.

Enfin, Madame, badiner agréablement est un des plus assurés moyens de parvenir. Toutes nos Paresseuses y réussissent si bien, qu'il n'y a rien de si charmant : leur joye remplie d'une aimable langueur est douce, pleine de petites façons spirituelles, accompagnées incessamment de petits mots, qui leur sont tellement propres & d'un tour si particulier,  
 qu'on

qu'on ne peut les entendre sans en être charmé, ni les rapporter sans leur ôter ce je ne sçai quoi qui les rend si agréables. C'est ainsi que ceux qui veulent être heureux doivent badiner avec elles, & qu'ils cherchent à leur dire continuellement des choses qui leur plaisent.

Car qui commence à divertir,  
 A déjà sçu trouver l'heureux secret de plaire ;  
 Et pour lors un adroit & bienheureux Amant,  
 Sans craindre les effets d'une feinte colere,  
 Ni sans penser qu'il s'en peut repentir,  
     Doit hazarder, être un peu téméraire,  
     Tourner tout si badinement,  
 Qu'il puisse radoucir le cœur le plus sauvage :  
     Se gouverner si plaisamment,  
 Qu'en des choses de rien dans le commence-  
     ment  
 Il puisse à badiner, engager la plus sage.  
 S'il n'a point ce talent, il ne peut être heu-  
     reux :  
 Car pour bien badiner, il faut badiner deux,  
 Et c'est là le secret de tout le badinage.

Des deux côtés de l'Autel, ou du lit de  
 notre Divinité, on apperçoit comme deux  
 grottes admirables ; l'une est dédiée au  
 Sommeil, & l'autre à la Réverie. Au mi-  
 lieu de celle du Sommeil est suspenduë  
 une



N'en est-il pas ainsi du bonheur plus charmant,  
Et quand il est passé, n'est-il pas comme un  
songe ?

La grotte de la Rêverie est plus réguliè-  
rement ornée : les Tableaux qui l'enrichis-  
sent & qui la parent, bien qu'ils soient  
composés de tous les objets qu'on se puisse  
imaginer, ne laissent pas d'avoir quelque  
liaison & quelque suite entr'eux. Au haut  
de la voûte, qui est ornée de plusieurs  
peintures excellentes, sont écrits ces Vers :

Doux transports qui naîsez des plus ardens  
désirs,  
Agréable entretien qu'un parfait Amour donne,  
Pensers délicieux où le cœur s'abandonne,  
Espoir & souvenir des plus charmans plaisirs,  
L'Amour, ce Dieu puissant qui vous a donné  
l'être,  
Auroit sans moi peine à vous soutenir ;  
Et si c'est lui qui vous fait naître,  
J'ai des charmes secrets pour vous entretenir.

Au moins, Madame, c'est de cette Rê-  
verie douce & agréable que j'ai appris  
tout ce que je viens de vous dire. Que si  
ma passion l'a entretenuë si long-tems pour  
vous plaire, songez un peu que vous lui  
devez quelque reconnoissance, & qu'un  
galant

galant homme fonde bien plutôt son espérance sur les sentimens de son cœur, que sur les louanges qu'on peut donner à son esprit.

Et sans mentir je puis vous dire,  
 Qu'Amour qui cause mon tourment,  
 M'a fait rêver ce que je viens d'écrire,  
 Moins en faiseur de Vers, qu'en véritable Amant.

Je porterois cette rêverie encore bien plus loin, si je n'étois obligé de me rendre à la Paresse ma Souveraine ; & vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, de ce que j'ai dit, lorsque j'ai voulu faire la peinture. Je me sacrifie donc tout entier à elle, & pour lui plaire je finis cet Ouvrage, étant bien assuré que de quelque façon que j'en sorte, la fin couronnera l'œuvre à son égard, puisqu'elle finira la peine que j'ai eue de l'écrire, & celle que vous avez eue de le voir.

*Fin du Tome Troisième.*

TABLE



# TABLE

DE PIÈCES CONTENUËS  
dans ce Tome Troisième.

<b>P</b> ortrait d'Iris ,	Page 1
Rondeau ,	7
Stances irrégulières ,	8
I. Elégie ,	10
<i>Avanture d'un Moineau &amp; d'une Tourterelle ,</i>	14
<i>Avis à la Tourterelle ,</i>	15
II. Elégie ,	ibid.
III. Elégie ,	19
IV. Elégie , <i>Déclaration d'Amour ,</i>	22
V. Elégie , <i>sur la violence d'une passion ,</i>	26
<i>Lisdamant à Menise , en lui envoyant des fruits de la Campagne ,</i>	32
<i>Menise à Lisdamant ,</i>	35
<i>Lisdamant à Linise ,</i>	37
<i>Linise à Lisdamant ,</i>	40
VI. Elégie à une Dame qui demandoit des Vers pour une autre qu'elle Galantisoit comme sa Maitresse ,	42
<i>Le voyage de l'Isle d'Amour ,</i>	46
<i>A Philis sur le voyage de l'Isle d'Amour ,</i>	89
<i>Second voyage de l'Isle d'Amour ,</i>	90
	Epitre

## T A B L E.

<i>Épître Galante à une Dame qui aimoit un Vieillard,</i>	128
<b>VII. Elégie,</b>	132
<b>VIII. Elégie,</b>	163
<i>Dialogue de l'Amour &amp; de l'Amitié,</i>	140
<i>Lettre à Mademoiselle De. . . . sur un Etui,</i>	171
<i>A Madame la Comtesse De. . . en lui envoyant son Portrait,</i>	174
<i>Lettre à Mademoiselle de M. . . sur un Songe,</i>	180
<i>Lettre à Mademoiselle De. . .</i>	189
<i>Réponse,</i>	191
<i>Lettre,</i>	195
<i>Combat de l'Amitié &amp; de l'Amour,</i>	202
<b>IX. Elégie,</b>	203
<i>La Princesse de Montpensier,</i>	209
<i>Le Temple de la Paresse,</i>	259

Fin de la Table du Tome Troisième.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

77781902



